00100369

God
Fr 955.04
Fre/oeu
100369

00100369

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 31 October, 2019

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

100369

ROI DE PRUSSE.

TOME II.

A BERLIN:

Et se trouve à LONDRES

CHEZ G. G. J. & J. ROBINSON.

1789.

TABLE DES MATIERES

DE

L'HISTOIRE

DE LA GUERRE DE SEPT ANS.

TOME I.

CHAP. I.

Des arrangemens intérieurs de la Prusse & de l'Autriche durant la paix. Page 11

CHAP. II.

De la Guerre & de la Politique depuis 1746 jusqu'à 1756. 24

CHAP. III.

Cause de la rupture entre la France & l'Angleterre ; négociation de Milord Holdernefs ; alliance de la Prusse & de l'Angleterre ; offres de Mr Rouillé ; ambassade du Duc de Nivernois ; la France piquée ; guerre déclarée aux Anglois ; le Duc de Richelieu prend le Cap Breton ; bateaux plats qui épouvantent les Anglois ; ils font venir des Hanovriens & des Hessois ; les Russes se renforcent sur la frontière de la Prusse ; les Autrichiens rassemblent

deux armées en Bohème ; intelligence dans les archives de Dresde, où tout le myſtère d'iniquité ſe découvre ; brouilleries avec l'Autriche ; raiſons pour déclarer la guerre ; première diſpoſition des troupes ; projet de campagne. Page 47

CHAP. IV.

Marche en Saxe ; fameux camp de Pirna ; entrée en Bohème ; bataille de Lowoſitz ; campagne du Maréchal Schwérin ; ſecours de Schandau battu : priſe des Saxons ; quartiers d'hiver ; cordon. 67

CHAP. V.

De l'hiver de 1756 à 1757. 94

CHAP. VI.

Campagne de 1757. 109

CHAP. VII.

De l'hiver de 1757 à 1758. 201

CHAP. VIII.

Campagne de 1758. 212

CHAP. IX.

De l'hiver de 1758 à 1759. 267

HISTOIRE

DE

LA GUERRE DE SEPT ANS.

TOME I.

AVANT-PROPOS.

J'AVOIS tracé le tableau des deux guerres que nous avons faites en Siléſie & en Bohème; c'étoit l'ouvrage d'un jeune homme, et la ſuite de cette démangeaiſon d'écrire qui en Europe eſt devenue une eſpèce de maladie épidémique. Depuis la paix de 1746 j'avois renoncé à l'hiſtoire, parce que des intrigues politiques, ſi elles ne mènent à rien, ne méritent pas plus de conſidération que des tracaſſeries de ſociété; et quelques détails ſur l'adminiſtration intérieure d'un Etat ne fourniſſent pas une matière ſuffiſante à l'hiſtoire. La guerre qui ſurvint en 1756, me fit changer de ſentiment; elle avoit été préparée avec tant d'art et d'artifice; le nombre des ennemis qui nous la firent, étoit ſi ſupérieur

aux forces pruſſiennes, qu'un ſujet auſſi important ne me parut pas indigne d'être tranſmis à la poſtérité. Pour cet effet, à la fin de chaque campagne je dreſſai des mémoires ſur les événemens qu'elle avoit produits et dont j'avois le ſouvenir tout récent; mais ces faits ſe trouvant fort liés avec la politique, je fus obligé de la faire entrer dans mon plan. J'ai eu en vue dans cet ouvrage deux objets principaux : l'un de prouver à la poſtérité & de mettre en évidence qu'il n'a pas dépendu de moi d'éviter cette guerre; que l'honneur & le bien de l'Etat m'ont empêché de conſentir à la paix ſous d'autres conditions que celles qui l'ont fait conclure: l'autre de détailler toutes les opérations militaires avec le plus de clarté & de préciſion qu'il m'a été poſſible, pour laiſſer un recueil authentique des ſituations avantageuſes ou peu favorables qui ſe trouvent dans les provinces et dans les royaumes où la guerre ſera portée, toutes les fois que la maiſon de Brandebourg aura des démêlés avec celle d'Autriche.

Le ſuccès d'une guerre dépend en grande partie de l'habileté du général, de la connoiſſance des lieux qu'il occupe, et de l'art avec lequel il ſait tirer avantage du terrain, ſoit en empêchant l'ennemi de prendre des poſtes qui pourroi-

ent le favoriſer, ſoit en choiſiſſant lui-même les plus convenables à ſes deſſeins ; la lecture de ces mémoires en fournira quantité d'exemples. Pour peu qu'on y prête attention, on appercevra le parti que les Autrichiens ont tiré de certaines poſitions, et celui que les Pruſſiens ont tiré de quelques autres. A Dieu ne plaiſe qu'on revoie une ſeconde guerre auſſi compliquée et auſſi difficile que celle que nous venons de terminer ! Il n'eſt pas probable qu'un pareil enchaînement de cauſes ramène de long-temps les mêmes conjonctures que celles où nous nous ſommes trouvés. Lorſque la Pruſſe n'aura pas à combattre contre tant de puiſſances, elle pourra toujours couvrir l'électorat de Brandebourg et la Siléſie, en entrant tout de ſuite avec l'armée en Bohème. C'eſt dans une occaſion ſemblable où les camps de la Saxe et de la Bohème, dont j'ai parlé avec détail, pourront être d'uſage, et abrégeront le travail de ceux qui conduiront les armées ; car une des choſes les plus difficiles à la guerre, c'eſt lorſqu'on la porte dans quelque contrée peu connue, de ſavoir s'y orienter d'abord. On eſt ſouvent contraint de prendre des poſitions au hazard, faute de connoître les bonnes, qui ſe trouvent quelquefois dans le voiſinage ; on ne fait que tâtonner, et ſi l'on ſe

campe mal, on s'expofe aux plus grands rifques; au lieu qu'en trouvant des campemens reconnus bons par l'expérience, on a jeu plus fûr, et l'on procède plus méthodiquement. J'obferverai cependant que les camps font bons ou mauvais relativement aux circonftances; par exemple, celui de Torgau eft admirable quand vous avez 70,000 hommes pour le remplir; il eft défectueux, fi vous n'avez que 30,000 hommes contre 60,000, parce qu'il vous étend trop, vous affoiblit par conféquent, et que l'ennemi, s'il veut, pourra percer de côté ou d'autre à l'endroit que vous aurez le moins garni. Un camp eft comme un vêtement; il ne doit être ni trop large, ni trop étroit pour celui qui le porte. Cependant, s'il faut choifir, il vaut mieux avoir du monde de refte qu'on ne peut placer, que d'en avoir trop peu. Il eft d'autres camps qui couvrent une partie du terrain, mais qui deviennent défectueux, fi l'ennemi par fes mouvemens change de direction; par exemple, le camp de Landfhut, tout admirable qu'il eft pour couvrir la baffe Siléfie, devient mauvais et de défenfe nulle, auffitôt que les impériaux tiennent Glatz et Wartha, parce qu'ils le tournent tout à fait. Dans des cas femblables, le jugement doit dicter le parti qu'il faut prendre; il

doit empêcher ſurtout que l'imitation ne devienne ſervile, et par cela même mauvaiſe ; pourquoi ? parce que deux hommes ne ſe trouvent jamais dans une ſituation tout à fait ſemblable. Il y aura quelque choſe de comparable dans leurs poſitions, je le veux ; mais examinez-les bien, ces poſitions, vous trouverez des variétés infinies dans le détail, parce que la nature, féconde en tout ſens, ne fait pas les mêmes phyſionomies, et ne répète pas les mêmes événemens. Ce ſeroit donc mal raiſonner que de dire : Mr de Luxembourg s'eſt trouvé dans le cas où je ſuis ; il s'en eſt tiré de cette manière ; donc je ferai la même choſe. Les faits paſſés ſont bons pour nourrir l'imagination et meubler la mémoire. C'eſt un répertoire d'idées qui fournit de la matière, que le jugement doit paſſer au creuſet pour l'épurer. Je le répète donc, les détails de la dernière guerre ne doivent ſervir qu'à augmenter le magaſin des idées militaires, et à conſtater quelques poſitions principales, qui demeureront fixes, tant que les pays ne changeront pas de forme, et que la nature ne ſera pas bouleverſée. Il eſt très-probable que les généraux autrichiens ne s'écarteront pas de la méthode du Maréchal Daun, (qui eſt ſans contredit

la bonne,) et qu'à la première guerre on les trouvera auſſi attentifs à ſe bien poſter, qu'ils l'ont été dans celle-ci. Cela m'oblige d'obſerver qu'un général aura tort, s'il ſe hâte d'attaquer l'ennemi dans des poſtes de montagnes, ou dans des terrains coupés. La néceſſité des conjonctures m'a forcé quelquefois d'en venir à cette extrémité; mais lorſqu'on fait une guerre à puiſſance égale, on peut ſe procurer des avantages plus ſûrs par la ruſe et par l'adreſſe, ſans s'expoſer à d'auſſi grands riſques. Accumulez beaucoup de petits avantages; leur ſomme en produira de grands. D'ailleurs l'attaque d'un poſte bien défendu eſt un morceau de dure digeſtion; vous pouvez facilement être repouſſé et battu. Vous ne l'emportez qu'en ſacrifiant des 15 et des 20,000 hommes; ce qui fait une brèche cruelle dans une armée. Les recrues, ſuppoſé que vous en trouviez en abondance, réparent le nombre, mais non pas la qualité des ſoldats que vous avez perdus. Votre pays ſe dépeuple en renouvelant votre armée; vos troupes dégénèrent, et ſi la guerre eſt longue, vous vous trouvez enfin à la tête de payſans mal exercés, mal diſciplinés, avec leſquels vous oſez à peine paroître devant l'ennemi. A la bonne

heure qu'on s'écarte des règles dans une ſituation violente; la néceſſité ſeule peut faire recourir aux remèdes déſeſpérés ; comme on donne de l'émétique au malade, lorſqu'il ne reſte aucune autre reſſource pour le guérir. Mais ce cas excepté, il faut ſelon moi procéder avec plus de ménagement, et n'agir qu'avec poids et meſure, parce que celui qui à la guerre donne le moins au hazard, eſt le plus habile.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur le ſtyle que j'ai adopté. J'ai été ſi excédé du *Je* et du *Moi*, que je me ſuis décidé à parler en troiſième perſonne de ce qui me regarde. Il m'auroit été inſupportable, dans un auſſi long ouvrage, de parler toujours en mon propre nom. Du reſte je me ſuis fait une loi de m'attacher ſcrupuleuſement à la vérité, et d'être impartial, parce que l'animoſité et la haine d'un auteur n'inſtruit perſonne, et qu'il y a de la foibleſſe, et de la puſillanimité même, à ne pas dire du bien de ſes ennemis, et à ne leur pas rendre la juſtice qu'ils méritent. Si malgré moi je me ſuis éloigné de cette règle que je me ſuis preſcrite, la poſtérité me le pardonnera, et me corrigera où je mérite d'être repris. Tout ce que je pourrois ajouter à ce que je viens de dire,

feroit fuperflu, et peut-être qu'un ouvrage fait, comme celui-ci, pour être lu par peu de perfonnes, pouvoit fe paffer tout à fait d'avant-propos.

A Potfdam le 3 de Mars 1764.

CHAPITRE I.

Des arrangemens intérieurs de la Prusse & de l'Autriche durant la paix.

LA paix dont jouissoit l'Europe permit à toutes les puissances de tourner leur attention sur l'intérieur de leurs Etats. Le Roi commença par réformer les abus qui s'étoient introduits dans la police générale. Il travailla, à l'aide de nouveaux établissemens, à l'augmentation de ses finances; il s'appliqua à raffermir la discipline militaire, à perfectionner les forteresses, & à faire pour son armée des amas de toutes les armes & fournitures nécessaires, dont il se fait dans la guerre une si prodigieuse consommation.

La justice, mal administrée durant le règne précédent, & qui étoit devenue très-injuste, méritoit des soins, & une attention particulière. L'on s'étoit accoutumé à éluder les lois. Les procureurs faisoient un trafic honteux de la bonne foi; il suffisoit d'être riche pour gagner sa cause, & d'être pauvre

pour la perdre. Ces abus devenant de jour en jour plus intolérables, demandoient néceſſairement une réforme, tant pour les perſonnes des juges, des avocats & des procureurs, que pour les lois mêmes, qu'il falloit éclaircir, & dont ſurtout il falloit retrancher ces formalités, qui ne touchant point au fond de la cauſe, prolongent les procédures.

Le Roi chargea ſon grand Chancelier de Cocceji de ce travail: c'étoit un homme d'un caractère intègre & droit, dont la vertu & la probité étoient dignes des beaux temps de la république romaine; ſavant & éclairé, il ſembloit comme Tribonien être né pour la légiſlation, & pour le bonheur des hommes. Ce ſavant juriſconſulte entreprit avec tant de zèle cet ouvrage pénible & délicat, qu'après un an d'un travail aſſidu les cours ſouveraines de juſtice, purgées de tous les ſujets qui en avoient fait la honte, furent remplies par des magiſtrats vertueux. Le nouveau code des lois pour toutes les provinces de la domination pruſſienne fut achevé, & après qu'il eut été approuvé par les Etats, ces lois furent promulguées. On étendit ſes vues juſques ſur l'avenir, & comme l'expérience des choſes humaines apprend que les meilleures inſtitutions ſe corrompent, ou deviennent inutiles, ſi l'on en détourne les yeux, & ſi l'on ne ramène pas ceux qui doivent les obſerver aux premiers principes qui en ont poſé les fondemens, on régla qu'il ſe feroit tous les trois ans une viſite générale des cours ſouveraines de juſtice, pour tenir la main à l'obſervation des

nouvelles lois, & pour punir les officiers de justice qui auroient prévariqué : cet ordre nouveau, introduit dans la justice, raffermit le bonheur des citoyens, en assurant les possessions de chaque famille ; chacun put vivre en paix à l'abri des lois, qui régnèrent seules.

Quelques soins que le feu Roi se fût donnés pour régler & arranger les finances de l'Etat, il n'avoit pu tout faire ; il n'eut ni le temps ni les moyens d'achever un aussi grand ouvrage, & ce qui restoit à perfectionner étoit immense, tant pour les terres à défricher que pour les manufactures à établir, le commerce à étendre & l'industrie à encourager. Les premières années du règne du Roi furent données à la guerre, & il ne put tourner son attention sur l'intérieur, qu'après avoir assuré la tranquillité au dehors. Il y avoit le long de l'Oder, depuis Swinemunde jusqu'à Kustrin, de vastes marais, qui peut-être de tout temps avoient été incultes. On forma le projet de défricher cette contrée. On tira un canal depuis Kustrin jusqu'à Wrietzen, qui saigna ces terres marécageuses, où deux mille familles furent établies. On continua depuis Schwedt jusqu'au delà de Stettin ces établissemens, & douze cents familles y trouvèrent une vie aisée & abondante ; cela fit une nouvelle petite province, que l'industrie conquit sur l'ignorance & sur la paresse. Les fabriques de laine, qui étoient assez considérables, manquoient cependant de fileurs ; on en fit venir des pays étrangers, & l'on en forma différens vil-

lages de deux cents familles chacun. Dans le duché de Magdebourg c'étoit un usage immémorial, que les habitans du Vogtland vinssent y faire la récolte, après laquelle ils s'en retournoient chez eux. Le Roi leur donna des établissemens dans le duché, & fixa ainsi dans ses Etats un grand nombre de ces étrangers. Par les différentes opérations que nous venons de rapporter, le pays s'accrut pendant cette paix de 280 nouveaux villages. Le soin des campagnes ne fit pas négliger celui des villes. Le Roi en bâtit une nouvelle sur la Swine, dont elle tire son nom, & en fit en même temps un port, nommé Swinemunde à l'embouchure de l'Oder, en creusant davantage le canal, & en nettoyant ce bassin. La ville de Stettin y profita le péage qu'elle payoit autrefois aux Suédois en passant à Wolgast par la Peene, ce qui contribua beaucoup à rendre son commerce plus florissant, & y attira des étrangers. On établit dans toutes les villes de nouvelles manufactures; celles d'étoffes riches & de velours trouvèrent la place qui leur convenoit le mieux à Berlin; les velours légers & les étoffes unies s'établirent à Potsdam; Splittgerber fournit à toutes les provinces le sucre qu'il raffinoit à Berlin. Une fabrique de basin rendit la ville de Brandebourg florissante. A Francfort sur l'Oder on fabriqua du cuir de Russie; à Berlin, à Magdebourg & à Potsdam des bas & des mouchoirs de soie. La fabrique de Wegely s'accrut du double. Les plantations de mûriers furent encouragées dans toutes les pro-

vinces; les perſonnes attachées aux égliſes donnèrent l'exemple aux cultivateurs & leur enſeignèrent à élever cet inſecte précieux qui originairement vient des Indes, & dont le duvet fait la ſoie. Dans des lieux où il y avoit du bois en abondance, que l'éloignement des rivières empêchoit de débiter, on établit des ferronneries, qui dans peu fournirent aux fortereſſes & aux beſoins de l'armée des canons de fer, des boulets & des bombes. On trouva dans la principauté de Minden & dans le comté de la Mark de nouvelles ſalines, qui furent raffinées. On perfectionna celles de Halle, en y conſtruiſant, pour la gradation du ſel, des bâtimens qui épargnent le bois. En un mot l'induſtrie fut encouragée dans la capitale & dans les provinces. Le Roi remit en vigueur le droit d'étappe que les Saxons avoient diſputé à la ville de Magdebourg, & par le moyen de quelques douanes établies ſur les frontières, le commerce des provinces pruſſiennes fut preſque en équilibre avec celui de la Saxe. La compagnie d'Emden établit un négoce important à la Chine. En diminuant les droits d'exportation à Stettin, Kœnigſberg & Colberg, les revenus des douanes augmentèrent du double. Il réſulta de ces diverſes opérations de finances, que, ſans compter les revenus de la Siléſie & de l'Oſt-Friſe, & ſans que le Roi chargeât ſes peuples d'un denier de nouvel impôt, les revenus de la couronne ſe trouvèrent augmentés en 1756 de 1,200,000 écus; & d'après un dénombrement que l'on fit des habitans de toutes les pro-

vinces, leur nombre se monta à 5 millions d'ames. Comme il est certain que le nombre des sujets fait la richesse des Etats, la Prusse pouvoit alors se compter du double plus puissante qu'elle ne l'avoit été dans les dernières années de Fréderic Guillaume, père du Roi.

Les finances & la justice n'absorbèrent pas toute l'attention du Roi ; le militaire, cet instrument de la gloire & de la conservation des Etats, ne fut pas négligé. Le Roi le surveilla de près, pour que la discipline & la subordination fussent rigoureusement maintenues dans chaque province. Les troupes se rassembloient régulièrement toutes les années dans des camps de paix, où on les dressoit aux grandes évolutions & aux manœuvres. L'infanterie s'exerçoit aux différens déploiemens, aux formations, aux attaques de plaine, aux attaques de postes, aux défenses de villages & de retranchemens, aux passages de rivières, aux marches couvertes à colonnes renversées, aux retraites, & enfin à toutes les manœuvres qu'il faut faire devant l'ennemi. La cavalerie s'exerçoit aux différentes attaques serrées & à intervalles, aux reconnoissances, ou fourrages verds & secs, aux différentes formations, & à prendre des points de vue sur des alignemens prescrits. On poussa, dans quelques régimens dont les cantons étoient les plus peuplés, le nombre des surnuméraires par compagnie à 36 hommes, & à 24 au moins : quoiqu'on ne fît aucune nouvelle levée, le nombre de ces surnuméraires faisoit sur le total de l'armée une augmentation

mentation de 10,000 combattans. Tous les bataillons, tous les régimens de cavalerie avoient à leur tête de vieux commandeurs, officiers éprouvés, pleins de valeur & de mérite. Le corps des capitaines étoit composé d'hommes mûrs, solides, & braves. Les subalternes étoient choisis; plusieurs étoient pleins de capacité & dignes d'être élevés à des grades supérieurs. En un mot l'application & l'émulation qui régnoient dans cette armée, étoient admirables. Il n'en étoit pas de même des généraux, quoiqu'il y en eût quelques uns d'un vrai mérite. Le plus grand nombre avoit, avec beaucoup de valeur, beaucoup d'indolence. On suivoit l'ordre du tableau pour l'avancement, de sorte que l'ancienneté du service & non les talens décidoient de la fortune. Cet abus étoit ancien; il n'avoit porté aucun préjudice dans les guerres précédentes, parce que le Roi n'agissant qu'avec une armée, n'avoit pas besoin de faire beaucoup de détachemens, & que les troupes & les généraux autrichiens auxquels il eut à faire, n'étoient que médiocres, & avoient entièrement négligé la tactique. Le Roi fit une bonne acquisition en attirant de Russie le Maréchal Keith à son service. C'étoit un homme doux dans le commerce, ayant des vertus & des mœurs, habile en son métier, & qui avec la plus grande politesse, étoit d'une valeur héroïque dans un jour de combat. Le corps de l'artillerie avoit été augmenté. Le Roi le porta à trois bataillons, dont le dernier étoit destiné pour les garnisons. Il étoit bien exercé & en bon état, mais trop peu nombreux pour la profusion d'artillerie

& de bouches à feu que la mode introduisit bientôt dans les armées. Il auroit fallu le doubler; mais comme cela n'avoit point été usité dans les guerres précédentes, & que ces deux bataillons avoient suffi au service qu'on en demandoit, on ne songea pas d'abord à l'augmenter. Durant la paix on construisit les ouvrages de Schweidnitz, et l'on perfectionna ceux de Neisse, de Cosel, de Glatz et de Glogau. Schweidnitz devoit servir de dépôt pour l'armée, au cas que la guerre se portât en Bohème sur cette frontière; et comme les Autrichiens avoient montré peu de capacité dans la dernière guerre pour l'attaque et la défense des places, on se contenta de construire légèrement ces ouvrages; ce qui étoit dans le fond très-mal raisonné, car les places ne se construisent pas pour un temps, mais pour toujours; et qui pouvoit garantir d'ailleurs que l'Impératrice Reine n'attirât pas quelque habile ingénieur à son service, qui apportant avec lui un art qui manquoit à l'armée autrichienne, le lui enseignât & le rendît commun? Mais si l'on fit des fautes, on eut dans la suite sujet de s'en repentir, & d'apprendre à raisonner plus solidement.

D'autre part on prévit qu'une armée en bon état & bien entretenue ne suffit pas pour faire la guerre, mais qu'il faut de grosses provisions de réserve, pour l'armer, pour l'habiller, & la renouveler, pour ainsi dire; ce qui donna lieu à faire de grands amas de toutes sortes de fournitures, de selles, étriers, mords, bottes, gibernes, ceinturons &c. On conservoit dans l'arsenal 50,000 fusils, 20,000 sabres,

12,000 épées, autant de piſtolets, de carabines & de bandoulières ; en un mot tout ce qu'il faut ſans ceſſe renouveler, & que le temps ne donne pas toujours le moyen d'avoir aſſez promptement dans le beſoin. On avoit fait fondre de la groſſe artillerie, conſiſtant en 80 pièces de batterie, & en 20 mortiers, qui fut dépoſée dans la forteresse de Neiſſe. Les amas de poudre à canon que l'on avoit faits, montoient à 56,000 quintaux, répartis dans les différentes places du royaume. Les magaſins d'abondance étoient remplis de 36,000 winſpels de farine & de 12,000 d'avoine ; de ſorte que par ces meſures & par ces arrangemens prèalables tout étoit préparé pour la guerre qu'on prévoyoit, & qui ne paroiſſoit pas éloignée. Dans l'année 1755 le Roi fit même une augmentation dans les régimens de garniſon. Ceux de Siléſie furent portés à huit bataillons, ceux de Pruſſe à trois, ceux de la Marche électorale à deux ; ce qui fait en tout 13 bataillons. Dans un pays pauvre le ſouverain ne trouve pas de reſſources dans la bourſe de ſes ſujets, & ſon devoir eſt de ſuppléer par ſa prudence & ſa bonne économie aux dépenſes extraordinaires, qui deviennent indiſpenſables. Les fourmis amaſſent en été ce qu'elles conſomment en hiver, & le prince doit ménager durant la paix les ſommes qu'il faut dépenſer dans la guerre. Ce point, malheureuſement ſi important, n'avoit pas été oublié, & la Pruſſe ſe trouvoit en état de faire quelques campagnes de ſes propres fonds ; en un mot elle étoit prête à paroître dans l'arène

au premier ſignal, & à ſe meſurer avec ſes ennemis. Vous verrez dans la ſuite combien cette précaution fut utile, & la néceſſité où ſe trouve un roi de Pruſſe, par la ſituation bizarre de ſes provinces, d'être armé & préparé à tout événement, pour ne pas ſervir de jouet à ſes voiſins & à ſes ennemis. Il auroit fallu au contraire en faire d'avantage, ſi les facultés de l'Etat l'avoient permis; car le Roi avoit dans la perſonne de l'Impératrice Reine une ennemie ambitieuſe & vindicative, d'autant plus dangereuſe, qu'elle étoit femme, entêtée de ſes opinions, & implacable.

Cela étoit ſi vrai, que dès-lors elle préparoit dans le ſilence du cabinet les grands projets qui éclatèrent dans la ſuite. Cette princeſſe, dévorée d'ambition, vouloit aller à la gloire par tous les chemins; elle mit dans ſes finances un ordre inconnu à ſes ancêtres, & non ſeulement répara par de bons arrangemens ce qu'elle avoit perdu par les provinces cédées au Roi de Pruſſe & au Roi de Sardaigne, mais même augmenta conſidérablement ſes revenus. Le Comte Haugwitz devint Contrôleur général de ſes finances. Sous ſon adminiſtration les revenus de l'Impératrice montèrent à 36 millions de florins ou 24 millions d'écus. L'Empereur Charles VI, ſon père, poſſeſſeur du royaume de Naples, de la Servie, & de la Siléſie n'en avoit pas eu autant. L'Empereur ſon époux, qui n'oſoit ſe mêler des affaires du gouvernement, ſe jeta dans celles du négoce; il ménageoit tous les ans de groſſes ſom-

mes de ses revenus de Toscane, & les faisoit valoir dans le commerce. Il établissoit des manufactures, & prêtoit sur gages; il entreprit la livraison des uniformes, des armes, des chevaux, & des habits d'ordonnance pour toute l'armée impériale; associé avec un Comte Boltza & un marchand nommé Schimmelmann, il avoit pris à ferme les douanes de la Saxe, & en l'année 1756 il livra même le fourrage & la farine à l'armée du Roi, qui étoit en guerre avec l'Impératrice son épouse. Durant la guerre l'Empereur avançoit des sommes considérables à cette princesse sur de bons nantissemens. Il étoit en un mot le banquier de la cour.

L'Impératrice avoit senti dans les guerres précédentes la nécessité d'une meilleure discipline; elle choisit des généraux actifs, & capables de l'introduire dans ses troupes; de vieux officiers, peu propres aux emplois qu'ils occupoient, furent renvoyés avec des pensions, & remplacés par de jeunes gens de condition, pleins d'ardeur & d'amour pour le métier de la guerre. On formoit toutes les années des camps dans les provinces, où les troupes étoient exercées par des commissaires inspecteurs bien versés dans les grandes manœuvres de la guerre; l'Impératrice se rendit elle-même à différentes reprises dans les camps de Prague & d'Olmutz, pour animer les troupes par sa présence & par ses libéralités; elle savoit faire valoir mieux qu'aucun prince ces distinctions auxquelles on attache tant de prix; elle récompensoit les officiers qui lui étoient recom-

mandés par ſes généraux, excitant partout l'émulation, les talens, & le déſir de lui plaire. En même temps ſe formoit une école d'artillerie ſous la direction du Prince de Lichtenſtein ; il porta ce corps à ſix bataillons, & l'uſage des canons à cet abus inouï auquel il eſt parvenu de nos jours ; par zèle pour l'Impératrice il dépenſa pour cet objet au delà de cent mille écus de ſon propre bien. Enfin, pour ne rien négliger de ce qui pouvoit avoir rapport au militaire, l'Impératrice fonda près de Vienne un collége où la jeune nobleſſe étoit inſtruite dans tous les arts qui ont rapport à la guerre ; elle attira d'habiles profeſſeurs de géométrie, de fortification, de géographie & d'hiſtoire, qui formèrent des ſujets capables ; ce qui devint une pepinière d'officiers pour ſon armée. Par tous ces ſoins le militaire acquit dans ce pays un degré de perfection où il n'étoit jamais parvenu ſous les empereurs de la maiſon d'Autriche, & une femme exécuta des deſſeins dignes d'un grand homme. Cette princeſſe, qui portoit ſes vues ſur toutes les parties de l'adminiſtration, peu ſatisfaite de la manière dont les affaires étrangères & politiques s'étoient juſques-là traitées, fit choix du Comte Kaunitz ſur la fin de l'année 1755. Elle lui donna la patente de premier Miniſtre, pour qu'une ſeule tête réunît toutes les branches du gouvernement ; nous aurons lieu dans ſon temps de faire connoître plus particulièrement cet homme, qui joua un ſi grand rôle ; il entra dans tous les ſentimens de ſa ſouveraine ; il eut l'art de flatter ſes

paſſions & de s'attirer ſa confiance. Dès qu'il parvint au miniſtère, il travailla à former des alliances, & à iſoler le Roi de Pruſſe, pour préparer les voies à ce projet que l'Impératrice avoit tant à cœur, de recouvrer la Siléſie, & d'abaiſſer ce prince; mais comme c'eſt là proprement la matière du chapitre ſuivant, nous n'en dirons pas d'avantage ſur ce ſujet.

Voilà comment ces deux puiſſances durant la paix ſe préparoient à la guerre, telles que deux athlétes, qui aiguiſent leurs armes, & qui brûlent de l'impatience de s'en ſervir.

CHAPITRE II.

De la Guerre & de la Politique depuis 1746 jusqu'à 1756.

1746.— LA paix de Drefde eut le deftin de la plupart des traités qui fe font faits entre les fouverains; elle fufpendit les hoftilités, fans déraciner les germes de difcorde qui fubfiftoient entre l'Autriche & la Pruffe. Quelque diffimulation qu'employât la cour de Vienne, elle avoit le cœur trop ulcéré de la perte de la Siléfie, pour que les effets de fon animofité & de fa haine ne lui échappaffent point, & ne fe manifeftaffent pas enfin. La guerre entre ces deux puiffances n'avoit donc point été terminée proprement, mais elle avoit changé de forme; & quoique les armées ne fe combatiffent plus en campagne, les Autrichiens continuoient les hoftilités du fond de leur cabinet. La rufe, l'intrigue, l'artifice, étoient les armes dont ils fe fervoient, pour brouiller les Pruffiens avec toutes les cours de l'Europe, & pour leur fufciter, s'il étoit poffible, des ennemis jufques aux extrémités de notre globe: nous en rapporterons des témoignages fuffifans; mais pour mettre plus d'ordre & plus de clarté dans

ce que nous allons dire, nous parcourrons ſucceſſivement les événemens principaux qui arrivèrent dans les différentes cours de l'Europe. Et comme après la paix de Dreſde la guerre ne laiſſa pas de continuer entre la cour de Vienne & l'Angleterre d'une part, & la France & l'Eſpagne de l'autre, nous nous voyons obligés d'en faire un tableau raccourci, pour ne rien omettre de ce qui peut ſervir à l'intelligence de cette hiſtoire.

Les armées impériales & alliées ne proſpérèrent pas en Flandre, où elles avoient le Maréchal de Saxe en tête. A la fin de cette année ce Maréchal gagna la bataille de Rocoux. On en attribua la perte en partie au Prince de Waldeck, qui s'étoit mal poſté, & en partie aux Autrichiens, qui ne ſoutinrent pas les Hollandois. Le Prince Charles de Lorraine, après avoir été ſpectateur de la défaite des Hollandois, envoya le Prince Louis de Bronſwic pour couvrir leur retraite; il s'en acquitta ſi bien, que les alliés gagnèrent Maſtricht, ſans que les François, qui les pourſuivoient, puſſent les entamer.

1747.—Le Maréchal de Saxe ouvrit la campagne ſuivante par la priſe de la plupart des places de la Flandre Hollandoiſe. Louis XV ſe rendit en perſonne à l'armée. La préſence du roi & de ſes miniſtres fut un ſurcroît d'embarras pour le Comte de Saxe & une charge pour l'armée. Les courtiſans rempliſſoient le camp d'intrigues, & contrecarroient le général; une cour auſſi nombreuſe de-

mandoit par jour 10,000 rations pour les chevaux des équipages. Mais ni la cour de Verſailles, ni les ennemis de la France ne purent empêcher le Comte de Saxe de conſerver la ſupériorité durant cette campagne. Il avoit d'abord formé le projet d'aſſiéger Maſtricht; pour en impoſer à l'ennemi, il feignit d'en vouloir à Bergen-op-zoom. Le Duc de Cumberland s'apperçut de la feinte, ſe mit en marche & gagna promptement les environs de Maſtricht. Le Comte ſe voyant prévenu, quitta en hâte ſon camp de Malines, & ſe porta au delà de St Tron ſur les hauteurs de Henderen. Les alliés, qui ſe trouvoient dès la veille à la commanderie de Yons, négligèrent d'occuper cette hauteur importante; indécis ſur le choix de leur champ de bataille, & vacillant dans leurs réſolutions, ils mirent le feu à des villages & l'éteignirent; garnirent ces villages de troupes, qu'ils retirèrent enſuite; & après avoir embraſé le village de Lafeld le matin de l'action, ils l'éteignirent encore & y placèrent du monde, quoiqu'à 2,000 pas au devant de leur front. Ce fut à ce village où la bataille s'engagea. Le Maréchal de Saxe, témoin des mouvemens inconſéquens des alliés, crut que Lafeld étoit vuide de troupes; il ſe propoſa de s'en ſaiſir; & le trouva garni d'ennemis. L'attaque commença ſur le champ, & à force de la renouveler & de ſacrifier du monde, les François emportèrent le village, ce qui décida l'action. Les alliés ſe retirèrent à Maſtricht, ſans que le Maréchal de Saxe les pourſuivît,

parce que Mr de Clermont Tonnerre ſe diſpenſa de charger l'ennemi avec ſa cavalerie, malgré les ordres réitérés qu'il avoit reçus; cette déſobéiſſance à ſon général lui valut le bâton de Maréchal de France. Louis XV ne gagna donc proprement par cette victoire que le ſtérile avantage de camper ſur le champ de bataille, & le Duc de Cumberland, quoique battu, garantit Maſtricht d'un ſiége. Pour ne pas laiſſer néanmoins écouler inutilement la campagne, le Comte de Saxe ſe rabattit ſur Bergen-op-zoom. Il chargea Mr de Lœwendahl de cette difficile entrepriſe. Les excellens ouvrages de Cœhorn, & l'art admirable avec lequel il avoit conſtruit les mines de cette place, la défendirent preſque ſeuls. Mr de Cronſtrom en étoit Gouverneur; il avoit 90 ans; ſon eſprit étoit caduc & ſon corps infirme. La garniſon n'étoit pas des meilleures, & les officiers ſans expérience ne ſavoient s'ils devoient employer les mines ou l'inondation pour leur défenſe; ils eurent le ſort de cet âne fameux dans l'école, qu'on dit être mort de faim entre deux boiſſeaux d'avoine, pour n'avoir pu faire un choix. Les François donnèrent l'aſſaut à la place, & l'emportèrent ſans trouver preſque de réſiſtance; à peine le Gouverneur eut-il le temps de ſe ſauver en bonnet de nuit & en robe de chambre. Cet exploit termina pour cette année les ſuccès des François en Flandre.

La fortune fut moins contraire aux impériaux en Italie & en Provence. La révolution arrivée à Gènes

fit à la vérité manquer l'expédition du Comte de Braun ſur Toulon. Cette révolution ſe fit par hazard. Les Autrichiens maltraitoient quelques bourgeois qui travailloient à embarquer de l'artillerie pour Antibes. Le peuple s'ameuta, ſoutint ſes concitoyens inſultés, et dans les premiers accès de ſa fureur chaſſa de Gènes le Marquis de Botta & toute la garniſon autrichienne. Ce contrecoup fit manquer l'armée de Provence de vivres & de munitions, & obligea Mr de Braun à vider cette province. Il mit à ſon retour le ſiége devant Gènes; mais cette ville le ſoutint ſans ſuccomber; la France y envoya des ſecours ſous Mr de Bouflers & depuis ſous le Duc de Richelieu; ils prirent tous deux de ſi juſtes meſures, qu'ils rendirent les efforts des Autrichiens inutiles. Les troupes françoiſes & eſpagnoles, combinées ſous Mr de Belle-Iſle, voulurent après la retraite de Mr de Braun ſe rouvrir le chemin de l'Italie. Les François s'approchèrent les premiers du Col de l'aſſiette; Mr de Belle-Iſle trouvant ce poſte foiblement défendu, jugea qu'il pourroit l'inſulter; il manda les Eſpagnols pour l'attaquer à forces réunies, & les Eſpagnols différèrent trois jours avant de le joindre. Cela donna le temps au Roi de Sardaigne de renforcer ceux qui défendoient cette gorge, qu'il lui importoit ſi fort de conſerver: ſur cela les Eſpagnols arrivèrent, et quoique les conjonctures ne fuſſent plus les mêmes que lorſque Mr de Belle-Iſle avoit mandé ce renfort, il n'en voulut point avoir le démenti; il attaqua donc les Sardes avec beaucoup

de vigueur, & après avoir employé tout ce que lui pouvoit inſpirer le courage & l'audace, il ſe fit tuer en arrachant de ſes mains une paliſſade du retranchement ennemi; ne pouvant ſurmonter les obſtacles que la nature & l'art lui avoient oppoſés, ſes efforts ne ſervirent qu'à augmenter ſes pertes. Les troupes des deux couronnes furent partout repouſſées, & le nombre d'officiers de condition & des plus grandes maiſons qui périrent, mit toute la France en deuil. Le public, ſouvent injuſte, rempli de préjugés, & apparemment mal inſtruit, taxa cette entrepriſe de témérité ; elle n'étoit que hardie, et n'auroit pas manqué, ſi Mr de Belle-Iſle eût pu exécuter ſon projet lorſqu'il le conçut, & ſi la lenteur des Eſpagnols ne lui eût pas fait perdre les lauriers qu'il étoit près de cueillir.

1748.—Cependant les Francois ſe dédommageoient en Flandre des mauvais ſuccès qu'ils avoient eus vers les Alpes. Le génie du Comte de Saxe avoit pris de l'aſcendant ſur tous les ennemis de la France. Ce Maréchal ouvrit la campagne en mettant ſon armée en marche ſur pluſieurs colonnes. L'une menaçoit Luxembourg, l'autre Bois-le-Duc, une autre Venlo; leurs mouvemens vinrent ſe réunir à Maſtricht, dont elles formèrent l'inveſtiſſement & firent le ſiége. Mais quelques brillans que fuſſent les ſuccès du Comte de Saxe, ſes triomphes mêmes commençoient à devenir onéreux à la France. On en étoit à la huitième campagne, & la durée d'une guerre dont les commencemens avoient été

funestes, épuisoit la nation. Toutes les puissances belligérantes s'en lassoient de même; après avoir souvent changé de cause, elle n'en avoit aucune à la fin. Le moment de la frénésie étoit passé; elles pensèrent sérieusement à la paix, & entrèrent en négociation; chacune sentoit ses plaies secrètes & avoit besoin de tranquillité pour les guérir. Les Anglois craignoient d'augmenter leurs dettes nationales, chef-d'œuvre du crédit idéal, dont l'abus pronostique une faillite entière. La cour impériale, soutenue des subsides de l'Angleterre, auroit à la vérité continué la guerre aussi long-temps que ses alliés lui en auroient fourni les moyens; cependant elle consentit à la paix, afin de ménager ses ressources pour un projet qui lui tenoit plus à cœur que la guerre de Flandre. La France se ressentoit de ses grandes dépenses; elle avoit de plus à craindre que la disette n'occasionnât la famine dans ses provinces méridionales, dont les ports étoient bloqués par les flottes angloises. A ces raisons d'Etat, que le ministère de Versailles alléguoit en public, se joignoient des causes secrètes, qui furent ses plus puissans motifs. Depuis peu Madame de Pompadour étoit devenue la maîtresse du Roi; elle appréhendoit que la continuation de la guerre n'engageât Louis XV à se mettre tous les ans à la tête de son armée. Les absences sont dangereuses pour les favoris & pour les maîtresses; elle comprit que pour fixer le cœur de son amant, il falloit écarter tout prétexte qui pût l'éloigner d'elle; en un mot qu'il falloit faire la paix; & dès-lors elle y

travailla de tout ſon pouvoir. Lorſque Mr de St Séverin partit de Verſailles pour Aix-la-Chapelle en qualité de plénipotentiaire, elle lui dit ces propres mots : " *Au moins ſouvenez-vous, Monſieur, de ne pas* " *revenir ſans la paix, le Roi la veut à tout prix.*" Le congrès s'aſſembla donc à Aix-la-Chapelle. La ville de Maſtricht ſe rendit & la paix fut publiée. Par ce traité la France rendit à la maiſon d'Autriche toutes ſes conquêtes en Flandre & en Brabant ; moyennant quoi l'Impératrice céda les duchés de Parme & de Plaiſance à Don Philippe, réverſibles toutefois à la maiſon d'Autriche, puiſqu'il étoit ſtipulé que lorſque Don Carlos monteroit ſur le trône d'Eſpagne, Don Philippe lui ſuccéderoit au royaume de Naples ; & il eſt remarquable que cet article ainſi conçu fut ratifié ſans la participation ni le conſentement du Roi d'Eſpagne, de celui de Naples, & de Don Philippe. Auſſi témoignèrent-ils leur mécontentement, en proteſtant contre toutes les meſures priſes à Aix-la-Chapelle, contraires à l'indépendance de leurs couronnes. Les intérêts de la France & de l'Angleterre furent réglés dans le 7me article, où l'Angleterre s'engage à rendre le Cap Breton aux François, & où les deux couronnes ſe garantiſſent leurs poſſeſſions reſpectives en Amérique, ſelon la teneur du traité d'Utrecht ; elles convinrent toutefois de nommer des commiſſaires pour vider quelques différens ſur les limites du Canada. Enfin l'article 22 contient la garantie de la Siléſie par toutes les puiſſances.

Il eſt viſible, pour peu qu'on y donne d'attention, que cette paix faite à la hâte étoit l'ouvrage d'un mouvement précipité, & que les puiſſances ſacrifioient à l'embarras préſent de leurs affaires les intérêts de l'avenir. On éteignoit d'une part l'incendie qui embraſoit l'Europe, & de l'autre on amaſſoit des matières combuſtibles, propres à prendre feu à la première occaſion. Il ne falloit que la mort du Roi d'Eſpagne pour exciter de nouveaux troubles, & les limites indéterminées du Canada ne pouvoient manquer de mettre un jour les François aux priſes avec les Anglois. Quelquefois une campagne de plus, ou de la fermeté dans les négociations, termineroit pour long-temps les querelles des ſouverains; mais on préfère les palliatifs aux topiques, & une trève que l'on ſigne par impatience à une paix ſolide.

La cour de Vienne avoit perdu par cette guerre les duchés de Siléſie, de Parme, & de Plaiſance; elle ſouffroit impatiemment cette diminution de puiſſance; & comme elle en rejetoit la faute principale ſur les Anglois, qu'elle n'accuſoit pas ſans raiſon de ſacrifier les intérêts de leurs alliés aux leurs propres, cela la dégoûtoit de cette alliance & la portoit à ſonder le terrain à la cour de Verſailles, afin d'eſſayer de détacher cette puiſſance de la Pruſſe, & en même temps de trouver quelque expédient pour concilier les intérêts des deux cours. Le Comte Kaunitz, duquel ce projet venoit particulièrement, étant plénipotentiaire de l'Impératrice Reine à Aix-la-Chapelle, ne tarda pas à en faire les premières ouver-

tures à Mr de St Séverin, en lui disant par manière d'insinuation, que si la France vouloit s'entendre avec la maison d'Autriche, il y auroit des engagemens de bienséance à prendre entre les deux cours, moyennant lesquels la Flandre & le Brabant pourroient demeurer en propriété à Sa Majesté très-Chrétienne, pourvu qu'elle voulût obliger le Roi de Prusse à restituer la Silésie à l'Impératrice Reine. L'appât étoit bien propre à tenter la cour de Versailles, si Louis XV, excédé de la guerre qu'il venoit de terminer, n'eût craint d'en recommencer une nouvelle pour exécuter ce projet ; de sorte que Mr de St Séverin déclina ces offres, tout avantageuses qu'elles étoient.

Le Comte Kaunitz ne s'en tint pas là ; cet homme, si frivole dans ses goûts & si profond dans les affaires, fut envoyé comme Ambassadeur à Paris. Il y travailla avec une assiduité & une adresse infinie à faire revenir les François de cette haine irréconciliable, qui depuis François I & Charles Quint subsiste entre les maisons de Bourbon & de Habspourg ; il répétoit souvent aux ministres, que l'agrandissement des Prussiens étoit leur ouvrage, qu'ils en avoient été payés d'ingratitude & qu'ils ne tireroient aucun parti d'un allié qui n'agissoit que pour ses propres intérêts ; d'autres fois il leur disoit, comme si la force de la conviction lui eût arraché ces paroles : « Il est « temps, Messieurs, que vous sortiez de la tutelle « où les Rois de Prusse & de Sardaigne & nombre « de petits princes vous tiennent ; leur politique

" ne tend qu'à semer la zizanie entre les grandes
" puissances, ce qui leur procure des moyens d'a-
" grandissement : nous ne faisons la guerre que
" pour eux ; il n'y a qu'à nous entendre, & à nous
" prêter mutuellement à des arrangemens qui en
" ôtant tout sujet de différent entre les premières puis-
" sances de l'Europe, servent de base à une paix so-
" lide & permanente." Ces idées parurent d'abord bizarres à une nation qui avoit pris l'habitude, par une longue suite de guerres, de regarder la maison impériale comme son ennemie perpétuelle. Quoique le ministère françois se sentît flatté de l'idée de ces grandes puissances qui donneroient des lois à l'Europe, & de cette paix perpétuelle, cependant d'autres considérations le retenoient encore. Le Comte Kaunitz sans se rebuter, revint souvent à la charge ; à force de répéter les mêmes propos, la cour de France se familiarisant avec ces idées, vint à se persuader insensiblement que ces deux grandes maisons n'étoient pas aussi incompatibles que leurs ancêtres l'avoient cru. Il falloit du temps à ce germe pour se développer & pour se fortifier. Toutefois la doctrine du Comte Kaunitz fit des prosélytes, & causa quel ues refroidissemens entre la cour de Versailles & celle de Berlin. On le remarqua surtout à la mission de Milord Tirconel à Berlin. Ce Ministre, effarouché de cette idée de tutelle que le Comte Kaunitz avoit tant rebattue, parloit sans cesse avec affectation de l'indépendance des grandes puissances. Un jour il tint même des propos assez imprudens, dont le sens étoit : *Pour peu que le Roi de Prusse ter-*

giverse avec nous, nous le laisserons tomber & il sera écrasé. Les François conservèrent cependant les dehors d'une amitié de bienséance vis-à-vis du Roi, quoique la cour de Versailles ne regardant pas des liaisons à prendre avec l'Impératrice Reine comme impossibles, ne se sentît plus d'éloignement pour elle. Les choses restèrent en France sur ce pied, jusqu'à ce que les vexations des Anglois obligèrent Louis XV à recourir aux armes.

La cour de Vienne ne trouvant pas dans celle de Versailles autant de facilité qu'elle se l'étoit promis, toujours occupée cependant à lier sa partie, se tourna vers celle de Péterſbourg, où elle mit tout en mouvement pour rendre son union plus étroite avec la Russie, & pour brouiller l'Impératrice Elisabeth avec le Roi de Prusse; un ministre russe étoit sûr que sa haine contre la Prusse lui étoit payée, & les Autrichiens en augmentoient le salaire, à mesure qu'il y mettoit plus d'aigreur. Ceux qui étoient à la tête du gouvernement, ne cherchoient donc qu'à semer la discorde entre les cours de Péterſbourg & de Berlin, & une chose innocente par elle-même leur en fournit le prétexte. La nécessité d'établir une balance dans le Nord avoit déterminé la France, la Prusse & la Suède à faire une triple alliance. Le Comte Bestuchew affecta d'en prendre ombrage; il remplit l'Impératrice d'appréhensions, & porta les choses au point, que tout de suite les Russes formèrent des camps considérables en Finlande sur les frontières des Suédois, & en Livonie vers celles de

la Pruſſe. Ces démonſtrations ſe renouvelèrent depuis toutes les années. Dans des conjonctures auſſi critiques il s'éleva un différent * entre la Ruſſie & la Suède touchant les limites de la Finlande, qu'on n'avoit pas aſſez exactement déterminées par le traité d'Abo. Ce prétexte fâcheux donnoit aux Ruſſes la liberté de commencer la guerre, lorſqu'ils le jugeroient à propos. La cour de Vienne fomenta ces diſſenſions, dans le deſſein d'inquiéter le Roi de Pruſſe, & de l'induire à quelque fauſſe démarche, qui pût le commettre avec la Ruſſie. Cependant l'Impératrice Reine ſe contenta de fournir des alimens à l'aigreur des deux cours, ſans précipiter le moment de la rupture. La ſituation où le Roi ſe trouvoit, étoit délicate & embarraſſante; elle auroit pu devenir dangereuſe, s'il n'eût pas eu le bonheur d'être informé des deſſeins les plus ſecrets de ſes ennemis, en ſe procurant toute la correſpondance des miniſtres de Saxe avec les cours de Vienne & de Péterſbourg. Le Comte de * * * ſe ſentoit humilié par la paix de Dreſde; il étoit jaloux de la puiſſance du Roi, & travailloit de concert avec la cour de Vienne à Péterſbourg, pour y communiquer la haine & l'envie dont il étoit dévoré. Ce Miniſtre ne reſpiroit que la guerre; il ſe flattoit de profiter des premiers troubles de l'Europe, pour abaiſſer un voiſin dangereux de la Saxe; il comprenoit que cet électorat ne ſeroit pas épargné, & que les premiers

* 1750.

efforts des Pruſſiens s'y porteroient, & toutefois il laiſſoit dépérir l'état militaire. Nous n'examinerons pas ſi ſa conduite fut bien conſéquente ; il ne devoit pas ignorer que tout Etat ſe trompe, qui au lieu de ſe repoſer ſur ſes propres forces, ſe fie à celles de ſes alliés.

Il n'y avoit donc rien de caché pour le Roi, & les fréquentes nouvelles qu'il recevoit, lui ſervoient comme de bouſſole pour ſe diriger au milieu des écueils qu'il avoit à éviter, & l'empêchoient de prendre de pures démonſtrations pour un deſſein formé de lui déclarer inceſſamment la guerre. L'aſcendant de la cour de Vienne ſur celle de Péterſbourg augmentoit cependant de jour en jour ; il devoit s'accroître rapidement, parce que l'eſprit du miniſtre étoit préparé à recevoir favorablement les impreſſions qu'on pouvoit lui donner des Pruſſiens. Le Comte de Beſtuchew avoit ſoupçonné Mr de Mardefeld, Miniſtre du Roi, d'être d'intelligence avec Mr de la Chétardie, pour lui faire perdre ſon poſte. Afin de ſe venger de ces offenſes particulières, il engagea l'Impératrice à conclure une alliance avec les cours de Vienne & de Londres. Ce traité * étoit avantageux à la Ruſſie par deux raiſons ; premièrement parce que l'union de la maiſon d'Autriche étoit convenable à la Ruſſie, pour s'oppoſer conjointement aux entrepriſes de la Porte ; & en ſecond lieu par les ſubſides de l'Angleterre, qui depuis inondè-

* Traité de 1746.

rent Péterſbourg. Les choſes étant ainſi diſpoſées, il ne fut pas difficile à l'Impératrice Reine de rompre toute correſpondance entre la Pruſſe & la Ruſſie ; ni les ménagemens que le Roi gardoit dans ces circonſtances ſcabreuſes, ni une conduite toujours meſurée qu'il tint vis-à-vis de la cour de Péterſbourg, ne purent empêcher que les choſes n'en vinſſent bientôt à un éclat.

1753.—Un homme d'une extraction obſcure, revêtu du caractère de Miniſtre de Ruſſie, fut l'inſtrument dont Mr de Beſtuchew ſe ſervit pour brouiller les deux cours. Ce Miniſtre, chargé de ſaiſir la première occaſion d'en venir à une rupture, prit le premier prétexte qui ſe préſenta pour remplir les intentions de ſa cour. Le Roi donnoit des fêtes à Charlottenbourg à l'occaſion du mariage du Prince Henri avec la Princeſſe de Heſſe. Les miniſtres étrangers y parurent ; le fourrier de la cour eut ordre de les inviter tous à ſouper ; il s'acquitta de ſa commiſſion, mais il ne put trouver le Miniſtre ruſſe, qui étoit parti exprès une demi-heure avant les autres. Ce Miniſtre déclara le lendemain qu'il ne paroîtroit plus à la cour après l'affront fait à l'Impératrice en ſa perſonne, & qu'il attendroit le retour de ſon courrier de Péterſbourg pour régler ſa conduite ultérieure ſur les ordres qu'il en recevroit ; ce courrier arriva, le Miniſtre ruſſe partit ſur le champ & furtivement de Berlin, eſcorté pendant qu'il traverſoit la ville par les ſecrétaires de légation autrichiens & anglois. L'évaſion de ce miniſtre obligea le Roi à rap-

peler également fon miniftre de Péterfbourg. Dès que les Autrichiens furent délivrés en Ruffie d'un miniftre pruffien qui les gênoit, ils lâchèrent la bride à leur mauvaife volonté, & n'eurent point honte de débiter les menfonges & les calomnies les plus atroces, pour envenimer l'efprit de l'Impératrice Elifabeth contre le Roi. Ils lui perfuadèrent que ce prince avoit tramé un complot contre fa vie, afin d'élever le Prince Iwan fur le trône. L'Impératrice, qui étoit d'un caractère indolent & facile, les crut fur leur parole, voulant s'épargner la peine d'examiner la chofe ; & conçut pour le Roi une haine irréconciliable. La France n'avoit dans ce temps aucun miniftre à Péterfbourg ; celui que la Suède y entretenoit, étoit plus ruffe que fuédois, & par conféquent peu propre à fervir le Roi ; de forte qu'il n'y avoit aucune voie pour parvenir à l'Impératrice, & pour la tirer de l'erreur où la jetoient le miniftre d'Autriche & fes créatures. La cour de Vienne, fatisfaite des fentimens de haine & d'animofité dont elle avoit rempli la cour de Péterfbourg contre la Pruffe, étoit trop habile pour pouffer les chofes plus loin ; elle fe contenta d'avoir difpofé les efprits à la rupture, mais n'en voulut pas précipiter l'événement, pour achever fes arrangemens intérieurs, & pour attendre qu'une occafion favorable lui permît de mettre au jour fes vaftes projets. C'étoit ainfi que la cour de Vienne agitoit toute l'Europe, & tramoit fourdement contre la Pruffe une confédération que le premier événement important devoit faire éclater.

Cependant les différens que la Suède avoit avec la Ruſſie pour les frontières de la Finlande furent terminés à l'amiable ; mais vers la fin de l'année 1756 il ſe fit dans ce royaume une eſpèce de révolution, dont nous ne ſaurions nous diſpenſer de parler en peu de mots, parce que ſes ſuites influèrent ſur les affaires générales de l'Europe : voici ce qui y donna lieu. La cour s'étoit depuis long-tems brouillée avec les ſénateurs du parti françois, à cauſe d'une place de major général vacante, que le Roi deſtinoit à Mr de Lieven, & le ſénat à Mr de Ferſen. Le ſénat l'emporta. La cour, vivement piquée de cet affront, contraria depuis dans toutes les occaſions le parti françois. * Les Comtes de Brahé & de Horn, & le Sr de Wrangel, avec nombre de ſeigneurs des premières familles du royaume, attachés au parti de la cour, lui firent eſpérer la ſupériorité à la diète, en faiſant élire un maréchal qui fût entièrement à ſa dévotion. Cependant l'événement tourna d'une manière toute oppoſée, & le Comte Ferſen, ennemi de la cour, obtint cette charge par les intrigues & l'appui de la faction françoiſe. Dans cette diète, commencée le 17 Octobre 1755, le ſénat, fier de ſa ſupériorité, préſenta un mémoire aux Etats, pour décider le grand différent qui ſubſiſtoit entre lui & le Roi au ſujet de la diſtribution des charges. Comme les juges étoient à la diſpoſition de l'ambaſſadeur de France, le ſénat triompha ; il abuſa de ſa victoire, & s'en ſervit pour

1755.

diminuer cette ombre d'autorité dont le Roi avoit joui jusqu'alors selon les lois du royaume. L'insolence de ces magistrats alla même jusqu'à dépouiller la Reine des joyaux de la couronne, & de ceux qui lui avoient été donnés; il s'en fallut peu qu'au mépris de la majesté souveraine ces sénateurs séditieux n'entreprissent de renverser le trône. Ces procédés outrageans firent de vives impressions sur la cour, & sur ceux qui lui étoient attachés, principalement sur l'esprit des Comtes Brahé & Horn & du Sr de Wrangel. Ces seigneurs s'assemblèrent dans les premiers mouvemens de leur indignation, & résolurent de changer par un coup hardi la forme du gouvernement. Le Roi n'eut pas assez d'ascendant sur eux, pour les engager à tempérer le parti violent qu'ils avoient pris; leurs mesures, concertées tumultuairement, furent plus mal exécutées encore; & par un mélange d'audace & de timidité, ils hésitèrent au moment de l'exécution. Une entreprise différée est d'ordinaire découverte; quelques amis foibles, auxquels ils s'étoient confiés, les trahirent. Le sénat prit des mesures vigoureuses, pour se mettre à l'abri de toute entreprise. Le Comte Brahé fut arrêté; le Sr de Wrangel & quelques autres seigneurs de ce parti eurent le bonheur de se sauver. Le nom du Roi parut dans la déposition des conjurés. Enfin le Comte Brahé, & plusieurs personnes d'une naissance obscure, périrent sur l'échafaud, & le Roi fut entièrement dépouillé des prérogatives dont son prédécesseur & lui avoient

joui selon la forme de gouvernement établie depuis la mort de Charles XII. Dès-lors Mr d'Havrincourt, Ambassadeur de France, fut véritablement Roi de Suède; il gouverna despotiquement cette nation, & l'engagea depuis dans la guerre d'Allemagne d'une manière irrégulière, & opposée aux constitutions du gouvernement; ce qui ne seroit pas arrivé, si le Roi légitime avoit conservé l'autorité dont il devoit jouir selon les lois. Tout le service que le Roi de Prusse put rendre à son beau-frère, fut de représenter à la cour de Versailles qu'il seroit séant de faire changer de conduite au ministre arrogant qui mettoit toute la Suède en combustion; mais la France aimoit mieux voir Mr d'Havrincourt à la tête de ce royaume que celui qui en étoit le Roi légitime.

1754.—L'année précédente il étoit survenu un autre démêlé, mais moins fâcheux, entre la Prusse & le Danemarck. C'étoit au sujet d'un procès que la Comtesse de Bentinck avoit avec son mari. Cette femme avoit cédé au Comte de Bentinck une terre située sur la frontière de l'Ostfrise, & depuis elle s'étoit repentie du contrat formel qu'elle avoit passé pour cet objet. Les juges ordonnèrent le séquestre; le Roi, en qualité de Directeur du cercle de Westphalie, devoit en être chargé; la cour de Vienne en donna la commission au Roi de Danemarck. Ce prince y envoya des troupes; les Prussiens les prévinrent; le Roi de Danemarck prit feu, & il auroit employé des menaces, si sa modération ne

l'avoit retenu. Cependant cette affaire fut appaisée par la médiation de la France. Tout le monde étoit content; mais la Comtesse de Bentinck, qui aimoit à chicaner, rompit l'accord qu'on avoit moyenné; elle alla plaider à Vienne, d'où elle retourna dans son comté; & comme personne ne parut disposé à se mêler de ses affaires, son procès demeura indécis.

1754 & 1755.—Il sembloit qu'il se fût répandu en Europe durant cette paix un esprit de discorde qui divisoit toutes les cours. Il survint au Roi des différens avec l'Angleterre, qui pensèrent le commettre avec cette couronne. Durant la dernière guerre les armateurs anglois avoient enlevé quelques vaisseaux appartenant à des marchands prussiens. Les Anglois étoient juge & partie dans leur propre cause, de sorte que le tribunal de leur amirauté déclara ces vaisseaux de bonne prise. Le Roi, après avoir fait les représentations convenables à la cour de Londres, mit l'affaire en négociation. Les Anglois ne se relâchèrent point, & tinrent peu de compte de ce qu'on alléguoit sur l'illégalité de leurs procédés; enfin, après avoir inutilement épuisé toutes les voies de conciliation, il ne resta d'autre expédient, pour indemniser les sujets prussiens, que de mettre en séquestre la somme que le Roi devoit aux Anglois, selon qu'il s'y étoit engagé par la paix de Breslau. C'étoit le remboursement de 1,800,000 écus, que la maison d'Autriche avoit empruntés sur la Silésie, pour soutenir la guerre contre la Porte en

1737 & 1738. Le dernier terme qui reſtoit à acquitter des 300,000 écus fut arrêté. Les Anglois en furent irrités ; cela donna lieu à des déclarations aſſez vives de part & d'autre ; le miniſtre d'Autriche à Londres ſe donna de grands mouvemens pour envenimer cette affaire, & peut-être auroit-elle eu des ſuites, ſi une querelle beaucoup plus grave entre la France & l'Angleterre au ſujet du Canada n'y eût fait diverſion.

1755.—Il n'y eut pas juſqu'au Duc de Mecklenbourg qui, ſe repoſant ſur la protection dont il jouiſſoit de la part de la cour impériale, ne s'émancipât à chicaner le Roi. Il s'agiſſoit des levées de ſoldats dont les ancêtres du Roi avoient été en poſſeſſion de temps immémorial dans le Mecklenbourg. Le Duc à l'inſtigation de la cour de Vienne s'y oppoſa, & le Roi ſe fit juſtice à lui-même ; on enleva quelques ſoldats mecklenbourgeois, & l'on arrêta quelques baillis qui s'étoient oppoſés aux enrôlemens. * Le Duc fit grand bruit ; mais voyant que ſes éclats n'aboutiſſoient à rien, il prit le parti de s'accommoder, & l'affaire fut terminée à l'amiable. Bientôt après, lorſque l'Impératrice Reine vit la guerre ſur le point de s'allumer entre l'Angleterre & la France, cherchant un prétexte pour rompre avec la Pruſſe, elle perſuada au Duc de Mecklenbourg de porter ſes plaintes à la diète de Ratiſbonne. La cour de Vienne auroit voulu faire paſſer

la chofe pour une violation de la paix de Weftphalie, & fe fervir de ce prétexte pour déclarer la guerre au Roi, & pour réclamer en même temps le fecours des puiffances qui avoient garanti cette paix. Nous verrons dans la fuite de cet ouvrage que ce prétexte ayant manqué à la cour de Vienne, il ne lui fut pas difficile d'en trouver un autre. L'occafion qu'elle défiroit avec impatience, ne tarda pas à fe préfenter; elle la faifit avec empreffement. Lorfque les fouverains veulent en venir à une rupture, ce n'eft pas la matière du manifefte qui les arrête; ils prennent leur parti, ils font la guerre, & laiffent à quelque jurifconfulte laborieux le foin de les juftifier.

1755.—Si nous n'avons pas fait mention de la Hollande dans cet ouvrage, c'eft que depuis la guerre de 1740, furtout depuis la mort du Stadhouder, elle ne jouoit aucun rôle en Europe. Il ne nous refte qu'à rapporter fuccintement une calamité fingulière, dont le Portugal fe reffentit, & qui faillit à bouleverfer ce royaume. Il éprouva un tremblement de terre dont les fecouffes furent fi violentes, qu'elles détruifirent la ville de Lifbonne; les maifons, les églifes, les palais, tout fut bouleverfé, englouti, ou dévoré par les flammes échappées des entrailles de la terre. Il y périt entre 15 & 20,000 ames; beaucoup d'autres villes & villages de ce royaume furent ébranlés ou renverfés. Ce tremblement de terre fe fit fentir le long des côtes de l'Océan jufqu'aux frontières de la Hollande. On ne peut attribuer la caufe de ce malheur

qu'aux efforts d'un feu fouterrain, qui refferré dans les entrailles de la terre, s'eft creufé un canal, & a formé un gouffre fous le Portugal, d'où il tend à s'échapper & à fe mettre en liberté; & peut-être qu'un jour la poftérité verra naître un volcan à la place où Lifbonne a fubfifté jufqu'ici. Mais on eût dit que ce n'étoit pas affez des fléaux du ciel pour affliger ce malheureux globe; peu après la mechanceté des hommes arma leurs mains impies; ils fe déchirèrent pour un vil amas de boue; la haine, l'obftination, la vengeance fe portèrent aux derniers excès. Toute l'Europe nagea dans le fang, & le mal moral dont le genre humain fut la victime, furpaffa de beaucoup le mal phyfique dont Lifbonne avoit éprouvé la rigueur.

CHAPITRE III.

Cause de la rupture entre la France & l'Angleterre; négociation de Milord Holderness; alliance de la Prusse & de l'Angleterre; offres de Mr Rouillé; ambassade du Duc de Nivernois; la France piquée; guerre déclarée aux Anglois; le Duc de Richelieu prend le Cap Breton; bateaux plats qui épouvantent les Anglois; ils font venir des Hanovriens & des Hessois; les Russes se renforcent sur la frontière de la Prusse; les Autrichiens rassemblent deux armées en Bohème; intelligence dans les archives de Dresde, où tout le mystère d'iniquité se découvre; brouilleries avec l'Autriche; raisons pour déclarer la guerre; première disposition des troupes; projet de campagne.

1755.—APrès nous être fait une idée de la situation où se trouvoient les puissances de l'Europe au commencement de l'année 1755, il faudra vous mettre sous les yeux les causes des dissensions qui donnèrent lieu à la guerre entre la France & l'Angleterre. Les affaires présentes tiennent si fort aux événemens

paſſés, qu'il faut remonter au traité d'Utrecht pour arriver aux ſources de ces brouilleries. Elles tirent leur origine d'anciens démêlés que les François avoient eus avec les Anglois ſur les limites du Canada. Louis XIV, preſſé de conclure le traité d'Utrecht, afin de détacher la Reine Anne de la grande alliance, ordonna à ſes plénipotentiaires de ſigner ſans chicane. Ces plénipotentiaires ſe ſervirent de termes équivoques, pour marquer les limites du Canada ſur leſquelles rouloit le différent. Ce que la France gagnoit par ce traité valoit plus que toutes ſes poſſeſſions dans cette contrée ſtérile. Mais dès que les troubles de l'Europe furent appaiſés, les Anglois & les François interprétèrent chacun à leur avantage l'article des limites de leurs poſſeſſions en Amérique. Il y eut quelques débats entre les colonies de ces deux nations, ſans cependant que ces querelles ſourdes dégénéraſſent en hoſtilités ouvertes. Par le traité de paix d'Aix-la-Chapelle on auroit dû applanir toutes les difficultés. Mr de St Séverin & ſes collègues, obligés par les ordres réitérés de la cour de France d'accélérer la ſignature des préliminaires, renvoyèrent la diſcuſſion des limites de ces colonies à l'examen des commiſſaires que les deux cours nommeroient après la concluſion de la paix: ces commiſſaires s'étant aſſemblés, loin que leurs conférences rapprochaſſent les eſprits des deux nations, le mécontentement & l'aigreur n'allèrent qu'en augmentant. L'ambaſſade du Duc de Mirepoix, & la négociation qu'il entama à Londres, ne

ne produisit rien; on se reprochoit mutuellement de la mauvaise foi; les troupes angloises & françoises dans l'Amérique en venoient à des hostilités; elles s'enlevoient des forts, & on se faisoit déjà la guerre sans se l'être déclarée. Dans les relations de ces contrées les officiers anglois ne manquoient pas de rejeter la faute de leurs violences sur les François; ils envoyoient de part & d'autre des factums, pour justifier leur conduite; la ville de Londres en étoit inondée. La nation angloise, facile à s'enflammer lorsqu'elle croit avoir à se plaindre de la France, déjà mécontente de la paix d'Aix-la-Chapelle, ne respiroit que la guerre; la conduite du Duc de Cumberland acheva de rendre cette fermentation générale. Il voyoit que le grand âge du Roi son père l'approchoit des bornes de la vie; pour augmenter son crédit, & pour avoir plus d'influence dans le règne suivant, il avoit formé le dessein de remplir le conseil de ses créatures, & de faire passer tous les grands emplois de la couronne à des personnes qui lui fussent entièrement dévouées. Il s'étoit déterminé dans son choix en faveur du Sr Fox, qu'il destinoit à la place de chef de la trésorerie, & à tous les emplois dont le Duc de Newcastle étoit revêtu. Mais cette élévation du Sr Fox ne pouvoit avoir lieu qu'en déplaçant le Duc de Newcastle, & cela étoit d'autant plus difficile, que ce seigneur jouissoit d'un grand crédit sur l'esprit du Roi, qu'il étoit considéré dans le parlement par ses longs ser-

vices, par sa vertu, & par son bon naturel, qu'il étoit estimé de la nation à cause de ses immenses richesses, de toutes les places qu'il avoit à donner, & enfin du nombre de membres du parlement que ses possessions lui donnoient le droit d'élire. Le Duc de Cumberland imagina que le meilleur moyen pour faire abandonner au Duc de Newcastle ses grands emplois, seroit d'engager la nation dans une guerre avec la France, par où il mettroit le ministre dans la nécessité d'ajouter de nouvelles dettes à celles dont le gouvernement étoit déjà surchargé ; ce qui fourniroit des griefs à l'opposition : ou bien il se flattoit de profiter des mauvais succès possibles au commencement d'une guerre, pour en rejeter la faute sur le ministre, & le déterminer à force d'inquiétudes & de persécutions à renoncer de lui-même à ses emplois. Ce projet étoit vaste & compliqué. Pour le mettre en exécution, il falloit commencer par envenimer les querelles des deux nations, & les porter à rompre la paix. Cela fut facile ; au seul nom de François le peuple de Londres entre en fureur ; les matières combustibles étoient rassemblées, elles s'embraserent bien vîte ; ce peuple fougueux obligea le Roi George à faire quelques armemens. Une démarche en entraîna insensiblement une autre ; on en vint à des voies de fait ; des violences donnèrent lieu à des représailles, & dès la fin de 1754 la guerre entre les deux nations parut inévitable. On remarqua cependant que le ministère de Versailles agit avec plus de mesure & de modéra-

tion, & que les mauvais procédés venoient tous de la part des Anglois.

Les deux Rois se voyant menacés de la guerre, tâchèrent chacun de leur côté de fortifier leur parti, en resserrant les anciennes alliances, ou en formant de nouvelles. Le Roi fut alors recherché par les François & par les Anglois. Son alliance avec la cour de Versailles n'étoit point expirée; toutefois les possessions des François aux Indes étoient exceptées des garanties de la Prusse; & dans ces conjonctures il paroissoit que le partage des Prussiens seroit de demeurer neutres pendant ces troubles, & d'en être les simples spectateurs. Ce n'étoit pas ce que l'on pensoit à Versailles; la cour paroissoit croire que le Roi de Prusse étoit à l'égard de la France, ce qu'est un despote de Valachie à l'égard de la Porte, c'est à dire, un prince subordonné, & obligé de faire la guerre dès qu'on lui en envoie l'ordre. Elle se persuadoit de plus qu'en portant la guerre dans l'électorat de Hanovre, elle feroit mollir le Roi de la Grande Bretagne, & termineroit ainsi au centre de l'Empire les différens qui subsistoient aux Indes entre elle & les Anglois. Mr Rouillé, alors Ministre des affaires étrangères, dit un jour à Mr de Knyphausen, dans l'intention d'engager le Roi à contribuer à cette diversion: « Ecrivez, Monsieur, « au Roi de Prusse, qu'il nous assiste dans l'expé- « dition de Hanovre; il y a là de quoi piller, le « trésor du Roi d'Angleterre est bien fourni, le Roi « n'a qu'à le prendre; c'est, Monsieur, une bonne

« capture.» Le Roi lui fit répondre que de pareilles propositions étoient convenables pour négocier avec d'autres, & qu'il espéroit qu'a l'avenir Mr Rouillé voudroit bien apprendre à distinguer les personnes avec lesquelles il avoit à traiter. Ces négociations devinrent plus vives sur la fin de 1755. Le Roi George, informé du dessein des Francois, allarmé de l'orage qui menaçoit son électorat, se persuada que la manière la plus sûre de le conjurer étoit de conclure une alliance défensive avec la Prusse; il savoit que les liens qui unissoient le Roi de Prusse au Roi de France étoient sur le point de finir, parce que le terme du traité de Versailles expiroit au mois de Mars de l'année 1756, & il chargea Mylord Holdernefs, son Secrétaire d'Etat, d'entamer la négociation avec la cour de Berlin. Mylord Holdernefs, incertain des dispositions du Roi de Prusse sur cette alliance, pour ne point exposer son maître à un refus direct, en hazarda les premières propositions par le Duc de Bronswic. Ces ouvertures se firent sous le prétexte d'assurer le repos de l'Allemagne contre le danger dont la menaçoit une guerre prochaine. On demandoit au Roi d'entrer dans des mesures qui pussent assurer & affermir la tranquillité publique. Cette proposition tiroit à grande conséquence: dans la situation où se trouvoit alors la Prusse, le parti qu'elle alloit prendre, influoit sur la paix & sur la guerre. Si l'on renouveloit le traité avec la France, il falloit attaquer l'électorat de Hanovre; ce qui étoit s'attirer sur les

bras les forces des Anglois, des Autrichiens & des Russes. Si l'on concluoit une alliance avec l'Angleterre, il étoit probable que les François ne porteroient point la guerre dans l'Empire, & que la Prusse se trouveroit liée avec la Grande Bretagne & avec la Russie; ce qui sembloit obliger l'Impératrice Reine à demeurer en paix, quelque envie qu'elle eût de reconquérir la Silésie, & quelques préparatifs qu'elle eût faits pour agir aussitôt que l'occasion le lui permettroit. Avant que de se déterminer, le Roi jugea néanmoins à propos de s'assurer de la façon de penser de la cour de Russie; mais comme il avoit dans la personne du Chancelier Bestuchew un ennemi déclaré, il ne fut pas possible de tirer des éclaircissemens directs de Péterbourg même, où toute intelligence entre les deux cours étoit rompue; il eut donc recours au Sr de Klinggræff, son Ministre à la cour impériale, & à Mylord Holderness lui-même, pour savoir dans quels termes la Russie étoit avec l'Angleterre, & surtout si c'étoit la cour de Vienne ou celle de Londres qui avoit plus d'influence à Péterbourg. Le Sr de Klinggræff répondit que les Russes étant une nation intéressée, il n'y avoit aucun doute qu'ils ne fussent plus attachés à ceux qui pouvoient les acheter, qu'à ceux qui n'avoient rien à leur donner; que l'Impératrice Reine manquoit souvent de ressources pour ses propres dépenses; qu'ainsi les Russes s'en tiendroient aux Anglois, que des richesses immenses mettoient en état de leur payer de gros subsides.

La réponse de Mylord Holderness portoit que l'intelligence entre l'Angleterre & la Russie étant parfaite, le Roi George comptoit fermement sur l'amitié de l'Impératrice Elisabeth. Les informations que le Roi tiroit de son ministre à la Haye, se trouvèrent quadrer si bien avec ce qu'on lui avoit écrit de Vienne & de Londres, qu'il crut que tant de personnes ne pouvoient se tromper toutes sur le même sujet & que leurs conjectures étant les mêmes, elles devoient être justes. Ce fut ce qui le détermina; il entra en négociation avec l'Angleterre, & fit répondre à Mylord Holderness qu'il n'étoit pas éloigné de prendre avec le Roi de la Grande Bretagne des mesures innocentes, défensives, & uniquement relatives à la neutralité de l'Allemagne. Ces deux puissances se trouvant d'accord sur les principes de leurs liaisons, elles parvinrent bientôt à la conclusion du traité, qui fut signé à Londres le 16 Janvier 1756. Ce traité contenoit quatre articles, dont les trois premiers étoient relatifs aux garanties réciproques que ces deux puissances se donnoient pour la sureté de leurs propres Etats; le dernier regardoit directement l'Allemagne, & portoit des engagemens pour empêcher que des troupes étrangères n'y entrassent. Il y avoit deux articles secrets; on convenoit par l'un que les Pays-bas autrichiens seroient exceptés de la garantie de l'Allemagne, & par l'autre l'Angleterre s'engageoit à payer 20,000 livres sterlings aux négocians prussiens qui avoient à prétendre un dédommagement des prises non

restituées que les Anglois avoient faites sur eux pendant la dernière guerre. Ce traité arriva signé à Berlin environ un mois après que le Duc de Nivernois s'y fut rendu. Louis XV envoyoit ce seigneur au Roi, pour renouveler l'alliance de Versailles dont le terme alloit finir, & plus encore pour faire entrer la Prusse dans le projet que la France méditoit contre l'électorat de Hanovre. L'argument le plus fort qu'employa le Duc de Nivernois, pour engager le Roi dans cette alliance & dans cette guerre, fut de lui offrir la souveraineté de l'île de Tabago. Il faut savoir qu'après la guerre de 1740 les François avoient donné cette île au Comte de Saxe; & comme les Anglois en parurent très-mécontens, il fut stipulé qu'elle demeureroit déserte & ne pourroit être cultivée par aucune nation. Cette offre étoit trop singulière pour être reçue. Le Roi tourna la chose en plaisanterie & pria le Duc de Nivernois de jeter les yeux sur quelqu'un qui fût plus propre que lui à devenir Gouverneur de l'île de Barataria; il déclina de même le renouvellement d'alliance & la guerre dont il avoit été question, & pour agir avec la plus grande candeur vis-à-vis de la France, pour la convaincre de l'innocence des nouveaux engagemens qu'il avoit pris avec l'Angleterre, il ne fit point difficulté de montrer en original au Duc de Nivernois le traité qui venoit d'être signé à Londres. La nouvelle de cette alliance causa une vive sensation à Versailles dans l'esprit de Louis XV & de son conseil; peu s'en fallut qu'ils ne dissent que le Roi

de Pruſſe s'étoit révolté contre la France. Examiné par un eſprit impartial, le fait étoit différent. L'alliance de la Pruſſe avec la France alloit expirer dans deux mois; le Roi en qualité de ſouverain étoit autoriſé à contracter des liaiſons avec des peuples qui pouvoient aſſurer à ſes Etats leur plus grand avantage. Il ne manquoit donc ni à ſa parole ni à ſon honneur en s'uniſſant avec le Roi d'Angleterre, ſurtout dans la vue de maintenir en paix par ces nouveaux arrangemens & ſes Etats & toute l'Allemagne. Mais les François n'entendirent pas raiſon; il ne s'agiſſoit à Verſailles que de la défection du Roi de Pruſſe, qui abandonnoit perfidement ſes anciens alliés; & la cour ſe répandit en reproches qui firent juger qu'elle ne borneroit pas ſon reſſentiment à de ſimples paroles.

Nous avons vu dans le chapitre précédent par combien de ruſes & de ſoupleſſe la cour de Vienne tâchoit de ſe rapprocher de celle de Verſailles, & avec quelle application le Comte Kaunitz avoit profité de ſon ſéjour à Paris, pour familiariſer l'eſprit de la nation françoiſe avec l'idée de l'alliance autrichienne. Un moment d'humeur de Louis XV, & la mode qui s'introduiſoit dans le conſeil de Verſailles de déclamer contre le Roi de Pruſſe, firent tout d'un coup germer cette ſemence. La vivacité extrême de la nation françoiſe lui fit enviſager une alliance avec la maiſon d'Autriche comme un raffinement ſupérieur de politique. Sur cela le Comte de Starenberg fut chargé par l'Impératrice Reine de

propoſer l'alliance entre les deux cours. On fut bientôt d'accord, par ce qu'on vouloit la même choſe des deux côtés; elle fut ſignée au nom du Roi très-Chrétien par Mr Rouillé & l'Abbé de Bernis le 9 de Mai 1756. Ce fameux traité de Verſailles, annoncé avec tant d'oſtentation, nommé l'Union des grandes puiſſances, étoit de ſa nature défenſif, & contenoit en ſubſtance la promeſſe d'un ſecours de 24,000 hommes, au cas qu'une des puiſſances contractantes fût attaquée. Ce fut cependant cette alliance qui encouragea l'Impératrice Reine à l'exécution du grand projet qu'elle méditoit depuis long-temps.

L'union que les maiſons d'Autriche & de Bourbon venoient de former, commençoit à faire ſoupçonner que le traité de Londres pourroit ne pas maintenir la tranquillité de l'Allemagne. La paix ne tenoit plus qu'à un cheveu; il ne s'agiſſoit que d'un prétexte, & quand il ne faut que cela, la guerre eſt comme déclarée; bientôt elle parut inévitable, car on apprit que tous les politiques s'étoient trompés ſur le compte de la Ruſſie. Cette puiſſance, chez laquelle les intrigues des miniſtres autrichiens prévalurent, rompit avec l'Angleterre à cauſe de l'alliance que le Roi de la Grande Bretagne avoit conclue avec le Roi de Pruſſe. Mr de Beſtuchew s'étoit trouvé un moment indécis entre ſa paſſion pour les guinées, & la haine qu'il avoit pour le Roi; mais la haine l'emporta. L'Impératrice Eliſabeth, ennemie de la nation françoiſe depuis la dernière am-

baſſade de Mr de la Chétardie, aima mieux ſe liguer avec elle que de conſerver une ombre d'union avec une puiſſance qui avoit la Pruſſe pour alliée. La cour de Vienne agiſſant dans toutes les cours de l'Europe, profitoit des paſſions des ſouverains & de leurs miniſtres, pour les attirer à ſoi, & les gouverner ſelon les fins qu'elle ſe propoſoit.

Durant ces reviremens de ſyſtèmes ſi ſubits & ſi inattendus, les vaiſſeaux anglois ne gardoient plus de meſures avec les François ; leurs vexations & les attentats qu'ils commettoient, pouſſèrent le Roi de France preſque malgré lui à leur déclarer la guerre ; les François annoncèrent avec oſtentation qu'ils ſe préparoient à faire de leur côté une deſcente en Angleterre ; ils répandirent des troupes le long des côtes de la Bretagne & de la Normandie ; ils firent conſtruire des bateaux plats, pour tranſporter ces troupes, & aſſemblèrent quelques vaiſſeaux à Breſt. Ces démonſtrations épouvantèrent les Anglois ; il y eut des momens où cette nation qui paſſe pour ſi ſage, ſe crut perdue. Le Roi George, afin de la raſſurer, eut recours à des troupes Hanovriennes & Heſſoiſes, qu'il fit paſſer dans le royaume. On prit ainſi le change à Londres ; les François y trouvèrent leur compte, & tandis qu'ils faiſoient cet appareil pour un débarquement vis-à-vis des côtes de la Grande Bretagne, ils firent une deſcente dans l'île de Minorque. Le Duc de Richelieu, chargé de cette expédition, mit le ſiége devant Port-Mahon. Les Anglois ne s'apperçurent du deſſein des Fran-

çois, que lorſqu'ils l'eurent exécuté; ils envoyèrent néanmoins une flotte dans la Méditerannée au ſecours de la place aſſiégée; leur Amiral Byng fut battu par l'eſcadre françoiſe. Le gouvernement anglois, pour ſe diſculper aux yeux d'une populace furieuſe du malheur qui venoit d'arriver, fut obligé de lui ſacrifier une victime, & fit arquebuſer l'Amiral Byng, dont bien des perſonnes ſenſées prétendoient prouver l'innocence. Le Duc de Richelieu eſſaya en vain de faire brèche à Port-Mahon, dont les ouvrages ſont taillés dans le roc; impatient de ce que le ſiége tiroit en longueur, il fit donner un aſſaut général à la place; les François l'eſcaladèrent & la prirent.

Pendant que la fortune favoriſoit les François dans le Sud de l'Europe, les affaires du Nord devenoient de jour en jour plus critiques; les Ruſſes formoient en Livonie des camps plus forts & plus conſidérables que tous ceux qu'ils y avoient eus les années précédentes. La cour de Ruſſie étoit induite à ces démarches par celle de Vienne, qui réclamoit le traité de Péterſbourg*, comme ſi la guerre étoit déclarée, & comme ſi le cas de l'aſſiſtance avoit lieu. Une armée de 50,000 Moſcovites ſur la frontière de la Pruſſe devenoit un objet important; quelle que fût la cauſe de cet armement, l'effet en paroiſſoit redoutable. Le Roi avoit un canal par lequel il tiroit des avis certains ſur les projets de ſes ennemis, qui

* De l'année 1746.

étoient près d'éclater ; c'étoit un commis de la chancellerie secrète de Dresde, qui remettoit toutes les semaines au ministre prussien les dépêches que sa cour recevoit de Péterfbourg & de Vienne, ainsi que la copie de tous les traités qu'il avoit trouvés dans les archives. Il parut par ces écrits que la cour de Russie s'excusoit de ne pouvoir entreprendre la guerre cette année, à cause que sa flotte n'étoit pas en état d'entrer en mer ; mais elle promettoit en revanche de plus grands efforts pour l'année prochaine. Sur ces éclaircissemens le Roi prit le parti d'envoyer, en guise de réserve, un corps en Poméranie, composé de 10 bataillons & de 20 escadrons. Ces troupes se cantonnèrent aux environs de Stolpe*, où elles ne pouvoient donner aucune jalousie à la Russie, & où néanmoins elles étoient à portée de renforcer le Maréchal de Lehwald, dès qu'il seroit dans le cas d'appréhender quelque entreprise de la part des ennemis.

Bientôt la cour de Vienne rassembla plus de troupes en Bohème qu'à son ordinaire : elle en forma deux armées ; l'une, sous les ordres du Prince Piccolomini, campa près de Kœnigsgrætz ; la principale, commandée par le Maréchal Braun (Broune), s'établit près de Prague. Ce n'étoit pas assez ; la cour amassa en Bohème des magasins de guerre ; elle fit rassembler des chevaux pour le transport des vivres, & pour la nombreuse artillerie qu'elle vouloit

* Août.

employer dans ſon armée; en un mot elle faiſoit de ces préparatifs qui d'ordinaire n'ont lieu que lorſqu'une puiſſance ſe propoſe d'en attaquer une autre. Les dépêches de Dreſde qui venoient au Roi, étoient remplies des projets que formoit la Cour de Vienne d'attaquer les Etats du Roi, & apprenoient que faute d'un meilleur prétexte l'Impératrice Reine s'en tiendroit à celui que fourniſſoit le différent que le Roi avoit eu avec le Duc de Mecklenbourg. Ce différent étoit une bagatelle, & l'affaire étoit accommodée & aſſoupie; il s'étoit agi du droit de faire des recrues. Le Duc s'étoit aviſé de trouver mauvais qu'on l'exerçât; après qu'on lui eut prouvé la juſtice de la choſe, comme il ne vouloit pas ſe rendre, le Roi ſe fit juſtice à lui-même. Quoiqu'il ne fût plus queſtion de cette miſère, l'Impératrice voulut la rappeler; elle prétendoit faire enviſager les procédés du Roi comme contraires aux lois de l'Empire, & comme une violation de la paix de Weſtphalie; ce qui devoit l'engager à prendre fait & cauſe pour le Duc de Mecklenbourg, & à réclamer l'aſſiſtance de tous les garans de cette paix de Weſtphalie. La connoiſſance qui vint au Roi de ce deſſein, jointe aux mouvemens de trois armées ſur ſes frontières, qui menaçoient d'un jour à l'autre d'une rupture ouverte, donna lieu à l'explication que demanda le Roi à la Cour de Vienne ſur la cauſe de ce grand armement; on pria cette cour de faire une réponſe cathégorique, pour qu'on ſût ſi elle avoit intention de maintenir la paix avec le Roi, ou de

la rompre. La réponſe du Comte Kaunitz ſe trouva conçue en termes équivoques & ambigus; mais il s'expliqua plus ouvertement avec le Comte de Flemming, Miniſtre du Roi de Pologne à Vienne, lequel rendit compte de cet entretien dans une relation à ſa cour. La copie de cette dépêche fut envoyée incontinent de Dreſde à Berlin; le Comte Flemming y dit: "Le Comte Kaunitz ſe propoſe "d'inquiéter le Roi par ſes réponſes & de le pouſ- "ſer à commettre les premières hoſtilités." Il eſt vrai que le ſtyle en étoit ſi arrogant & ſi fier, qu'il en réſultoit aſſez clairement que l'Impératrice Reine vouloit la guerre, & même qu'elle vouloit que le Roi paſſât pour l'aggreſſeur. Il étoit néanmoins probable que cette année s'écouleroit encore, ſans que les ennemis de la Pruſſe en vinſſent aux dernières extrémités, parce que la cour de Péterſbourg vouloit différer la guerre juſqu'à l'année ſuivante, & qu'il étoit apparent que l'Impératrice Reine attendroit que tous ſes alliés fuſſent prêts, pour attaquer le Roi à forces réunies. Ces conſidérations donnèrent lieu d'examiner ce problème: s'il étoit plus avantageux de prévenir ſes ennemis en les attaquant incontinent, ou s'il valoit mieux attendre qu'ils euſſent achevé leurs grands préparatifs, en remettant à leur diſcrétion les entrepriſes qu'ils trouveroient bon de former. Quelque parti que l'on prît dans ces conjonctures, la guerre étoit également ſûre & inévitable; il falloit donc calculer s'il y auroit plus d'avantage à la différer de quelques mois, ou

à la commencer inceſſamment? Vous verrez par la ſuite de cette hiſtoire que le Roi de Pologne étoit un des plus zélés partiſans de l'union que l'Impératrice Reine avoit formée contre la Pruſſe. L'armée ſaxonne étoit foible; on ſavoit qu'elle montoit à peu près à 18,000 hommes; mais on ſavoit auſſi que pendant l'hiver même cette armée devoit être augmentée, & qu'on vouloit la porter au nombre de 40,000 combattans. En différant la guerre, le Roi donnoit donc le temps à ce voiſin mal intentionné de ſe rendre plus formidable; ſans compter que la Ruſſie ne pouvant pas entrer en action cette année, & la Saxe n'ayant pas achevé de perfectionner ſes arrangemens, ces conjonctures paroiſſoient favorables, pour gagner ſur les ennemis, en les prévenant dès la première campagne, des avantages qu'on perdroit par une délicateſſe déplacée, ſi l'on renvoyoit les opérations à l'année ſuivante. De plus, par cette inaction on facilitoit aux ennemis le moyen de fondre à forces réunies ſur les Etats du Roi, qui auroient ſervi de théâtre aux combats dès l'ouverture de la première campagne; au lieu qu'en portant la guerre chez les voiſins dont les mauvais deſſeins étoient mis en évidence, on l'établiſſoit chez eux, & l'on ménageoit par là les provinces de la domination pruſſienne. Quant à ce nom ſi terrible d'agreſſeur, c'étoit un vain épouvantail, qui ne pouvoit en impoſer qu'à des eſprits timides: il n'y falloit faire aucune attention dans une conjoncture importante, où il s'agiſſoit du ſalut de la patrie; puiſque le véritable agreſ-

feur eſt ſans doute celui qui oblige l'autre à s'armer, & à le prévenir par l'entrepriſe d' une guerre moins difficile, pour en éviter une plus dangereuſe, parce que de deux maux il faut choiſir le moindre. Après tout, que les ennemis du Roi l'accuſaſſent d'être agreſſeur, ou qu'ils ne le fiſſent point, cela revenoit au même, & ne changeoit rien au fond de l'affaire, la conjuration des puiſſances de l'Europe contre la Pruſſe étant toute formée. L'Impératrice Reine, celle de Ruſſie, le Roi de Pologne étoient d'accord & ſur le point d'entrer en action, de ſorte que le Roi n'en auroit eu ni un ami de moins, ni un ennemi de plus. Enfin il s'agiſſoit du ſalut de l'Etat & du maintien de la maiſon de Brandebourg; n'auroit-ce pas été dans un cas auſſi grave, auſſi important, commettre en politique une faute impardonnable, que de s'arrêter à de vaines formalités, dont on ne doit pas s'écarter dans le cours ordinaire des choſes, mais auxquelles il ne faut pas ſe ſoumettre dans des cas extraordinaires comme celui-ci, où l'irréſolution & la lenteur auroient tout perdu, & où l'on ne pouvoit ſe ſauver qu'en prenant une réſolution vigoureuſe & prompte, & en l'exécutant avec activité?

Les différentes raiſons que nous venons d'alléguer, déterminèrent le Roi à prévenir ſes ennemis; il fit ſignifier à la cour de Vienne qu'il prenoit ſa réponſe pour une déclaration de guerre, & qu'il ſe préparoit à la lui faire; il travailla enſuite aux diſpoſitions néceſſaires pour mettre les troupes en mouvement.

Pour cette année la Pruſſe * n'avoit rien à craindre de la part de la Ruſſie par les raiſons que nous avons rapportées plus haut, de ſorte que le Maréchal Lehwald ſe contenta de raſſembler aux environs de Kœnigſberg les troupes qu'il avoit ſous ſes ordres, afin de les avoir à portée, & de pouvoir les mettre en campagne, ſi les circonſtances l'exigeoient.

Le Roi ſe propoſa d'attaquer les Autrichiens avec deux armées. Le Maréchal Schwérin, qui reçut le commandement de celle de Siléſie, devoit pénétrer dans le cercle de Kœnigſgrætz ; l'autre, oppoſée aux Saxons & aux Autrichiens en même temps, devant être naturellement la plus forte, fut formée des régimens de la Poméranie, de l'électorat, du duché de Magdebourg, & des provinces de la Weſtphalie. Le Roi voulut la commander en perſonne ; ſon deſſein étoit d'entrer en Saxe ſur pluſieurs colonnes en même temps ; ou pour déſarmer les troupes, ſi on les trouvoit répandues dans leurs quartiers ; ou pour les combattre, ſi on les trouvoit raſſemblées en corps, afin de ne point garder un ennemi à dos en avançant en Bohême, & s'expoſer à une perfidie ſemblable à celle des Saxons en l'année 1744. Le Roi ſe trouvoit autoriſé à cette démarche par l'expérience du paſſé, par les engagemens que les Saxons avoient avec la maiſon d'Autriche, enfin par leurs mauvaiſes intentions, qui ſe manifeſtoient dans les dépêches de tous leurs miniſtres, que le Roi avoit en main ; ainſi

* Août.

des raisons tirées du droit, de la politique & de la guerre appuyoient & justifioient sa conduite. Il fut en même temps resolu de gagner dans cette première campagne le plus de terrain qu'on pourroit, pour mieux couvrir les Etats du Roi, en éloigner la guerre autant qu'il seroit possible, & la porter en Bohème, pour peu que cela parût faisable. Telles furent les dispositions générales qu'opposa le Roi à la ligue des plus grandes puissances de l'Europe, qui alloient l'assaillir ; bientôt les troupes prussiennes se mirent en marche, & commencèrent leurs opérations en Saxe & en Bohème, comme nous en rendrons compte dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Marche en Saxe; fameux camp de Pirna; entrée en Bohème; bataille de Lowositz; campagne du Maréchal Schwérin; secours de Schandau battu; prise des Saxons; quartiers d'hiver; cordon.

En commençant cette guerre il falloit préalablement ôter aux Saxons les moyens de s'en mêler & de nuire aux Prussiens. Pour porter la guerre en Bohème, on avoit l'électorat de Saxe à traverser; si l'on ne s'en rendoit pas maître, on laissoit un ennemi derrière soi, qui en ôtant la libre navigation de l'Elbe aux Prussiens, les obligeoit à quitter la Bohème aussitôt que le Roi de Pologne le voudroit. Les Saxons en avoient usé ainsi dans la guerre de 1744, où en interdisant cette navigation aux troupes du Roi, ils rendirent son expédition infructueuse. On ne se fondoit pas sur des conjectures vagues, pour leur supposer le même dessein. On avoit en main les preuves de leur mauvaise volonté; ainsi ç'auroit été commettre une faute irrémissible en politique, que de ménager par foiblesse un prince allié de l'Autriche, qui n'attendoit à se déclarer ouvertement pour elle que le moment où il pourroit le faire

impunément : de plus, comme le Roi prévoyoit que la plus grande partie de l'Europe se préparoit à l'attaquer, il ne pouvoit couvrir la Marche électorale de Brandebourg qu'en occupant la Saxe, où il valoit mieux établir le théâtre de la guerre qu'aux environs de Berlin. Il fut donc résolu de porter la guerre en Saxe, de s'assurer de l'Elbe, & de tâcher, pour peu que l'occasion s'en présentât favorable, de désarmer les troupes saxonnes.

* Au mouvement que quelques régimens firent pour se rendre de la Poméranie dans l'électorat, les troupes saxonnes prirent une position entre l'Elbe & la Mulde ; elles entrèrent peu après dans leurs quartiers ordinaires, & bientôt elles se rassemblèrent de nouveau en cantonnant. Toutes ces marches & contremarches ne donnèrent point le change ; le Roi savoit positivement que le dessein de la cour étoit d'assembler l'armée au camp de Pirna, où les Saxons occupant une position inattaquable, croyoient pouvoir attendre en sureté les secours que les Autrichiens leur avoient fait espérer, & cependant ils se flattoient d'amuser les Prussiens par de frivoles négociations ; de sorte que sans faire attention aux différentes marches de ces troupes, on s'en tint au projet de se porter incessamment avec l'armée au déboucher de la Bohème.

Le Roi divisa son armée en trois corps. La marche de ces trois colonnes se dirigea sur Pirna,

* Août.

qui fut le centre de leur réunion commune. La première partit de Magdebourg aux ordres du Prince Ferdinand de Bronſwic ; elle prit le chemin de Leipſic & paſſa par Borne, Chemnitz, Freyberg & Dippoldiſwalda, pour ſe rendre à Cotta. La ſeconde colonne, où ſe trouvoit le Roi, marcha ſur Pretſch, tandis que le Prince Maurice de Deſſau ſe rendit maître de Wittenberg ; après quoi ce détachement, réuni au reſte du corps, paſſa l'Elbe à Torgau, d'où le Roi ſe porta par Strehlen & Lommatſch à Wilſdruf. Ce fut là qu'on apprit avec certitude que toutes les troupes ſaxonnes s'étoient rendues à Pirna, que le Roi y étoit en perſonne, qu'il n'y avoit point de garniſon à Dreſde, mais que la Reine y étoit demeurée. Le Roi fit complimenter la Reine de Pologne, & les troupes pruſſiennes entrèrent dans cette capitale, en obſervant une ſi exacte diſcipline, que perſonne n'eut à s'en plaindre. L'armée campa près de Dreſde, d'où elle s'avança le lendemain vers Pirna, & ſe poſta entre l'Elbe, Sédelitz & Zeſt. La troiſième colonne ſous le commandement du Prince de Bévern traverſa la Luſace, où ayant été jointe à Elſterwerda par 25 eſcadrons de cuiraſſiers & de houſards venant de la Siléſie, elle ſe porta ſur Bautzen, ſur Stolpen, & enfin ſur Lohmen. Le Prince Ferdinand arriva en même temps à Cotta, de ſorte que par la jonction de ces trois colonnes aux environs de Pirna, les troupes ſaxonnes ſe trouvèrent entièrement bloquées. Cependant le voiſinage de tant d'armées ne donna lieu à aucun incident ; on ne commit aucune hoſti-

lité. Les Saxons souffrirent avec beaucoup de civilité qu'on les affamât, & chacun de son côté tâcha d'assurer son établissement le mieux qu'il put. Le Roi de Pologne, dans l'intention de gagner du temps, entama une négociation; il étoit plus aisé pour les Saxons d'écrire que de se battre; ils firent à plusieurs reprises des propositions, qui n'ayant rien de solide, furent rejetées; leur but étoit d'obtenir une parfaite neutralité, & le Roi ne pouvoit y donner les mains, parce que les engagemens du Roi de Pologne avec la cour de Vienne & la Russie lui étoient trop bien connus. Les Saxons cependant faisoient retentir toute l'Europe de leurs cris; ils répandoient les bruits les plus injurieux aux Prussiens sur leur invasion dans cet électorat: il étoit nécessaire de désabuser le public de toutes ces calomnies, qui n'étant point réfutées, s'accréditoient, & remplissoient l'Europe de préjugés contre la conduite du Roi. Depuis long-temps il possédoit la copie des traités du Roi de Pologne & des relations de ses ministres aux cours étrangères. Quoique ces pièces justifiassent pleinement les entreprises de la Prusse, on ne pouvoit en tirer parti. Si on les eût publiées, les Saxons les auroient taxées de pièces supposées & forgées à plaisir, pour autoriser une conduite audacieuse, qu'on ne pouvoit soutenir que par des mensonges. C'est ce qui obligea d'avoir recours aux pièces originales, qui se trouvoient encore dans les archives de Dresde. Le Roi donna des ordres pour qu'on s'en saisît; elles étoient toutes emballées &

prêtes à être envoyées en Pologne. La Reine, qui en fut informée, voulut s'y oppoſer; on eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'elle feroit mieux de céder par complaiſance pour le Roi de Pruſſe, & de ne point ſe roidir contre une entrepriſe qui, quoique moins meſurée qu'on n'auroit ſouhaité, étoit cependant la ſuite d'une néceſſité abſolue. Le premier uſage qu'on fit de ces archives fut d'en donner l'extrait connu au public ſous le titre de *Mémoire raiſonné ſur les deſſeins dangereux des cours de Vienne & de Dreſde, avec les pièces juſtificatives.*

Pendant que cette ſcène ſe paſſoit au château de Dreſde, les troupes pruſſiennes & ſaxonnes demeuroient dans l'inaction, le Roi de Pologne s'amuſant de l'eſpérance des ſecours autrichiens qui devoient lui venir, & le Roi de Pruſſe ne pouvant rien entreprendre contre un terrain vis-à-vis duquel le nombre & la valeur devenoient inutiles. Il ne ſera pas hors de propos, pour l'intelligence des événemens que nous aurons à rapporter dans la ſuite, que nous entrions dans un détail circonſtancié ſur le fameux camp de Pirna, & ſur la poſition que les troupes ſaxonnes y occupoient. La nature s'étoit complue, dans ce terrain bizarre, à former une eſpèce de forteresse, à laquelle l'art n'avoit que peu ou rien à ajouter. A l'Orient de cette poſition coule l'Elbe entre des rochers, qui en rétréciſſant ſon cours la rendent plus rapide; la droite des Saxons s'appuyoit à la petite fortereſſe de Sonnenſtein près de l'Elbe; dans un bas-fond, au pied

de ces rochers, eſt ſituée la ville de Pirna dont le camp tire ſon nom; le front, qui fait face au Nord, s'étend juſqu'au Kohlberg; celui-ci fait comme le baſtion de cette courtine, devant laquelle règne un ravin de 60 à 80 pieds de profondeur, qui de là tournant vers la gauche entoure tout le camp, & va aboutir au pied du Kœnigſtein. Du Kohlberg, qui forme une eſpèce d'angle, une chaîne de rochers dont les Saxons occupoient la crête, ayant l'aſpect tourné vers l'Occident, va, laiſſant Rottendorf devant ſoi, & ſe rétréciſſant vers Struppen & Léopoldſheim, ſe terminer aux bords de l'Elbe à Kœnigſtein. Les Saxons, trop foibles pour remplir le contour de ce camp, qui préſentoit de tous côtés des rochers inabordables, ſe bornèrent à bien garnir les paſſages difficiles, & cependant les ſeuls par leſquels on pût venir à eux; ils y pratiquèrent des abatis, des redoutes, & des paliſſades; à quoi il leur étoit facile de réuſſir, vu les immenſes forêts de pin dont les cimes de ces monts ſont chargées. Ce camp, un des plus forts de l'Europe, ayant été examiné & reconnu en détail, fut jugé à l'abri des ſurpriſes & des attaques, & comme le temps & la diſette pouvoient ſeuls vaincre tant d'obſtacles, on réſolut de le bloquer étroitement, pour empêcher que les troupes ſaxonnes ne tiraſſent des vivres des environs, & d'en uſer en tout comme dans un ſiége en forme. Dans cette vue le Roi deſtina une partie de ſon monde à faire la circonvallation de ce camp, & l'autre fut employée à former l'armée d'ob-

ſervation. Cette diſpoſition, la meilleure qu'on pût imaginer dans ces conjonctures, étoit d'autant plus ſage, que les Saxons s'étant réfugiés en hâte ſur ces rochers, n'avoient pas eu le temps d'amaſſer beaucoup de ſubſiſtances, & que ce qu'ils en avoient, ne pouvoit les mener tout au plus qu'à deux mois. Bientôt les troupes du Roi occupèrent tous les paſſages par leſquels les ſecours ou les vivres auroient pu arriver aux Saxons. Le Prince de Bévern avec ſa diviſion prit les poſtes de Lohmen, Wehlen, Oberſwaden & Schandau tout le long de l'Elbe; ſa droite communiquoit à la diviſion du Roi par le pont qui fut conſtruit proche de la briqueterie; 10 bataillons & 10 eſcadrons, qui campoient auprès du Roi, occupoient l'emplacement depuis l'Elbe & le village de Sédelitz juſqu'à Zeſt, où commençoit la diviſion du Prince Maurice, qui s'étendoit au delà de Cotta par des détachemens qu'il avoit pouſſés à Léopoldſheim, Markerſdorf, Hennerſdorf, & Nœllendorf: en tout 38 bataillons & 30 eſcadrons ſervoient à former cette circonvallation dont nous venons de parler.

D'autre part le Maréchal Keith eut le comandement de l'armée d'obſervation; elle conſiſtoit en 29 bataillons & en 70 eſcadrons. Le Prince Ferdinand de Bronſwic entra le premier en Bohème avec l'avant-garde; ayant paſſé Péterſwalde, il rencontra à Nœllendorf Mr de Wied, Général autrichien, avec 10 bataillons de grenadiers & de la cavalerie à proportion; il le délogea du village; l'Autrichien

prit la fuite, & le Prince pourſuivit ſa marche. Le Maréchal Keith approcha immédiatement après d'Auſſig, & ſe campa à Johnſdorf, d'où il détacha Mr de Mannſtein*, qui s'empara du château de Tetſchen, pour aſſurer la navigation de l'Elbe. Les choſes en reſtèrent là en Saxe & dans cette partie de la Bohème juſqu'à la fin du mois. D'un autre côté Mr de Piccolomini campoit avantageuſement près de Kœnigſgrætz ſur les hauteurs ſituées entre le confluent de l'Adler & de l'Elbe. Son camp, de figure angulaire, n'étoit abordable d'aucun côté. Le Maréchal de Schwérin venoit de déboucher avec ſon armée par le comté de Glatz, d'où il s'avança dabord à Nachod, puis ſur les bords de la Métau & enfin ſur Aujeſt, où il défit Mr de Buccow, qui venant au devant de lui avec un corps de cavalerie, ſe fit bien battre & perdit 200 hommes. Le Maréchal de Schwérin ne pouvoit rien entreprendre ſur Mr de Piccolomini dans le poſte où ſe tenoient les Autrichiens; il n'y avoit aucun grand projet à former, ni pour des ſiéges, ni pour des batailles; & comme la ſaiſon étoit d'ailleurs aſſez avancée, il ſe contenta de conſommer toutes les ſubſiſtances qu'il trouva en Bohème & fourragea juſques ſous les canons de l'armée impériale, ſans que Mr de Piccolomini fît mine de s'en appercevoir. Un détachement de houſards pruſſiens défit 400 dragons ennemis proche de Hohenmaut & en ramena la plus grande partie

Septembre.

prisonniers. C'eſt à quoi ſe bornèrent les entrepriſes du Maréchal de Schwérin, par la raiſon que Mr de Piccolomini ſe gardant bien de faire des mouvemens, demeura ſcrupuleuſement renfermé dans ſon camp, qui valoit mieux qu'une infinité de places de guerre.

Les grands coups ne purent ſe porter cette année que par l'armée du Roi. Cette armée avoit les Saxons à prendre, & les ſecours qui pouvoient leur venir, à éloigner. Les choſes s'embrouilloient de jour en jour davantage de ce côté-là ; quoiqu'on eût enfermé le camp de Pirna de manière à empêcher l'entrée des vivres & des ſecours, il avoit été toutefois impoſſible d'occuper tous les ſentiers qui traverſent les forêts & les rochers des environs. Cela faiſoit que le Roi de Pologne entretenoit encore, quoiqu'avec peine, une correſpondance avec la cour de Vienne ; & l'on apprit ſur la fin de Septembre que le Maréchal Braun avoit reçu des ordres de ſa cour de dégager à tout prix les troupes ſaxonnes que les Pruſſiens bloquoient à Pirna. Le Maréchal Braun, qui s'étoit avancé avec ſon armée à Budin, avoit trois moyens d'exécuter ce projet : l'un de marcher contre le Maréchal Keith, & de battre cette armée, ce qui n'étoit pas facile ; le ſecond, de prendre le chemin de Billin & de Tœplitz, & d'entrer en Saxe, ſoit par le Baſberg, ſoit par Nœllendorf ; mais ce mouvement l'obligeoit à prêter le flanc au Maréchal Keith, & expoſoit à être ruinés tous les magaſins qu'il avoit entre Budin & Prague. Le troiſième moyen qui lui reſtoit, étoit d'envoyer un

détachement à la rive droite de l'Elbe, qui prenant par Bœhmifch Leippa, Schlukenau, & Rumbourg, fe rendît à Schandau. Cette dernière expédition ne pouvoit mener à rien de décifif, parce que les Pruffiens par le moyen de leur pont de Schandau pouvoient envoyer des fecours dans cette partie, & que le terrain du côté d'Oberrathen & Schandau, coupé, difficile, & fufceptible de chicanes, fournit des paffages affez impraticables, pour qu'un bataillon y puiffe arrêter une armée entière. Comme ce moment critique alloit décider de toute la campagne, le Roi jugea que fa perfonne feroit néceffaire en Bohème, pour s'oppofer aux entreprifes que fes ennemis pouvoient former. Il arriva le 28 au camp de Johnfdorf; les troupes y étoient poftées fur un terrain étroit, dominé par des éminences, le dos appuyé contre un efcarpement de rocher fi ferré, qu'on auroit eu de la peine, dans le cas d'une action, à porter des fecours d'une partie de ce camp à l'autre, fans s'expofer à de grands embarras. Cette pofition fe trouvant telle, qu'il falloit l'abandonner à l'approche de l'ennemi, elle fut quittée le lendemain. On étoit trop éloigné du Maréchal Braun, pour en avoir des nouvelles, & comme il étoit important d'obferver fes mouvemens de plus près, le Roi fe mit à la tête de l'avant-garde, compofée de 8 bataillons & de 20 efcadrons, & s'avança à Tirmitz, où il apprit que le Maréchal Braun pafferoit le lendemain l'Eger proche de Budin; c'étoit précifément le temps de l'approcher pour éclairer fes démarches, & de le

combattre même, si l'occasion s'en présentoit. Dans la situation où se trouvoient les choses*, les projets de ceux qui commandoient ces armées étoient si opposés, qu'il falloit nécessairement qu'ils en vinssent à une décision, soit que le Maréchal Braun voulût se frayer le passage en Saxe l'épée à la main, soit qu'il n'agît que par des détachemens. Le 30 l'armée du Roi le suivit sur deux colonnes ; à peine l'avant-garde eut-elle gagné la croupe du Pascopol, qu'elle découvrit un camp dans la plaine de Lowositz ; la droite s'en appuyoit à Wielhotta ; Lowositz étoit devant son front ; Sulowitz se trouvoit devant sa gauche, dont l'extrémité se prolongeoit derrière l'étang de Schirkowitz. L'avant-garde poursuivit sa marche ; elle délogea de Welmina quelques centaines de pandours ; ils occupoient un poste d'avertissement. Ce village est situé dans un bassin entouré de rochers, dont la plupart sont taillés en forme de pain de sucre ; cependant cette hauteur & le bassin même dominent les plaines des environs. Le Roi fit avancer en diligence son infanterie, pour occuper les vignes & les débouchés du côté de la plaine de Lowositz. Les troupes arrivèrent vers les dix heures, & pasèrent la nuit au bivouac à peu de distance derrière l'avant-garde, qui étoit postée vis-à-vis de l'ennemi. Le lendemain 1 d'Octobre on fut reconnoître dès la pointe du jour ce camp qu'on avoit découvert la veille ; un brouillard épais étendu sur la plaine

Septembre.

empêcha de distinguer les objets. On voyoit comme à travers un crêpe la ville de Lowositz, & à côté, de la cavalerie en deux troupes, dont chacune paroissoit être de cinq escadrons. Sur cela on déploya l'armée; une colonne d'infanterie se forma par la droite, l'autre par la gauche; la cavalerie se mit en seconde ligne; car le terrain, trop étendu pour la petite armée du Roi, l'obligea d'employer 20 bataillons pour sa première ligne, de sorte qu'il ne lui en resta qu'une réserve de 4. Les autres se trouvoient, ou à la garde des magasins, ou en détachemens. Le champ de bataille sur lequel les troupes du Roi se formèrent, alloit en s'élargissant par la gauche. Le penchant des montagnes vers Lowositz est couvert de vignes divisées en petits enclos de piere à hauteur d'appui, qui distinguent les limites des propriétaires; Mr de Braun avoit garni ces enclos de pandours, pour arrêter les Prussiens; ce qui fit qu'à mesure que les bataillons de la gauche se formoient, ils s'engageoient avec l'ennemi aussitôt qu'ils entroient en ligne. Cependant ce feu étoit mal nourri, & comme les pandours ne faisoient pas une résistance vigoureuse, l'on se confirma dans l'opinion où l'on étoit, que ce détachement qu'on avoit vu la veille campé dans ces environs, se préparoit à la retraite, & que les pandours qui tirailloient dans ces vignes & les troupes de cavalerie répandues dans la plaine, étoient destinés à faire l'arrière-garde des autres. Cela paroissoit d'autant plus plausible, que l'on ne découvroit aucune trace d'une armée. On se trompoit

fort dans ces ſuppoſitions ; car les premières troupes qu'on avoit vues à Lowoſitz, étoient l'avant-garde de Mr de Braun. Les Autrichiens ignoroient la marche de l'armée du Roi, & n'en furent informés qu'en la voyant déboucher de Welmina ; le Maréchal Braun en fut averti par le général qui commandoit ſon avant-garde ; ſur quoi la nuit même il vint le joindre avec ſon armée à Lowoſitz. Le brouillard dont nous avons parlé, dura juſques vers les 11 heures, & ne ſe diſſipa tout à fait que lorſque l'action fut près de finir. En ſuppoſant toujours qu'on n'avoit à faire qu'à une arrière-garde, on fit tirer quelques volées de canon contre la cavalerie autrichienne ; ce qui l'inquiéta & la fit changer de poſition & de forme à pluſieurs repriſes ; tantôt elle ſe mettoit en échiquier, quelquefois ſur trois lignes, puis en ligne contigüe, quelquefois cinq ou ſix troupes tirant vers leur gauche diſparoiſſoient, bientôt après elles paroiſſoient plus nombreuſes qu'elles ne ſembloient être au commencement ; enfin ennuyé de cette manœuvre oiſeuſe, qui faiſoit perdre le temps & n'avançoit point les affaires, le Roi crut qu'en faiſant charger cette cavalerie par une vingtaine d'eſcadrons de dragons, cette arrière-garde ſeroit bien vîte diſſipée, & le combat terminé. Surquoi les dragons deſcendirent des hauteurs, & ſe formèrent au bas ſous la protection de l'infanterie pruſſienne ; ils choquèrent & renverſèrent tout ce qu'ils trouvèrent vis-à-vis d'eux. En pourſuivant les fuyards, ils reçurent du village de Sulowitz en flanc & de front

un feu de petites armes & d'artillerie qui les ramena à la position où ils s'étoient formés au pied des vignes. On jugea dès-lors qu'il ne s'agissoit plus d'arrière-garde, mais que le Maréchal Braun se trouvoit avec les Autrichiens vis-à-vis de l'armée. Le Roi voulut retirer sa cavalerie, pour la remettre en seconde ligne sur la hauteur; mais par des qui pro quo, malheureusement trop fréquens les jours de bataille, il arriva que tous les cuirassiers s'étoient joints aux dragons, & qu'avant que l'aide de camp pût leur apporter les ordres du Roi, s'abandonnant à leur impétuosité & au désir de se signaler, ils donnèrent pour la seconde fois; ils eurent bientôt culbuté la cavalerie ennemie, & quoiqu'ils reçussent le même feu qui avoit ramené les dragons à la première charge, ils poursuivirent les Autrichiens jusqu'à trois mille pas; emportés par leur ardeur ils franchirent un fossé large de 50 pieds, à trois cents pas au delà duquel un autre fossé plus profond encore couvroit l'infanterie impériale. Mr de Braun fit aussitôt jouer 60 pièces de ses batteries contre la cavalerie prussienne, & la força de revenir se former de nouveau au pied de la montagne; ce qu'elle exécuta avec ordre, n'étant point poursuivie. Le Roi ne voulant plus risquer qu'elle se livrât à de pareilles saillies, la fit repasser en seconde ligne derrière son infanterie. Pendant que cette cavalerie revenoit, le feu de la gauche commençoit à devenir & plus vif & plus considérable: le Maréchal Braun vouloit changer l'état de la question; se voyant sur le point

d'être aſſailli, il aima mieux attaquer lui-même. Dans cette vue il avoit fait filer 20 bataillons derrière Lowoſitz, qui s'étant gliſſés ſucceſſivement le long de l'Elbe vinrent ſoutenir les pandours qui ſe battoient dans les vignes, & tâchèrent même de tourner le flanc gauche des Pruſſiens. L'infanterie les repouſſa vigoureuſement ; elle força les enclos des vignes les uns après les autres, & deſcendant dans la plaine, elle pourſuivit quelques bataillons ennemis, qui de frayeur ſe précipitèrent dans l'Elbe. Une autre troupe de fuyards ſe jeta dans les premières maiſons de Lowoſitz, faiſant mine de s'y défendre ; alors quelques bataillons de la droite furent détachés, pour renforcer la gauche de manière que la gauche des Pruſſiens s'appuyât à l'Elbe, & dans cette diſpoſition elle s'avança fièrement d'un pas déterminé ſur Lowoſitz, ſans que la droite de l'armée du Roi quittât la hauteur où elle étoit appuyée. Les grenadiers tirèrent dans les maiſons par les portes & les fenètres ; ils y mirent enfin le feu, pour achever plus vîte ; & quoique ces troupes euſſent conſumé toute leur poudre, cela n'empêcha pas que les régimens d'Itzenplitz & de Manteufel n'entraſſent dans Lowoſitz la baïonnette baiſſée, & ne forçaſſent neuf bataillons tous frais, que Mr de Braun y avoit envoyés, à leur céder la place, & à prendre la fuite. Alors toutes les troupes de l'ennemi qui avoient combattu dans cette partie, lâchèrent le pied, & cédèrent la victoire aux Pruſſiens. Le Roi

ne put pas profiter de ce ſuccès autant qu'il l'auroit ſouhaité, parce qu'il n'avoit proprement battu que l'aile droite des impériaux; ils occupoient encore le village de Sulowitz, & comme leur gauche ſe trouvoit poſtée derrière le foſſé dont nous avons parlé, ils ne donnèrent point priſe à la cavalerie pruſſienne. En même temps Mr de Braun fit faire un beau mouvement à ſes troupes; il fit avancer quelques brigades de ſa gauche qui n'avoient point combattu, dont il ſe ſervit pour couvrir ſes troupes débandées, qui ſortoient de Lowoſitz & s'enfuyoient en grand déſordre. Il ſe retira la nuit, & fit occuper Leutmeritz par un détachement qui rompit le pont de l'Elbe qu'il avoit devant lui. Le Maréchal avec le gros de ſon armée reprit ſon camp de Budin, & détruiſit tous les ponts de l'Eger, pour en empêcher le paſſage aux Pruſſiens. L'armée du Roi perdit en morts & bleſſés 1200 hommes à ce combat; Mrs de Quadt & de Luderitz, tous deux Généraux de bataille, y furent tués; on ne fit que 700 priſonniers, parmi leſquels un Prince Lobkowitz, Général des impériaux. Si la cavalerie avoit pu être employée ſur la fin de l'action, le nombre des priſonniers eût été bien plus conſidérable. Le Prince de Bévern fut détaché le lendemain avec 8,000 hommes à Schirkowitz, village ſitué à la droite de la poſition du Roi, à demi-chemin de Budin. Il envoya de ſon camp des partis le long de l'Eger, pour en reconnoître les paſſages, & plus encore pour donner de l'attention & cauſer de la jalouſie à Mr de Braun, afin de le

contenir par ces démonſtrations, & l'empêcher de penſer à ſecourir le Roi de Pologne & les troupes ſaxonnes. L'armée de Bohème s'en tint là ; trop foible pour rien entreprendre contre l'ennemi, elle ſe contenta de l'obſerver. Le Roi ne pouvoit en effet agir offenſivement. Pour donner vraiment de la jalouſie à Mr de Braun, il falloit paſſer l'Eger, & dans ce cas le détachement des impériaux de Leutmeritz ſe trouvant derrière les Pruſſiens, étoit à portée de leur enlever leur magaſin d'Auſſig : de plus, en paſſant l'Eger on s'éloignoit trop de ſa ligne de défenſe, & l'on ſe mettoit hors de portée d'envoyer en Saxe de prompts ſecours. Si l'on ſe déterminoit à prendre Leutmeritz, loin de gagner par là, on ſe trouvoit dans un plus grand embarras, parce qu'on s'affoibliſſoit par la garniſon que demandoit cette ville, & que ne pouvant pas garnir les hauteurs qui l'environnent & qui la dominent, on auroit expoſé cette garniſon à être enlevée auſſitôt qu'attaquée. Toutes ces raiſons firent que le Roi fut obligé de ſe contenter d'avoir gagné une bataille au commencement de cette guerre, & qu'il borna ſes projets à empêcher que Mr de Braun ne fît des détachemens, ou, s'il en faiſoit, à pouvoir en envoyer de tout auſſi forts au ſecours du camp de la Saxe. L'armée pruſſienne de Bohème étoit de la moitié plus foible que celle des impériaux ; mais les troupes étoient ſi bonnes, ſi bien diſciplinées, & les officiers ſi pleins de valeur, qu'elles ſe comptoient, ſi non ſupérieures, du moins égales à l'ennemi. Quelle que ſoit la

bonne opinion qu'on a de ſoi-même, la ſécurité eſt toujours dangereuſe à la guerre, & il vaut mieux prendre des précautions ſuperflues, que de négliger les néceſſaires; & comme le nombre étoit du côté des Autrichiens, que d'ailleurs le Roi auroit pu ſe voir obligé de faire des détachemens, il ordonna qu'on travaillât à élever quelques batteries, & à retrancher les parties les plus foibles de ſon camp; ces meſures ſe trouvèrent d'autant plus ſages, qu'on apprit le 6 que Mr de Braun avoit détaché à la ſourdine quelques régimens de ſon armée; que ce corps, taxé a 6,000 hommes, ayant paſſé par Raudnitz, s'avançoit vers Bœhmiſch-Leippa, pour ſuivre de là la route qui mène en Saxe. Quoique ce détachement ne cauſât pas de grandes appréhenſions, le Roi en avertit le Margrave Charles & le Prince Maurice demeurés en Saxe, & ſe mit à la tête d'un renfort de cavalerie, pour les mener au camp de Sédelitz, où il n'étoit reſté que 30 eſcadrons; ce qui n'étoit pas ſuffiſant pour arrêter les Saxons, ſurtout s'ils avoient entrepris de percer du côté de Hohendorf & de Tœplitz. Sa Majeſté partit le 13 de Lowoſitz avec 15 eſcadrons & arriva le 14 à midi à ſon armée, qu'elle trouva à Struppen, quartier que le Roi de Pologne avoit occupé durant tout le temps que les Saxons avoient été bloqués.

Les choſes avoient entièrement changé de face en Saxe, depuis que le Roi avoit pris le commandement de ſon armée en Bohème. La bataille de Lowoſitz avoit frappé la cour; elle n'eſpéroit que

foiblement l'affiſtance des impériaux. Les troupes étant d'ailleurs menacées d'une diſette prochaine, les généraux ſaxons voulurent ſe frayer eux-mêmes un chemin à travers les Pruſſiens; leur projet étoit de ſe ſauver en paſſant l'Elbe, & ils tentèrent de jeter un pont à Wilſtedt; vis-à-vis de ce lieu ſe trouvoit une redoute pruſſienne, qui coula à fond quelques uns de leurs bateaux; ce qui dérangea leurs meſures. Ils changèrent alors de deſſein, & firent tranſporter leurs pontons à Halbſtadt, qu'ils regardoient comme l'endroit le plus propre & le plus convenable pour leur ſortie, ſurtout à cauſe des ſecours que Mr de Braun venoit de leur promettre de nouveau. Toutes les opérations que les armées firent alors dans ces contrées, ſe trouvoient ſi intimement liées avec la nature du terrain, que nous ſommes obligés pour l'intelligence du lecteur de lui en donner l'idée la plus nette que nous pourrons. Par la deſcription que nous avons faite du poſte de Pirna, on a pu juger de la force de ſon aſſiette; mais s'il étoit difficile de l'emporter, il n'étoit pas moins difficile d'en ſortir. La plus naturelle, la plus aiſée de ſes iſſues eſt par Léopoldſheim; en deſcendant de leurs rochers, les Saxons prenoient, par Hermerſdorf & Nœllendorf, le chemin de la Bohème. Ce n'eſt pas à dire qu'ils auroient forcé ce paſſage ſans perte; il y avoit toutefois apparence qu'ils auroient ſauvé une partie de leur monde. Tœplitz une fois gagné, ils ne rencontroient plus que de légers obſtacles, & perſonne ne pouvoit les empêcher de ſe

joindre par Eger aux Autrichiens. Il y a toute apparence que les généraux saxons ne connoissoient pas les situations de Halbstadt, de Burkersdorf, de Schandau, de Ziegenruck, & surtout qu'ils ignoroient la disposition dans laquelle les Prussiens occupoient ces postes ; sans quoi ils ne se seroient jamais engagés dans une aussi mauvaise affaire. Mr de Lestwitz étoit posté avantageusement avec 11 bataillons & 15 escadrons entre Schandau & un village nommé Wendische Fehre. Mr de Braun, qui étoit entré en Saxe à la tête de son détachement, vint se camper vis-à-vis de lui. Les Autrichiens occupèrent les villages de Mitteldorf & d'Altendorf ; mais trouvant Mr de Lestwitz plus fort qu'ils ne l'avoient prévu, ils n'eurent garde de l'attaquer. Mr de Braun ne pouvoit pas se porter sur Burkersdorf, dont une chaîne de rochers impraticables le séparoit ; il ne trouvoit pas son compte à s'engager avec Mr de Lestwitz ; & cependant, pour prêter la main aux Saxons du côté d'Altstadt, il étoit obligé de faire défiler son monde deux à deux par des chemins étroits vis-à-vis des Prussiens, & sous le feu de leurs petites armes. De tous ces différens partis il n'y en avoit aucun qu'un homme expérimenté comme l'étoit Mr de Braun pût prendre sans risquer sa réputation ; il aima donc mieux se tenir dans l'inaction, que de mener inutilement ses troupes à la boucherie. Du côté d'Altstadt, où les Saxons avoient résolu de passer * l'Elbe, est à la rive droite de ce fleuve une

Octobre.

petite plaine, dominée par le Lilienſtein, rocher eſcarpé, qui en borne une partie ; aux deux côtés de ce rocher ſe préſentoient cinq bataillons pruſſiens, aux ordres de Mr de Retzow, derrière des abatis qui en forme de croiſſant alloient s'appuyer des deux côtés au coude que l'Elbe forme en cet endroit ; cinq cents pas derrière ce poſte 6 bataillons & 5 eſcadrons occupoient le défilé de Burkerſdorf ; derrière ce défilé ſe trouve une chaîne de rochers âpres & eſcarpés, nommé le Ziegenruck, qui embraſſant tout ce terrain, aboutit des deux côtés à l'Elbe. Pour percer de ce côté-là, les Saxons avoient donc trois poſtes à forcer conſécutivement, les uns plus redoutables que les autres. Ce fut néanmoins pour tenter leur évaſion de ce côté qu'ils commencèrent dès le onze d'Octobre à établir leurs ponts. Les Pruſſiens ſe gardèrent bien de les traverſer dans cet ouvrage. Leur deſcente de Tirmſdorf vers l'Elbe étoit aſſez praticable ; mais lorſque leurs ponts furent achevés, & que de l'autre bord ils voulurent monter le rocher pour gagner la plaine d'Altſtadt, ils ne trouvèrent qu'un ſentier étroit qui ſervoit aux pêcheurs. Il fallut une demi-journée pour y faire paſſer deux bataillons ; les pluies abondantes qui tombèrent, achevèrent d'abymer ce chemin ; ils furent obligés d'abandonner leurs canons, qu'il étoit impoſſible de tranſporter à l'autre rive ; ainſi toute leur artillerie reſta ſur les retranchemens qu'ils venoient de quitter. La lenteur de leur paſſage fut cauſe que la cavalerie, l'infanterie, le ba-

gage, l'arrière-garde de tout ce corps pêle-mêle & en désordre demeurèrent aux environs de Struppen. Le 13, avant le jour, le Prince Maurice d'Anhalt fut le premier averti de l'évasion des Saxons; l'armée prit sur le champ les armes, & se mettant sur sept colonnes, elle gravit encore avec peine contre ces rochers de Pirna, tout abandonnés qu'ils étoient de leurs défenseurs; les généraux la formèrent sur la crête de ces montagnes entre le Sonnenstein & Rottendorf. Mr de Ziethen avec ses housards attaqua aussitôt l'arrière-garde de l'ennemi, & la poussa jusqu'à Tirmsdorf; les compagnies franches, & les chasseurs prussiens se logèrent dans un bois proche de cette arrière-garde, d'où ils l'incommodèrent beaucoup par leur feu. Le Prince Maurice, qui survint, envoya le régiment de Prusse infanterie occuper une hauteur derrière les Saxons. A peine eut-on tiré deux coups de canon de cette colline, que les Saxons, surpris de recevoir du feu d'un endroit duquel ils n'en attendoient pas, & mis en désordre, prirent soudain la fuite; les housards se jetèrent sur le bagage, qu'ils pillèrent, & les chasseurs se glissèrent dans un bois voisin de l'Elbe, d'où ils tirèrent sur l'arrière-garde saxonne, qui achevoit de passer le pont. Ils perdirent alors entièrement la tête; ils coupèrent eux-mêmes les cables de leur pont; le courant l'entraîna jusqu'à Rathen, où les Prussiens le prirent. Le Prince Maurice fit aussitôt camper les troupes sur les hauteurs de Struppen; leur gauche alloit vers l'Elbe, & leur droite se prolongeoit der-

rière un ravin profond qui va se perdre du côté de Hennersdorf. Telle étoit la situation des choses, lorsque le Roi arriva avec ses dragons à Struppen. Les Saxons attendoient un certain signal dont ils étoient convenus avec les impériaux, pour attaquer de concert les Prussiens ; ce signal ne se donna point ; ce qui acheva de leur faire perdre toute espérance. Ils ne furent que trop convaincus alors en voyant la manière dont Mr de Retzow étoit posté, qu'il leur étoit impossible de se faire jour eux-mêmes. D'un autre côté le Roi de Pologne, qui s'étoit réfugié au Kœnigstein, pressoit de là vivement ses généraux d'attaquer Mr de Retzow à Lilienstein, & le Comte Rutowsky lui remontroit à son tour avec force l'inutilité de cette entreprise, qui mèneroit à une effusion de sang & à un massacre dont après tout le Roi ne pourroit tirer aucun avantage. Mr de Braun se trouvoit dans un cas aussi embarrassant, mais moins fâcheux ; il avoit devant lui un corps de troupes prussiennes, supérieur en nombre ; & comme toute communication lui étoit coupée avec le Kœnigstein, qu'il rencontroit des empêchemens physiques dans toutes les entreprises qu'il pouvoit former pour dégager les Saxons, & qu'il avoit à craindre que ces troupes se rendant prisonnières à son insu, il n'eût aussitôt toute l'armée prussienne sur les bras, il jugea la situation de l'armée saxonne désespérée, & ne pensant plus qu'à sauver son propre * détache-

* Octobre.

ment, il se retira le 14 en Bohème. Les housards prussiens le suivirent; Mr de Warneri battit son arrière-garde & passa 300 grenadiers cravates au fil de l'épée. Cette entreprise si mal exécutée donna lieu aux reproches les plus injurieux que se firent les généraux saxons & les généraux autrichiens; ils avoient tort les uns & les autres. Le général saxon qui avoit fait le projet de cette évasion, étoit le seul coupable; il avoit sans doute consulté des cartes fautives; il n'avoit jamais été sur les lieux, dont la situation lui étoit inconnue; car quel homme sensé choisira pour sa retraite un défilé qui passe par des rochers escarpés dont l'ennemi est le maître? Ces lieux tout-à-fait contraires par leur position aux manœuvres que les Autrichiens & les Saxons avoient dessein d'y faire, furent les vraies causes des malheurs que ces derniers y éprouvèrent; tant l'étude du terrain est importante, tant la situation des lieux décide des entreprises militaires & de la fortune des Etats. Le Roi de Pologne fut du haut du Kœnigstein spectateur de la situation déplorable où se trouvoient ses troupes, manquant de pain, entourées d'ennemis, & ne pouvant pas même par une résolution désespérée se faire jour aux dépens de leur sang, parce que toute ressource leur étoit ôtée; pour ne les point voir périr de faim & de misère, il fut obligé de consentir qu'elles se rendissent prisonnières de guerre, & qu'elles missent bas les armes.

Le Comte Rutowsky fut chargé de dresser cette triste capitulation. Tout ce corps se rendit, & les

officiers s'engagèrent ſur leur honneur à ne plus ſervir contre les Pruſſiens durant cette guerre ; comme on comptoit ſur leur parole, on les relâcha. Pour ne point humilier un ennemi vaincu, le Roi fit rendre au Roi de Pologne les drapeaux, les étendards & les timbales qui appartenoient à ſes troupes ; il conſentit auſſi d'accorder la neutralité à la forteresſe de Kœnigſtein. Mais dans le temps même qu'il tâchoit d'adoucir le ſort du Roi de Pologne, celui-ci concluoit en ſecret un traité avec l'Impératrice Reine, par lequel il lui cédoit, moyennant un certain ſubſide, 4 régimens de dragons & 2 pulks d'ulans, qu'il entretenoit en Pologne : ces procédés ne ſervoient qu'à juſtifier la conduite que les Pruſſiens avoient tenue juſqu'alors. Le Roi de Pologne, dégoûté de la guerre plus que jamais après la ſcène qui venoit de ſe paſſer, demanda le libre paſſage pour ſa perſonne, afin d'aller s'établir en Pologne ; non ſeulement on le lui accorda, mais on pouſſa l'attention juſqu'à faire retirer toutes les troupes pruſſiennes qui ſe trouvoient ſur ſon paſſage, pour dérober à ſa vue des objets qui ne pouvoient que lui faire de la peine ; il partit le 18 avec ſes deux fils & ſon miniſtre pour Varſovie.

L'armée ſaxonne qui venoit de ſe rendre, conſiſtoit en 17,000 têtes ; l'artillerie qu'on prit, paſſa 80 pièces de canon. Le Roi diſtribua ces troupes, & en forma vingt nouveaux bataillons d'infanterie ; mais il commit la faute de n'y point mêler de ſes ſujets, à l'exception des officiers, qui étoient tous

de ſes Etats ; cette faute influa dans la ſuite ſur le peu d'uſage qu'on tira de ces régimens, & ſur les mauvais ſervices qu'ils rendirent. Après la reddition des Saxons le Roi retourna en Bohème, pour en retirer ſon armée. Le Maréchal Keith quitta le 25 le camp de Lowoſitz, & ſe replia ſur Linay, ſans que l'ennemi le ſuivît ; le régiment d'Itzenplitz, qui gardoit un gué de l'Elbe au village de Soleſel, fut attaqué cette nuit même & ſe défendit ſi bien, que non content de repouſſer l'ennemi, il lui fit encore des priſonniers ; de Linay l'armée continua paiſiblement ſa marche par Nœllendorf, Schœnwalde, Giſhubel, & arriva le 30 en Saxe ; le Roi la fit cantonner entre Pirna & les frontières de la Bohème.

En même temps que l'armée du Roi entroit en Saxe, le Maréchal de Schwérin quittoit les environs de Kœnigſgrætz & ſe retiroit en Siléſie. Comme il étoit en marche vers Skalitz, il fut ſuivi par quelques milliers de Hongrois, qui harceloient ſon arrière-garde. Le Maréchal, qui n'entendoit pas raillerie, ſe mit à la tête d'une partie de ſa cavalerie, fondit bruſquement ſur eux, les défit, & les pourſuivit juſqu'à Smirſitz ; après quoi il reprit tranquillement ſa marche, & ſe trouva avec ſon armée le 2 de Novembre ſur la frontière de la Siléſie.

La tranquillité dans laquelle ſe tinrent les ennemis, permit de faire entrer de bonne heure les troupes dans leurs quartiers ; on forma le cordon pour les quartiers d'hiver. Le Prince Maurice eut le commandement de la diviſion qu'on envoya à

Chemnitz & à Zwickau, d'où il envoya des détachemens pour garder les gorges de la Bohème, & fit retrancher les postes d'Ausche, d'Oelsnitz, & du Basberg : Mr de Hulsen commandoit les brigades de Freyberg & de Dippoldiswalde, & tenoit les postes de Sayda, de Frauenberg, &. d'Einsidel. Le Roi confia à Mr de Zastrow la gorge de Gishubel, & le passage de Hœhlendorf; de là en passant l'Elbe, le cordon prenoit de Dresde par Bischofswerda jusqu'à Bautzen, où une tête de 10 bataillons & d'autant d'escadrons étoit prête à porter des secours où le besoin le demanderoit. Mr de Lestwitz se tenoit à Zittau avec 6 bataillons ; pour assurer sa communication, il avoit des détachemens à Hirschfelde, Ostritz, & Marienthal. Le prince de Bévern avoit les postes de Gœrlitz & de Lauban sous ses ordres, avec 10 bataillons & 15 escadrons. Mr de Winterfeld & le Prince de Wurtemberg, qui allèrent avec un détachement en Silésie, continuoient le cordon, en prenant de Greiffenberg & Hirschberg, à Landshut & Friedland. Mr de Fouquet couvroit le comté de Glatz ; un autre corps de l'armée du Maréchal de Schwérin hiverna du côté de Neustadt, & servit à couvrir la haute Silésie contre les incursions que les impériaux auroient pu y faire de la Moravie.

Ce fut dans cette disposition que les troupes prussiennes passèrent l'hiver de 1756 à 1757.

CHAPITRE V.

De l'hiver de 1756 à 1757.

L'INVASION des Pruſſiens en Saxe cauſa une vive ſenſation en Europe; pluſieurs cours n'en ſavoient pas les raiſons, ou ne voulant pas même les connoître, blâmoient & déſapprouvoient la conduite du Roi. Le Roi de Pologne crioit contre la violence des Pruſſiens; ſes miniſtres dans les cours étrangères exagéroient les maux de la Saxe, envenimoient & calomnioient les démarches les plus innocentes du Roi. Ces clameurs retentiſſoient à Verſailles, à Péterſbourg, & par toute l'Europe. Le Roi de France étoit déjà piqué de ce que le Roi de Pruſſe, au lieu de renouveler le traité de Verſailles, venoit de conclure avec le Roi d'Angleterre l'alliance de Londres. D'un côté les miniſtres autrichiens aigriſſoient l'eſprit de la nation françoiſe, pour l'entraîner dans la guerre d'Allemagne; d'un autre on ſe ſervoit des larmes de la Dauphine pour émouvoir la compaſſion de Louis XV, afin qu'il prît le parti du Roi de Pologne. Le Roi très-Chrétien

ſe rendit à d'auſſi vives ſollicitations, & réſolut de porter la guerre en Allemagne. Il ne ſuſpendit les effets de cette démarche que pour la colorer par un prétexte apparent & naturel; Mr de Broglio, Ambaſſadeur de France en Saxe, eut ordre de le fournir, en donnant lieu aux Pruſſiens d'inſulter à ſon caractère. C'étoit l'homme le plus propre qu'on pût choiſir pour brouiller des cours. La commiſſion dont il étoit chargé, donna lieu à la conduite bizarre qu'il tint pendant que les Saxons étoient bloqués dans leur camp de Pirna; il étoit demeuré à Dreſde; il voulut à différentes repriſes ſe rendre à Struppen auprès du Roi de Pologne; quoique cela fût généralement défendu, il voulut forcer les gardes, pour s'attirer des violences de leur part; il eſſaya inutilement de paſſer la chaîne des vedettes; on lui oppoſa, toutes les fois qu'il tenta de le faire, tant de politeſſe & tant de fermeté, qu'il ne put ſe rendre auprès du Roi de Pologne, ni trouver un prétexte léger pour brouiller le Roi de Pruſſe & le Roi de France. Cela impatienta la cour de Verſailles, qui ſans chercher d'autres détours renvoya Mr de Knyphauſen, Miniſtre pruſſien à Paris, & rappela Mr de Valori qui réſidoit à Berlin. Cette démarche d'éclat obligea le Roi, à ſon retour de Bohème, de faire ſignifier à Mr de Broglio à Dreſde, où le Roi établiſſoit ſon quartier, que toute intelligence venant d'être rompue entre les deux cours par le rappel des miniſtres, il n'étoit plus ſéant qu'un Ambaſſadeur de France réſidât dans

un lieu où se trouvoit Sa Majesté, & qu'il n'avoit qu'à se préparer à partir incessamment pour aller trouver le Roi de Pologne, auprès duquel il étoit accrédité. Mr de Broglio reçut cette déclaration avec cet air de dignité & de hauteur que les ministres françois savent prendre lorsqu'ils se souviennent des belles années de Louis XIV. Cependant il n'en partit pas moins promptement pour Varsovie. La cour de Versailles, qui vouloit la rupture, & qui ayant perdu de vue le point fixe de sa politique de pousser la guerre par mer contre les Anglois, ne se conduisoit que par ses caprices & des impulsions étrangères, déclara qu'elle regardoit l'invasion des Prussiens en Saxe comme une violation de la paix de Westphalie, dont elle étoit garante; elle crut le prétexte de cette garantie suffisant pour se mêler de cette guerre, & pour y entraîner même les Suédois. L'Abbé de Bernis, qui avoit été le promoteur de l'alliance conclue avec la maison d'Autriche, reçut le poste qu'avoit eu Mr Rouillé, & devint Ministre des affaires étrangères. Enfin l'impétuosité françoise, qui pousse l'esprit de cette nation d'un extrême à l'autre, l'inconséquence des ministres, l'animosité dont le Roi de France étoit déjà rempli contre le Roi de Prusse, la nouveauté & la mode, accréditèrent tellement à la cour cette alliance des Autrichiens, qu'on la considéroit comme un chef-d'œuvre de politique. Les ministres impériaux étoient seuls à la mode; & ils se servirent si adroitement de l'influence qu'ils avoient dans le conseil de Louis XV, qu'au lieu de 24,000 hommes d'auxi-

liaires

liaires que la France étoit obligée de donner à l'Impératrice Reine, ils intriguèrent si bien, que le printemps suivant 100,000 François pafsèrent le Rhin. Bientôt les Suédois furent sommés par le ministère de Versailles de remplir la garantie du traité de Westphalie; le sénat de cette nation étoit depuis long-temps aux gages de la France. Quoique les constitutions du royaume défendent en termes exprès & positifs de ne point déclarer la guerre sans le consentement des trois ordres qui forment la diète ou les Etats généraux, les partisans de la France violèrent cette loi fondamentale, & passant par dessus toutes les formalités usitées en pareils cas, ils adoptèrent aveuglément les mesures que le Roi de France leur prescrivoit. Pendant que la cour de Versailles préparoit si laborieusement les moyens de bouleverser l'Allemagne, un fou pensa causer une révolution en France; c'étoit un fanatique obscur, qui ayant servi en qualité de domestique dans un couvent de Jésuites en Flandre, se proposa d'assassiner Louis XV. Ce malheureux, nommé Damiens, se rendit à Versailles, pour y épier le moment d'exécuter son abominable projet. Un soir que le Roi devoit partir pour Choisi, cet insensé se glisse dans la foule, approche du Roi par derrière, & lui plonge son couteau dans le côté. Il fut arrêté sur le champ; la blessure du monarque fut trouvée légère; le parlement se saisit du coupable; les prisons furent remplies de personnes qu'il avoit chargées par ses dépositions, mais qui étant

innocentes recouvrèrent la liberté ; & jusqu'à présent le public n'a été instruit que vaguement des motifs qui ont porté ce monstre à cet attentat atroce. La cour de Vienne, qui agissoit si puissamment à Versailles, n'étoit pas moins diligente à intriguer chez les autres puissances de l'Europe ; elle dépeignoit à Pétersbourg l'entrée des Prussiens en Saxe sous les couleurs les plus noires ; c'étoit une injure faite à la Russie ; c'étoit braver les forces de cet empire ; c'étoit un mépris manifeste des garanties que l'Impératrice Elisabeth avoit données au Roi de Pologne de son électorat. Pour appuyer ces insinuations, les Autrichiens prodiguoient à Pétersbourg les calomnies contre la Prusse, & les sommes d'argent qu'ils y répandoient, ne furent pas inutiles à leur dessein. Pour hâter la marche des troupes russes, l'Impératrice Reine promit de payer annuellement un subside de deux millions d'écus à l'Impératrice Elisabeth ; cette somme étoit proprement payée par la France ; c'étoit l'évaluation du contingent qu'elle devoit à l'Autriche, qui par ce subside engageoit la Russie à declarer la guerre à la Prusse.

Cependant les ministres de l'Impératrice Reine ne travailloient pas avec moins de zèle a Ratisbonne pour engager dans ces troubles les Etats de l'Empire ; de leur côté les François intimidèrent la diète par leurs menaces au point, qu'elle souscrivit aveuglément aux volontés de la cour de Vienne : il fut résolu par les conclusions de cette diète que le St

Empire formeroit une armée d'exécution, qui s'avanceroit tout droit dans l'électorat de Brandebourg. Le commandement de cette armée fut décerné au Prince de Hildbourghausen, Maréchal au service d'Autriche. Alors le fiscal de l'Empire se mit sur les rangs; il avança que les Rois de Prusse & d'Angleterre devoient être mis au ban de l'Empire; quelques princes représentèrent que si autrefois l'Electeur de Bavière avoit été condamné à ce ban, cela ne s'étoit fait qu'après sa défaite à la bataille de Hœchstædt, & que dès que les armées impériales en auroient gagné de pareilles, il seroit libre à chacun de procéder contre les deux Rois. La France comprit que si l'on se précipitoit à publier cet arrêt, la cour de Vienne commettroit sa dignité, & qu'il y auroit à craindre de plus, que les deux Rois & leurs adhérens ne se séparassent entièrement du saint Empire romain; ils firent toutes ces représentations à Vienne, & conseillèrent à la Reine d'attendre les succès de la fortune, pour penser ensuite aux mesures ultérieures qu'elle auroit à prendre. Quoique cet avis prévalût, cela n'empêcha pas le fiscal d'agir avec une indécence & une grossièreté insupportables contre des Rois, envers lesquels des ennemis même observent communément des procédés honnêtes & respectueux. Il auroit été difficile de répondre aux écrits injurieux & amers de cette diète, si Mr de Plotho, Ministre du Roi à Ratisbonne, n'eût pas eu le talent & l'adresse de tremper sa plume dans le même fiel. Le style de la cour impériale n'étoit

pas plus doux; on le diſtinguoit néanmoins des écrits du fiſcal par des inſolences pleines de fierté & par quelque choſe de plus piquant, mêlé d'arrogance & de hauteur. Le Roi indigné contre ces procédés, fit inſinuer à l'Impératrice qu'on pouvoit être ennemi ſans ſe dire des injures, qu'il ſuffiſoit aux ſouverains de vider leurs débats par l'épée, ſans proſtituer leur dignité par des écrits en ſtyle des halles; ces remontrances furent long-temps vaines, & n'acquirent du poids qu'après le gain de quelques batailles.

Tandis que toute l'Europe s'armoit contre le Roi de Pruſſe & de la Grande Bretagne, l'Angleterre ſe trouvoit dans une ſubverſion générale, qui engourdiſſoit le gouvernement, & ſeroit devenue préjudiciable aux intérêts de la nation, ſi des changemens ſurvenus à propos n'avoient encore à temps redreſſé les choſes. Les diſſenſions domeſtiques qui agitoint l'intérieur de l'Etat, étoient fomentées par le Duc de Cumberland, qui ſe flattoit de parvenir à remplir de ſes créatures les premiers poſtes; c'étoit lui qui avoit ſoulevé la nation contre les François; * c'étoit lui qui avoit allumé la guerre, dans l'eſpérance que le miniſtère ne pourroit pas ſe ſoutenir en un temps de trouble. Les premières entrepriſes des Anglois tournèrent ſi mal, qu'ils perdirent Port-Mahon; ce fut-là le prétexte dont ſe ſervit le parti de ce prince, pour taxer le Duc de

* L'hiver de 1756 à 1757.

Newcaſtle de malhabileté. A l'ouverture du parlement les eſprits s'échauffèrent, l'animoſité des partis redoubla, & tant de reſſorts furent mis en œuvre par les intrigues du Duc de Cumberland, que le Duc de Newcaſtle, fatigué par la faction plutôt que vaincu, réſigna ſes emplois ; le parti de Cumberland triomphant, fit donner les ſceaux au Sr Fox, créature du prince. Cependant ce nouvel arrangement ne put ſe ſoutenir ; Mr Fox quitta de lui-même cette place qu'on lui avoit fait obtenir par tant d'intrigues, & le Duc de Newcaſtle rentra dans ſes charges. Ces déplacemens de miniſtres n'auroient cependant pas tiré à conſéquence, s'il n'en avoit réſulté une eſpèce d'inaction & de léthargie dans les affaires ; les miniſtres & les grands étoient plus occupés de l'intérêt de leurs factions, que des meſures à prendre contre la France. Plus animés contre leurs compétiteurs que contre les ennemis de la nation, ils ne prenoient aucune meſure pour la campagne prochaine. Perſonne ne penſoit à former des projets pour la guerre de mer juſqu'alors malheureuſe, encore moins pour la guerre qui étoit ſur le point d'embraſer l'Allemagne. Ce qui intéreſſoit le plus le Roi dans ce moment, c'étoit de faire prendre aux Anglois des meſures relatives à la guerre du continent ; & comme il prévoyoit en gros ſur quoi pourroient rouler les opérations de l'armée françoiſe dans l'Empire, il envoya au Roi d'Angleterre un projet qu'il avoit dreſſé pour la défenſe commune de l'Allemagne. Ce mémoire rouloit ſur les points ſui-

vans : il propoſoit de maintenir Wéſel, pour en faire la place d'armes des alliés, par où l'on reſtoit le maître de paſſer le Rhin ; il demandoit qu'on aſſemblât l'armée en un lieu convenable derrière la Lippe entre Wéſel & Lippſtadt ; cette poſition donnoit l'avantage de porter les troupes ſelon le beſoin, ſoit vers le Rhin, ſoit vers le Wéſer. De plus, ſi les François marchoient en Heſſe, l'armée de la Lippe, en s'avançant vers Francfort, les obligeoit à quitter priſe, & en attendant que les opérations auroient éloigné du Rhin l'armée alliée, la forteresse de Wéſel auroit aſſez occupé les François, pour donner le temps de venir à ſon ſecours ; d'ailleurs, tant que cette place tenoit, il n'étoit pas à préſumer que les troupes françoiſes du bas Rhin s'enfonçaſſent trop dans la Weſtphalie. Le Roi d'Angleterre, qui s'étoit peu appliqué à ces ſortes de matières, lut le projet ſans en comprendre l'importance, & comme il y étoit queſtion de ſoutenir Wéſel, il ſe défia des raiſons dont le Roi de Pruſſe ſe ſervoit ; il avoit en revanche une confiance entière en ſes miniſtres de Hanovre, qui ne ceſſoient de lui repréſenter qu'il falloit ſe borner à la défenſe du Wéſer. Cette idée étoit fauſſe en tout ſens, parce que le Wéſer eſt preſque généralement guéable & que ſa rive oppoſée à l'électorat de Hanovre domine l'autre, de ſorte que la nature n'a pas voulu, quoi qu'en pût dire Mr de Munchhauſen, que jamais général habile ſe ſervît de cette rivière dans le ſens qu'il propoſoit. Son avis prévalut néanmoins, & tout ce qu'on put

obtenir du Roi Angleterre, fut qu'il consentît à faire repasser les troupes hanovriennes & hessoises en Allemagne. Le manque d'harmonie entre le Roi, les Anglois, & les Hanovriens mit le premier dans le cas de prendre des mesures différentes de celles qu'il avoit imaginées pour le duché de Clèves & la forteresse de Wésel; obligé d'abandonner cette place, il donna des ordres pour qu'on ruinât une partie des ouvrages; il fit transporter par mer à Magdebourg la nombreuse artillerie qui garnissoit les remparts; & la garnison eut ordre d'évacuer la ville, & de se retirer à Bielefeld, pour se joindre au printemps à l'armée alliée, qui devoit s'y assembler sous les ordres du Duc de Cumberland. Après la preuve que les ministres de Hanovre avoient donnée du crédit qu'ils avoient sur l'esprit du Roi d'Angleterre, il étoit clair que pour aller à la source d'où partoient les résolutions, il falloit s'adresser à eux. On avoit tout à craindre pour l'armée du Duc de Cumberland, moins commandée par ce prince que par un tas de jurisconsultes qui n'avoient jamais vu de camp, ni lu de livre qui traitât de l'art militaire, mais se croyoient égaux aux Marlborough & aux Eugène. Les intérêts du Roi étoient trop liés avec ceux du Roi d'Angleterre, pour qu'il vît de sang froid le mauvais parti qu'on alloit prendre; se flattant de le prévenir, il envoya Mr de Schmettau à Hanovre. Ce Général fit à ces magistrats présomptueux & ignorans les représentations les plus énergiques, pour les faire renoncer au projet de campagne qu'ils avoient

formé; il leur en démontra les défauts; il leur en prédit les conséquences, mais le tout en vain; s'il leur avoit parlé arabe, ils l'auroient tout autant compris. Ces ministres, dont l'esprit étoit resserré dans une sphère étroite, ne savoient pas assez de dialectique pour suivre un raisonnement militaire; leur peu de lumières les rendoit méfians, & la crainte d'être trompés dans une matière qui leur étoit inconnue, augmentoit l'opiniâtreté naturelle avec laquelle ils soutenoient leurs opinions: toutes ces raisons rendirent la mission de Mr de Schmettau infructueuse.

Les François, plus fins qu'eux, leur avoient persuadé fermement qu'ils ne vouloient que traverser leur pays, que leur projet de campagne n'étoit calculé que contre le Roi de Prusse; qu'en un mot ils vouloient assiéger Magdebourg, & que pourvu que les Hanovriens se tinssent spectateurs tranquilles de cette scène durant le cours des opérations de la campagne, leur pays seroit épargné, & leurs personnes en considération. Ces ministres furent la dupe de leur crédulité, & les François les punirent de la perfidie qu'ils vouloient commettre envers le Roi de Prusse, comme on le verra dans le récit de la campagne prochaine.

Pendant que toutes ces négociations agitoient l'Europe, le Roi étoit à Dresde, où la Reine de Pologne lui donnoit d'autres embarras. Cette princesse, en faisant complimenter tous les jours le Roi par son grand Maître le Comte de Questenberg, en

lui prodiguant des aſſurances d'amitié, entretenoit des intelligences ſecrètes avec les généraux autrichiens, & les avertiſſoit de tout ce qu'elle étoit à portée d'apprendre. Ces menées donnèrent lieu aux précautions que l'on prit pour découvrir la correſpondance. Comme on fouilloit exactement aux portes tous les ballots, toutes les marchandiſes & les paquets qui venoient de Bohème, on ouvrit un jour une caiſſe de boudins adreſſés à Madame Ogilvi, grande Maîtreſſe de la Reine, qui avoit des terres aux environs de Leutmeritz; en examinant ces boudins on les trouva tous farcis de lettres. Cette découverte rendit la cour plus retenue dans ſes correſpondances. Cependant le même train continuoit toujours, avec la différence qu'on s'y prenoit avec plus de fineſſe. Ce n'étoit pas à quoi ſe bornoit la mauvaiſe volonté de la Reine; car elle envoyoit des émiſſaires dans toutes les garniſons où le Roi formoit ces régimens nouvellement levés des Saxons pris au Lilienſtein; elle les faiſoit exciter à la ſédition, à la révolte & à la déſertion. Elle en débaucha beaucoup, & fut cauſe qu'au commencement de la campagne des corps entiers ſe ſoulevèrent & paſſèrent du côté des ennemis. Le deſſein du Roi de Pologne & de ſes alliés étoit de rétablir ces corps en Hongrie, pour les mettre ſur le pied où ils étoient avant que les Pruſſiens les priſſent: ils aſſemblèrent des ſoldats; mais manquant d'officiers, ils eurent recours à un moyen dont l'hiſtoire ne fournit aucun exemple de la part de princes laïques. On diſpenſa

les officiers ſaxons de la parole d'honneur qu'ils avoient donnée aux Pruſſiens de ne plus ſervir contre eux, & pluſieurs officiers furent aſſez lâches pour obéir. Dans des ſiècles d'ignorance on trouve des papes qui relevoient les peuples du ſerment de fidélité qu'ils avoient prêté à leurs ſouverains, on trouve un Cardinal Julien Céſarini qui oblige un Ladiſlas Roi de Hongrie à violer la paix qu'il avoit jurée à Soliman. Ce crime, qui autoriſa le parjure, n'avoit été que celui de quelques pontifes ambitieux & implacables, mais jamais celui des Rois, chez leſquels on devroit retrouver la bonne foi, fût-elle bannie du reſte de la terre. Si j'inſiſte ſur de pareils traits, c'eſt qu'ils caractériſent l'eſprit d'animoſité & l'acharnement opiniâtre qui régnoient dans cette guerre, & qui la diſtinguent de toutes les autres. Cependant la France & l'Autriche ne retirèrent pas de ces régimens ſaxons les ſervices qu'ils en attendoient; ils en furent pour leur argent & pour leur diſpenſe.

Dans cette efferveſcence générale les troupes ennemies ne furent pas plus tranquilles dans leurs quartiers que les négociateurs ne l'étoient pour leurs intrigues. Les corps que le Roi avoit en Luſace furent les plus expoſés aux entrepriſes qu'on forma contre eux. Cette province fait du côté de Zittau une eſpèce de pointe qui s'enfonce en Bohème & va toujours en ſe rétréciſſant. Les Autrichiens environnèrent cette partie de la Saxe par de gros détachemens qu'ils avoient à Friedland, à Gabel, & à Rombourg. Ces détachemens, commandés par de

jeunes officiers qui cherchoient avec ardeur les occasions de se distinguer, furent presque pendant tout l'hiver en campagne. Le Prince de Lœwenstein étoit à la tête de l'un, & Mr de Lascy, fils du Maréchal, qui avoit servi avec distinction en Russie, conduisoit l'autre. Ils entreprirent tantôt sur le poste d'Ostritz, tantôt sur celui de Hirschfeld ou de Marienthal, & quoiqu'ils ne parvinssent point à surprendre les officiers prussiens qui défendoient ces postes, ils tuèrent toutefois du monde inutilement. Mr de Blumenthal, Major au régiment Henri, perdit la vie dans une occasion pareille, & plusieurs soldats, dont on auroit pu tirer de meilleurs services, y périrent. Le corps de Mr de Lestwitz à Zittau, celui du Prince de Bévern à Gœrlitz, furent fatigués par des alertes perpétuelles; étant obligés d'envoyer des secours tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, l'inquiétude & l'activité des Autrichiens les tinrent continuellement sur pied & en action. Mais les ennemis se fortifièrent dans ces environs des troupes de Flandre qui venoient joindre leur armée; à la longue la partie seroit devenue inégale, & comme il falloit nécessairement des renforts aux Prussiens, pour qu'ils se soutinssent en Lusace, le Roi y fit avancer la réserve qui jusqu'alors avoit occupé en Poméranie la partie de cette province la plus voisine de la Prusse. D'abord la destination de ces troupes avoit été de joindre le Maréchal de Lehwald, pour le mettre plus en état de résister à l'armée des Russes; mais le besoin le plus pressant l'emporta sur celui

qu'on ne voyoit que dans l'éloignement ; il falloit confidérer qu'en partageant avec trop d'égalité l'armée en trois corps, aucun des trois ne feroit affez fort pour frapper un coup vigoureux & décifif ; au lieu qu'en raffemblant une groffe maffe en Saxe, on pouvoit efpérer de remporter dès le commencement de la campagne un avantage affez confidérable fur les impériaux, pour que leurs alliés en fuffent étourdis, & que même quelques uns d'eux fe défiftaffent des deffeins de guerre & de conquête qu'enfantoit leur ambition.

Les régimens pruffiens qui venoient de la Poméranie arrivèrent vers le milieu de Mars à Gœrlitz ; on les employa à fortifier les poftes qui n'étoient pas affez garnis de troupes, & depuis qu'ils furent en Lufàce, les ennemis fe tinrent tranquilles.

Vers ce temps-là le Roi fit un tour en Siléfie, pour s'aboucher avec le Maréchal de Schwérin ; ils fe virent à Haynau. On y arrêta le projet de la campagne prochaine, & l'on prit les mefures les plus juftes pour en dérober la connoiffance à l'armée même ; après quoi le Roi retourna en Saxe, & tout s'y prépara, ainfi qu'en Siléfie, à exécuter ces deffeins auffitôt que la faifon & les arrangemens relatifs aux fubfiftances pourroient le permettre.

CHAPITRE VI.

Campagne de 1757.

LES troupes prussiennes entrèrent en cantonnement sur la fin de Mars ; elles étoient partagées en quatre corps différens. Le Prince Maurice commandoit aux environs de Zwickau ; le Roi avec le gros de l'armée se tenoit entre Dresde, Pirna, Gishubel & Dippoldiswalde ; le Prince de Bévern avoit rassemblé aux environs de Zittau le corps qui avoit hiverné en Lusace, & le Maréchal de Schwérin s'étoit avancé avec son armée sur les frontières de la Bohème entre Glatz, Friedland, & Landshut. Le projet de campagne qu'on avoit formé, étoit que ces quatre corps pénétrant à la fois en Bohème, arrivassent par différentes directions à Prague, qui leur serviroit de point de ralliement. On pouvoit se promettre que ce grand mouvement jeteroit une confusion étonnante dans les différens corps des ennemis répandus dans leurs quartiers ; on pouvoit espérer d'en surprendre quelques uns & d'avoir occasion d'engager des affaires particulières avec les autres, pour en faire périr une partie en détail ;

ce qui donneroit un ascendant & une supériorité aux Prussiens pour le reste de la campagne ; & pourroit les mener à une action décisive, dont le succès fixeroit le sort de cette guerre. Rien n'étoit plus important que de cacher ce projet, il ne pouvoit réussir qu'en en dérobant la connoissance & le soupçon même aux ennemis, & à la cour de Saxe, qui trahissoit les Prussiens, & à l'armée, pour que l'imprudence ne le divulguât pas. Afin d'en imposer également à tout le monde, on fit fortifier & pallissader la ville de Dresde, pour la mettre en état de défense. Le Roi choisit en même temps un certain nombre de camps avantageux à l'entour de Dresde, comme s'il se préparoit à une guerre défensive. Ces camps furent marqués à Cotta, Maxen, Possendorf, au Windberg & à Moren. Les chasseurs saxons qu'on y employa, n'eurent rien de plus pressé que d'en avertir la cour, & la Reine de Pologne ne manqua pas aussitôt d'en informer les généraux autrichiens. On ne s'en tint pas uniquement à ces fausses démonstrations, & pour endormir davantage les généraux ennemis, on fit quelques foibles incursions en Bohème, comme si l'on vouloit se venger par là des partis que les ennemis avoient envoyés pendant l'hiver en Lusace, pour inquiéter les Prussiens. Dans cette vue le Prince Maurice fit une course vers Eger ; le Maréchal Keith entreprit à Schlukenau un détachement autrichien, qui ne l'attendit pas ; le Prince de Bévern

ſurprit à Bœhmiſch Friedland 400 fantaſſins & pandours, qui ſe rendirent priſonniers. Toutes ces petites entrepriſes entretinrent les impériaux dans leur ſécurité ; ils ſe perſuadèrent que le Roi ſe bornoit à leur donner de petites alarmes, & ils ne le ſoupçonnèrent pas de plus grands deſſeins*.

Les différens corps de l'armée pruſſienne ſe mirent en mouvement, les uns le 20, les autres le 29 d'Avril. Le Prince Maurice pénétra en Bohème par le Baſberg, d'où il s'avanca ſur Commotau. Le Roi ſe campa à Nœllendorf ; il pouſſa ſon avant-garde à Karwitz, d'où Mr de Zaſtrow fut détaché avec ſa brigade, pour occuper Auſſig, & chaſſer les Autrichiens du château de Tetſchen. Le lendemain l'armée ſe rendit à Linay, où le Prince Maurice, qui venoit de Brix, la joignit. Tous les quartiers autrichiens ſe replièrent en delà de l'Eger à l'approche des Pruſſiens ; le château de Tetſchen ne ſe rendit que le 27 ; Mr de Zaſtrow eut le malheur d'y être tué. L'armée paſſa enſuite le Baſcopol, & traverſant les plaines de Lowoſitz, elle vint ſe camper à Trebnitz†. On occupa le Haſenberg & la droite s'appuya au Paſcopol. Cette poſition ſe trouva vis-à-vis de celle que le Maréchal Braun venoit de prendre à Budin ; on ſavoit que ce Maréchal y attendoit le lendemain une diviſion de ſes troupes, qui avoit hiverné dans les cercles de Saaz & d'Eger ; on voulut tenter de préve-

* Avril. † 24.

nir cette jonction, & même essayer si ne l'on pourroit pas combattre ce corps avant qu'il fût à portée du camp de Budin. Pour cet effet il fut résolu que la nuit même l'armée passeroit l'Eger à un mille & demi au dessus du camp de Mr de Braun; & si l'occasion ne se présentoit pas de battre cette division qui étoit en chemin, du moins devoit-il résulter de cette manœuvre qu'en tournant la position de Mr de Braun on l'obligeroit à l'abandonner. On établit en conséquence deux ponts à Koschtitz; ils ne furent achevés que le lendemain matin, que les troupes passèrent l'Eger. Les housards qu'on envoya aussitôt à la découverte, rencontrèrent près de Pénitz la division qui devoit joindre Mr de Braun. Cette division étant informée du passage des Prussiens, se replia sur Welwarn, sans qu'il fût possible de l'entamer, parce que la moitié de l'armée avoit à peine passé la rivière. Le Maréchal Braun ne tarda pas à s'appercevoir que son poste étoit tourné; il comprit qu'il ne pouvoit se joindre avec les troupes qui lui venoient qu'en se retirant à Welwarn, & il se mit aussitôt en marche pour y arriver; les housards prussiens harcelèrent son arrière-garde, & firent quelques prisonniers.* L'armée du Roi se campa à Budin & employa le lendemain à réparer les ponts de l'Eger, pour assurer la communication de la Saxe; les magasins importans que les ennemis avoient à Martinowe, à Budin, & à Karwatitz, tombèrent entre

* 28 Avril.

les mains des Pruſſiens; ce qui facilita conſidérablement la ſubſiſtance des troupes. De Budin l'armée s'avança ſur Welwarn, que l'ennemi venoit d'abandonner, & l'on pouſſa jufqu'à Tuchomirſitz une avant-garde compoſée de 40 eſcadrons, & de tous les grenadiers de l'armée.*; le Roi qui s'y trouvoit, vit l'armée de Mr de Braun, qui étoit encore en marche; derrière ces colonnes qui défiloient, ſuivoit une arrière-garde dont la contenance mal aſſurée fit naître l'envie de l'attaquer. Mr de Ziethen donna deſſus & fit 300 priſonniers. Dès le commencement les ennemis s'étoient poſtés ſur le Weiſſe Berg; ils l'abandonnèrent le 2 de Mai; l'avant-garde pruſſienne s'en ſaiſit, & vit l'ennemi paſſer la ville de Prague, & prendre un camp de l'autre côté de la Moldau. L'armée du Roi occupa le même jour tous les environs de la ville, & en forma une eſpèce de circonvallation; ſa droite s'appuyoit à la haute Moldau, d'où le camp alloit, en embraſſant St Roc & le couvent de la Victoire, s'appuyer à Podbaba à la baſſe Moldau.

Durant cette marche de l'armée du Roi, le Prince de Bévern avoit pouſſé de ſon côté les opérations avec vigueur; il étoit entré le 20 d'Avril en Bohème, en s'avançant par Krottau & Kratzen ſur Machendorf; ſa cavalerie battit en marche un détachement autrichien, qui s'avançoit pour faire une reconnoiſſance. L'ennemi avoit pris à Reich-

* 30 Avril.

enberg une poſition avantageuſe; le Comte de Kœnigſeck commandoit ce corps, dont on évaluoit la force à 28,000 combattans. Ce fut le 21 d'Avril que le Prince de Bévern ſe mit en mouvement pour l'attaquer; il s'avança ſur deux colonnes, prenant le chemin de Habendorf vers l'armée ennemie; il falloit paſſer une chauſſée pour y arriver. Ce défilé, que les ennemis ne pouvoient défendre avec la mouſquéterie, n'arrêta guères les Pruſſiens. Au delà de ce paſſage ſe trouvoit le corps de Mr de Kœnigſeck, auquel il avoit donné la forme d'un cercle. La cavalerie autrichienne occupoit le centre de ce cercle, & ſe trouvoit rangée en trois lignes ſur une petite plaine, enchaſſée entre les deux ailes d'infanterie qui alloient en avançant, le dos appuyé à d'épaiſſes forêts, ayant en quelques endroits des abatis devant elle, & des redoutes garnies d'artillerie dont le feu protégeoit la cavalerie. La droite du Prince de Bévern attaqua la gauche de l'ennemi; 15 eſcadrons pruſſiens chargèrent en même temps cette cavalerie impériale dans la plaine, & la mirent en déroute. Le Prince de Wurtemberg y fit des prodiges de valeur. Alors Mr de Leſtwitz attaqua la droite de l'ennemi, & les redoutes qui couvroient Reichenberg, & quoiqu'il traverſât différens défilés avant que d'y arriver, néanmoins le régiment de Darmſtadt, commandé par le Colonel de Hertzberg, força ces redoutes, & obligea l'ennemi à prendre la fuite; on le pourſuivit de hauteur en hauteur juſqu'à Kochlitz & à Dorſſel; la difficulté de ce terrain

montueux, & l'impoſſibilité qu'il y a que des troupes qui veulent demeurer en ordre, puiſſent atteindre un ennemi qui fuit à la débandade, empêchèrent le Prince de Bévern de ruiner entièrement ce corps. Les Autrichiens perdirent environ 1800 hommes à cette action, dont 800 furent pris par le Prince de Bévern. La perte des Pruſſiens ne paſſa pas 300 hommes, parce que l'ennemi ne leur avoit pas oppoſé une réſiſtance opiniâtre. Le Prince de Bévern ſuivit à Libenau Mr de Kœnigſeck, où un défilé impraticable, derrière lequel ce Général avoit formé ſon monde, l'empêcha de tenter de nouvelles entrepriſes.

De ce côté les Pruſſiens n'auroient pu pénétrer plus avant en Bohème, ſi le Maréchal de Schwérin en ſurvenant ne les eût ſecondés à propos. L'armée de Siléſie fut la première qui entra en Bohème le 18 d'Avril; elle déboucha dans ce royaume par 5 différens chemins; une de ces colonnes qui ſe dirigeoit ſur Schatzlar, penſa y ſurprendre les Princes de Saxe, qui s'y trouvoient: celle qui prenoit la route de Guldene Els, rencontra 500 pandours qui d'un rocher eſcarpé défendoient le paſſage aux Pruſſiens; Mr de Winterfeld trouva le moyen de faire gravir contre ces rocs quelques troupes, qui prirent ces pandours à revers, & les paſſèrent au fil de l'épée: les trois autres colonnes, qui débouchèrent par le comté de Glatz, n'ayant point rencontré d'ennemis ſur leur chemin, joignirent toutes le Maréchal de Schwérin à Kœnigſhof. Ce Maréchal

ayant des nouvelles de ce qui s'étoit paſſé du côté du Prince de Bévern, ſe porta derrière Mr de Kœnigſeck, qu'il penſa ſurprendre dans ſon camp de Libenau ; les Autrichiens décampèrent en hâte & voulurent diriger leur marche ſur Jung-Buntzlau ; Mr de Schwérin les y prévint encore, & s'empara en même temps du magaſin conſidérable que les ennemis avoient formé à Koſmanos. Ce fut à cet endroit où le corps de la Luſace joignit l'armée de la Siléſie. Cependant Mr de Kœnigſeck s'avançoit à grandes journées vers Prague ; le Maréchal le ſuivit à Bénatek, d'où il détacha pour talonner l'ennemi de plus près Mr de Wartenberg, qui défit près de Alt-Buntzlau l'arrière-garde autrichienne, forte de 1500 hommes, dont le plus grand nombre fut tué ou pris ; mais ce brave Général, un des meilleurs officiers de cavalerie de l'armée, y perdit la vie, & fut univerſellement regretté. Mr de Fouquet marchant alors avec l'avant-garde du Maréchal à Buntzlau, s'y arrêta juſqu'au 4 de Mai, pour rétablir les ponts de l'Elbe, que l'ennemi avoit rompus pour aſſurer ſa retraite. Le même jour le Maréchal fit paſſer la rivière à ſon armée & ſe campa à un mille & demi de Prague.

Une partie des troupes que Mr de Piccolomini avoit commandées l'année précédente, n'étoit pas encore aſſemblée ; le Maréchal Daun en avoit reçu le commandement après la mort du premier. Sur le bruit des différentes invaſions des Pruſſiens, ce Maréchal reçut ordre de raſſembler ſon armée, &

de la mener droit à Prague ; Mr de Braun l'attendoit avec d'autant plus d'impatience, qu'il voyoit que toutes les forces des Pruſſiens alloient inceſſamment fondre ſur lui. Le Roi étoit inſtruit de la marche du Maréchal Daun ; mais ſon armée ne pouvoit rien entreprendre contre Mr de Braun, qui étoit couvert par la Moldau & par la ville de Prague ; d'ailleurs les choſes en étoient venues au point, que le ſort des deux armées devoit néceſſairement ſe décider par une bataille ; & puiſqu'on ne pouvoit l'engager qu'à l'autre rive de la Moldau, le Roi réſolut d'attaquer Mr de Braun avant ſa jonction avec Mr Daun. Pour cet effet on conſtruiſit un pont ſur la Moldau près de Selz, & le Roi le paſſa à la tête d'un détachement de 20 bataillons & de 40 eſcadrons : c'étoit le 5 de Mai. Ce prince eut le temps de reconnoître la poſition des ennemis ; il trouva le front de Mr de Braun d'un trop difficile abord pour l'attaquer, & s'apperçut qu'en tournant la droite des ennemis le terrain préſentoit un aſpect plus avantageux pour un engagement. Le lendemain de grand matin les deux armées pruſſiennes ſe joignirent à la portée du canon des ennemis ; on réſolut de les attaquer tout de ſuite. La gauche des Autrichiens s'appuyoit ſur la montagne de Ziſka, & ſe trouvoit protégée par les ouvrages de Prague ; un ravin de plus de cent pieds de profondeur couvroit ſon front ; la droite ſe terminoit ſur une hauteur, au pied de laquelle ſe trouve le village de Sterbohol. Pour rendre plus égal le combat qu'on

méditoit, il falloit contraindre Mr de Braun d'abandonner une partie de ces montagnes, & de longer dans la plaine. A cette fin le Roi changea son ordre de bataille : l'armée avoit défilé en colonnes rompues ; on la mit sur deux lignes, & on la fit marcher par la gauche, en prenant le chemin de Postchernitz. Dès que Mr de Braun s'apperçut de ce mouvement, il prit sa réserve de grenadiers, sa cavalerie de la gauche & sa seconde ligne d'infanterie, avec lesquels il côtoya les Prussiens, en tenant une ligne parallèle. C'étoit précisément ce qu'on vouloit. L'armée du Roi poussa à Bichowitz par des défilés & des marais qui séparèrent un peu les troupes ; la cavalerie prussienne fila au travers de ce village, où elle trouva une plaine bornée par un étang qui lui présentoit précisément la distance qu'il lui falloit pour se former, & emboîtée entre ce village & cet étang, ses flancs se trouvoient à l'abri d'insulte ; elle attaqua vigoureusement la cavalerie autrichienne ; après trois charges consécutives, elle l'enfonça, & la mit entièrement en déroute. A peine 10 bataillons de la gauche furent-ils formés avant que la seconde ligne pût les joindre, qu'ils attaquèrent l'ennemi avec plus de précipitation & de courage que de prudence ; ils essuyèrent un feu d'artillerie prodigieux, & furent repoussés, mais non assurément avec honte, car les plus braves officiers & la moitié des bataillons étoient couchés sur le carreau. Le Maréchal de Schwérin, qui malgré son grand âge conservoit encore tout le feu de sa

jeuneſſe, voyant avec indignation des Pruſſiens repouſſés, & ſaiſiſſant un drapeau, ſe mit à la tête de ſon régiment, le conduiſit à la charge, & fit des efforts de valeur extraordinaires ; mais comme il n'y avoit point encore de troupes pour le ſoutenir, il ſuccomba & fut tué, terminant ainſi une vie glorieuſe par une mort qui la couvroit d'un nouveau luſtre. La ſeconde ligne arriva ſur ces entrefaites ; le Roi attira encore à lui le Prince Ferdinand de Bronſwic avec quelques régimens, & le combat ſe rétablit d'autant plus facilement, que Mr de Treſkow avec ſa brigade, qui étoit tant ſoit peu plus à droite, avoit percé la ligne des ennemis. Le Roi fit alors avancer les régimens de Charles & de jeune Bronſwic, joignit Mr de Treſkow, & avec ce corps pouſſa l'infanterie autrichienne au delà de ſes tentes, qu'elle n'avoit pas eu le temps d'abattre. Dès ce moment la déroute devint générale à la droite des ennemis ; on demanda de la cavalerie, pour profiter de ce déſordre ; malheureuſement les houſards & les dragons étoient tombés ſur du bagage ennemi qui s'enfuyoit, & ils arrivèrent trop tard pour donner dans l'infanterie, qui ſans cette circonſtance auroit toute été priſe ou paſſée au fil de l'épée. Cela n'empêcha pas le Roi de pourſuivre vivement l'ennemi. On envoya Mr de Puttkammer avec des houſards vers la Saſava, où s'étoit ſauvée une partie des fuyards, & avec le gros des troupes on s'avança vers le Wiſcherad, de ſorte que la gauche des Autrichiens étoit entièrement coupée de ſa droite,

La droite de l'armée du Roi n'étoit point deſtinée à combattre, à cauſe de ce profond ravin dont nous avons parlé, qui étoit devant elle, & du déſavantage que le terrain lui donnoit; mais elle ne laiſſa pas d'être engagée par l'imprudence de Mr de Mannſtein, qu'un courage trop bouillant emportoit quelquefois. Cette valeur fougueuſe, qui s'embraſoit à la vue de l'ennemi, le fit avancer ſans qu'il en eût reçu l'ordre; il attaqua l'ennemi tout de ſuite. Le Prince Henri & le Prince de Bévern, qui en déſapprouvant ſa conduite ne voulurent cependant pas l'abandonner, furent forcés de le ſoutenir; l'infanterie pruſſienne gravit contre des rochers eſcarpés, défendus par toute la gauche des Autrichiens & par une nombreuſe artillerie. Le Prince Ferdinand de Bronſwic s'appercevant que le combat s'engageoit de ce côté-là, & devenant d'ailleurs inutile à la gauche où il n'y avoit plus d'ennemis vis-à-vis de lui, prit les Autrichiens en flanc & à dos: ce ſecours ſeconda ſi à propos les efforts du Prince Henri, qu'il s'empara de trois batteries des ennemis, & qu'il les pourſuivit de montagne en montagne. Les vaincus, coupés de la Saſava par le corps du Roi derrière eux au village de Michéle, ne virent d'autre ſalut pour eux que de ſe jeter dans la ville de Prague; ils tentèrent de ſe ſauver du côté du Wiſcherad, où la cavalerie du Roi les repouſſa à trois repriſes; ils eſſayèrent auſſi d'échapper du côté de Kœnigſaal, mais encore ils en furent empêchés par le Maréchal de Keith, dont l'armée occupoit toutes

les hauteurs au pied desquelles ils devoient passer. On savoit à la vérité que des fuyards de l'armée impériale s'étoient jetés dans Prague; toutefois on en ignoroit le nombre, de sorte que l'on se contenta d'investir la ville & de la bloquer aussi bien que l'obscurité & l'espèce de confusion qui suit les victoires, purent le permettre. Cette bataille, qui s'engagea vers les 9 heures du matin, dura, y compris la poursuite, jusqu'à 8 heures du soir. Ce fut une des plus meurtrières de ce siècle : les ennemis y perdirent 24,000 hommes, dont 5,000 furent faits prisonniers, parmi lesquels 30 officiers; on leur prit d'ailleurs 11 étendards & 60 pièces de canon : la perte des Prussiens monta à 18,000 combattans, sans compter le Maréchal de Schwérin, qui seul valoit au delà de 10,000 hommes. Sa mort flétrissoit les lauriers de la victoire, achetée par un sang trop précieux. Ce jour vit tomber les colonnes de l'infanterie prussienne : Mrs de Fouquet & de Winterfeld furent dangereusement blessés : là perdirent la vie Mr de Hautcharmoy, Mr de Goltz, le Prince de Holstein, Mrs de Mannstein, d'Anhalt, & nombre de vaillans officiers & de vieux soldats, qu'une guerre sanglante & cruelle ne donna pas le temps de remplacer.

Le lendemain le Roi envoya Mr de Krockow à Prague, pour sommer la ville de se rendre; ce Général fut bien étonné d'y trouver le Prince Charles de Lorraine, & d'apprendre avec certitude que 40,000 Autrichiens, sauvés de la bataille, étoient

enfermés dans ses murailles. Cette nouvelle obligea le Roi à prendre des mesures différentes ; il s'empara de la montagne de Zifka, où se campa la droite de l'armée, d'où le front, en occupant toutes les vignes qui regardent Prague, alloit par Michéle aboutir à Podoli à la Moldau. On y construisit un pont, pour avoir la communication assurée de ce côté-là avec le Maréchal Keith, & on en fit un de même à Branick sur la basse Moldau. La ville de Prague ne sauroit être considérée comme une place de guerre ; située dans un fond, elle est entourée par des vignes & des rochers qui la dominent également de tous les côtés ; ses fossés sont secs, ses ouvrages revêtus d'une maçonnerie légère, les parapets en beaucoup d'endroits trop minces, les courtines trop longues ; tous ces ouvrages avoient été si fort négligés pendant la paix, qu'en différens endroits ils étoient insultables ; mais la garnison ne l'étoit pas ; pour l'attaquer en forme, il falloit une armée plus nombreuse que la prussienne, surtout après les détachemens qu'on avoit été obligé de faire, & dont nous aurons lieu de parler incessamment. Ces raisons firent que le Roi se contenta de bloquer la ville, en essayant de prendre la garnison par la famine. On se flatta de mettre le feu par un bombardement aux magasins d'abondance ; on fit venir des mortiers & du canon ; on établit trois grandes batteries, l'une à la montagne de Zifka, l'autre devant Michéle, & la troisième du côté du Maréchal Keith vers le Strohhof ; mais tout cela fut inutile ; la ville avoit des

baſtions caſematés, où les vivres trouvèrent un abri contre tous les efforts de l'artillerie pruſſienne.

Pendant que ces arrangemens ſe faiſoient autour de Prague, le Maréchal Daun s'étoit avancé avec ſon corps à Teutſchbrodt; d'abord le Roi lui oppoſa Mr de Ziethen, & peu de temps après le Prince de Bévern, qui ſe trouvant à la tête de 20,000 hommes, ſe porta premièrement à Kaurzim, puis à Kuttenberg, faiſant toujours reculer devant lui le Maréchal Daun; celui-ci ſe retira juſqu'à Haber; mais chaque pas qu'il faiſoit en arrière, l'approchoit de ſes ſecours, & lui donnoit le moyen d'attirer à lui les débris de la bataille de Prague, qui s'étant ſauvés au delà de la Saſava, purent le rejoindre. D'un autre côté le Roi fit partir pour l'Empire le Colonel Mayer avec ſes volontaires & environ 500 houſards, pour donner l'épouvante aux princes d'Allemagne, retarder la réunion de l'armée des cercles, & en même temps pour allarmer les pédans de Ratiſbonne, dont l'éloquence inſultante violoit toutes les règles de la bienſéance. Mayer entra dans l'évêché de Bamberg; de là il s'étendit vers Nurnberg; il fit déſerter de Ratiſbonne ces députés arrogans, qui ſe croyoient les juges des Rois, & de là il pénétra dans le haut Palatinat. L'Electeur de Bavière & pluſieurs princes à qui cette irruption donna de l'inquiétude, députèrent vers le Roi, pour traiter de leurs intérêts; enfin tout l'Empire auroit abandonné le parti de l'Imperatrice Reine, ſi une de ces révolutions ordinaires à la guerre & qui entre dans les jeux de la

fortune, n'eût traversé la prospérité des Prussiens. Nous verrons dans la continuation de cette guerre, combien il arriva de ces vicissitudes qui renversoient tantôt les espérances des Prussiens, tantôt celles des impériaux. Cependant le blocus de Prague continuoit ; on bombardoit la ville ; mais les Autrichiens faisoient des sorties fréquentes. Un jour ils voulurent attaquer les batteries du Strohhof. Le Prince Ferdinand de Prusse y accourut & les rechassa jusqu'à leur chemin couvert avec une perte de douze cents hommes. Une autre fois ils tentèrent une sortie du côté du Wischerad, avec si peu de précaution & de prévoyance, que prêtant le flanc à des batteries prussiennes placées vers Podoli, le canon les fit rentrer dans Prague dans le plus grand désordre. Une autre fois le Prince de Lorraine fit avec 4,000 hommes une sortie du Petit côté ; ces troupes prirent une flèche défendue par 50 soldats ; mais bientôt Mr de Retzow les repoussa & les poursuivit jusqu'aux portes de la ville. Les Prussiens eurent dans ce siége les ennemis & les élémens à combattre ; un orage violent & des nuages qui crevèrent, grossirent subitement les eaux de la Moldau ; leur impétuosité brisa le pont de Branick, le courant l'entraîna vers le pont de Prague ; les ennemis en enlevèrent 24 pontons, mais 20 autres leur échappèrent, & à Podoli on les recouvra. Le grand nombre de bombes que les Prussiens avoient jetées dans Prague, avoient considérablement endommagé certains quartiers de la ville ; le feu avoit

même consumé une boulangerie des ennemis ; les déserteurs déposoient unanimement que les vivres commençoient à manquer, & qu'au lieu de viande de boucherie, la garnison se nourrissoit de chair de cheval. Il étoit fâcheux qu'on ne gagnât rien contre cette ville, ni par la force, ni par la ruse, & qu'il fallût tout attendre du bénéfice du temps ; il n'y avoit que la famine & le désespoir qui pussent forcer le Prince de Lorraine à se faire jour l'épée à la main à travers les assiégeans ; car ils étoient fortifiés dans leurs quartiers de manière à l'obliger après quelques efforts inutiles à se rendre.

Le projet de prendre Prague avec l'armée qui la défendoit, auroit cependant réussi, si on avoit pu lui donner le temps de parvenir à sa maturité ; mais il fallut s'opposer au Maréchal Daun, il fallut se battre, & l'on fut malheureux. Nous avons laissé le Prince de Bévern campé à Kuttenberg, & le Maréchal Daun à Haber ; ce Maréchal y fut joint par tout ce que la cour put tirer des garnisons des pays héréditaires & de troupes de la Hongrie, outre les fuyards de la bataille de Prague, en sorte que son armée, composée au commencement de la campagne de 14,000 hommes, se trouvoit forte alors de 60,000 combattans. L'accroissement de cette armée dérangeoit toutes les combinaisons précédentes des projets du Roi ; il falloit nécessairement renforcer le Prince de Bévern, pour qu'il pût au moins se soutenir contre une armée du triple supérieure à la sienne ; d'un autre côté il étoit dangereux d'affoiblir

l'armée du siége, qui avoit une vaste circonférence à défendre, & qui pouvoit être attaquée d'un jour à l'autre par 40,000 hommes renfermés dans cette ville. On trouva cependant moyen en économisant les postes, en fortifiant les uns, en resserrant les autres, de faire une épargne de 10 bataillons & de 20 escadrons. Ce détachement pouvoit s'éloigner, mais ce ne devoit pas être pour long-temps, ou le blocus en auroit souffert. Pour que l'on prît Prague & l'armée qui la défendoit, il étoit indispensable d'éloigner le Maréchal Daun de cette contrée, parce que les troupes employées à en faire la circonvallation, quoique bien postées pour repousser des sorties, n'étoient que sur une ligne, & ne pouvoient défendre leur front & leur dos en même temps; & parce qu'en se laissant resserrer autour de Prague, les Prussiens auroient manqué de subsistances, la cavalerie étant déjà obligée d'aller chercher le fourrage à 4 ou 5 milles du camp. Ces considérations importantes déterminèrent le Roi à se mettre en personne à la tête de ce détachement, pour joindre le Prince de Bévern, & juger sur les lieux du parti qu'il seroit plus convenable de prendre. Le Roi partit le 13 * de Prague; Mr de Treskow fut détaché en même temps, pour nettoyer les bords de la Safava, que les troupes légères du Maréchal Daun commençoient d'infester. Le Roi poursuivit sa marche par Schwartz Kostelctz à Malotitz, où il fut joint par Mr de Treskow, qui avoit pris une route à droite. L'intention du Roi étoit d'arriver à

* Juin.

Kolin, pour fe joindre au Prince de Bévern; il trouva devant lui un corps confidérable, qui campoit à Zafmuky; c'étoit Mr de Nadafti, qui avoit pris cette pofition, par laquelle il coupoit déjà en quelque manière le Prince de Bévern de l'armée pruffienne. Bientôt on découvrit de loin fur le chemin de Kolin deux colonnes qui prenoient la route de Kaurzim; on apprit par ceux qui furent les reconnoître, que c'étoit le Prince de Bévern qui venoit fe joindre aux troupes du Roi. Le jour tomboit, la nuit furvint avant l'arrivée du Prince, de forte que l'on fe contenta de faire camper les troupes autant que l'obfcurité voulut le permettre. On fut étonné du mouvement du Prince de Bévern, auquel on ne s'attendoit pas; il fe fit à l'occafion de ce qui s'étoit paffé la veille; il avoit été attaqué le 13 à Kuttenberg par Mr de Nadafti, qu'il avoit repouffé, en même temps que le Maréchal Daun avoit fait un mouvement fur fon flanc qui l'avoit obligé, pour ne point être tourné, de quitter fa pofition de Kuttenberg, & de prendre celle de Kolin; là il reçut des avis que les Autrichiens campés à Wifoka fe préparoient à l'attaquer le lendemain; pour n'en point courir le rifque, il aima mieux aller au devant du détachement pruffien, qu'il favoit en marche pour le renforcer. On voulut le lendemain * reconnoître les chemins de Wifoka, pour juger de la difpofition où fe trouvoient les ennemis; cependant on ne put y réuffir, à caufe de l'épaiffeur des forêts, & du

* 16 Juin.

nombre des pandours qui les remplissoient. Le même jour 4,000 Cravates attaquèrent un convoi qui venoit de Nymbourg à l'armée; il étoit escorté par 200 fantassins aux ordres de Mr de Billerbeck, Major dans le régiment Henri; ce brave officier se défendit 3 heures contre le nombre qui l'assailloit, jusqu'à l'arrivée du secours qui le dégagea, sans avoir perdu la plus petite partie de son convoi, & l'on ne trouva à dire à son monde que 7 blessés; ce qui est une perte peu considérable, si l'on fait attention au corps qui l'attaqua. D'aussi petits détails ne deviennent dignes de l'histoire qu'autant qu'ils peuvent servir d'exemple pour prouver ce que peuvent à la guerre la valeur & la fermeté, soutenues par une bonne disposition. Le terrain où les Prussiens étoient campés n'étoit pas assez avantageux pour qu'on pût y attendre l'ennemi avec sureté; le Roi vouloit se porter avec l'armée à Scwoischitz, dont les environs sont susceptibles de défense; mais à peine l'armée se fut-elle mise en marche pour prendre cette position, qu'on vit paroître celle du Maréchal Daun, qui se forma près de Scwoischitz en une espèce de triangle, dont la gauche tiroit vers Zasmuky & la droite vers l'Elbe; le front vis-à-vis de Kaurzim & de Malotitz étoit couvert par une prairie bourbeuse, à travers laquelle serpentoit un ruisseau marécageux. Ce * mouvement des ennemis produisit un changement néceſſaire dans la disposi-

* 17 Juin.

tion

tion des Pruſſiens ; l'armée prit une autre direction ; elle gagna plus vers la gauche & s'approcha de Nymbourg ; elle ſe campa ayant Planiany vers la gauche de ſon front, & à ſa droite Kaurzim, où l'on jeta un bataillon pour aſſurer le flanc de l'armée. On rencontra près de Planiany un corps d'Autrichiens, dont l'intention ne pouvoit être que de s'emparer du dépôt que les Pruſſiens avoient à Nymbourg ; on contraignit ce corps à ſe replier, & il prit poſte ſur une hauteur derrière Planiany, où il demeura la nuit. La ſituation du Roi devenoit de jour en jour plus critique & plus embarraſſante ; ſa poſition ne valoit rien : ſon camp étoit étroit, acculé contre des montagnes ; ſon front ſe trouvoit à la vérité inabordable par le marais & le ruiſſeau qui ſéparoient les deux armées ; mais il n'en étoit pas de même de la droite, mal appuyée à Kaurzim, & que le Maréchal Daun étoit maître de tourner dès qu'il le voudroit, en ſe portant de Zaſmuky ſur Malotitz. Si les ennemis euſſent fait ce mouvement, toute l'armée étoit priſe en flanc & battue ſans reſſource. Il ſe préſentoit d'autre part une multitude d'objets à remplir, trop contraires pour qu'il fût poſſible de les concilier tous, & l'on ne pouvoit en négliger aucun ſans un préjudice conſidérable. Il falloit couvrir les magaſins de Brandeis & de Nymbourg, d'où l'armée d'obſervation tiroit ſon pain ; il falloit protéger le blocus de Prague, en empêchant avec un corps foible une armée ſupérieure du

double d'y détacher des troupes, ou d'en approcher. Plus l'infériorité des Pruſſiens devenoit ſenſible, plus ils avoient à craindre à la longue d'eſſuyer quelque échec conſidérable ; car en ſuppoſant même qu'ils euſſent pu ſe ſoutenir dans le camp où ils étoient, il ne leur en étoit pas moins impoſſible d'empêcher le Maréchal Daun d'envoyer un gros détachement, qui longeant les bords de la Saſava, ſeroit venu à dos des corps pruſſiens qui campoient entre Branick & Michéle, & cette armée du ſiége, attaquée par derrière pendant que de la ville le Prince de Lorraine auroit fait une ſortie, ſe ſeroit trouvée entre deux feux, & auroit par conſéquent été totalement battue. Si le Roi prenant un autre parti, eût trouvé convenable de ſe retirer à Koſteletz ou à Teutſchbrodt, il y trouvoit des camps plus avantageux ; mais les inconvéniens dont nous venons de parler n'en ſubſiſtoient pas moins ; car en s'approchant de l'Elbe on couvroit les magaſins, en laiſſant le chemin libre vers Prague, & en tirant plus vers la Saſava, on protégeoit mieux le ſiége, & l'on découvroit les dépôts, dont la perte s'en ſeroit promptement enſuivie, ſans compter qu'en perdant du terrain où il y avoit du fourrage, l'armée en ſe retirant ſe reſſerroit dans un pays épuiſé & où les vivres avoient été conſumés d'avance. Il ſe préſentoit d'autres conſidérations plus fortes encore. Le Maréchal Daun commandoit une armée de 60,000 hommes que l'Impératrice Reine avoit raſſemblée à grands fraix ; étoit-il à préſumer qu'on ſouffrît impunément à Vienne, ayant autant de

troupes en Bohème, que les Prussiens fissent dans Prague le Prince de Lorraine & 40,000 hommes prisonniers de guerre en présence de cette armée? On savoit même que le Maréchal Daun avoit ordre de tout risquer pour délivrer le Prince de Lorraine. Il s'agissoit donc proprement de se déterminer, ou à laisser aux ennemis la liberté d'attaquer les troupes prussiennes dans leur poste, ou à les prévenir & à les attaquer soi-même. Ajoutons à ces considérations que depuis que le Maréchal Daun se trouvoit fort, il étoit impossible de prendre Prague sans gagner une seconde bataille, & qu'il auroit été honteux pour les armes d'en lever le siége à l'approche de l'ennemi, vu que tout ce qui pouvoit arriver de pis étoit d'abandonner cette entreprise, au cas que l'ennemi remportât la victoire. Indépendamment de tout ce que nous venons de dire, une raison plus importante encore obligeoit d'en venir à une décision; c'est qu'en gagnant encore une bataille, le Roi prenoit sur les impériaux une entière supériorité. Les Princes de l'Empire, déjà incertains & indécis, l'auroient conjuré de leur accorder la neutralité. Les François se seroient trouvés dérangés & peut-être arrêtés dans leurs opérations en Allemagne. Les Suédois en seroient devenus plus pacifiques & plus circonspects. La cour de Péterbourg même auroit fait des réflexions, par ce que le Roi se seroit vu dans une situation à pouvoir envoyer sans risque des secours à son armée de Prusse, & même à celle du Duc de Cumberland. Voilà quels furent les

motifs importans qui engagèrent le Roi à attaquer le lendemain le Maréchal Daun dans fon pofte.

On fe mit en marche le 18 de grand matin. Mr de Trefkow avec l'avant-garde délogea d'abord ce corps ennemi qui s'étoit campé la veille fur les hauteurs derrière Planiany; ce début étoit néceffaire pour nettoyer le chemin de Kolin, fur lequel l'armée devoit marcher en deux colonnes. Elle défila fur deux lignes par la gauche vis-à-vis celle des ennemis. Le Maréchal Daun, qui découvrit le mouvement, changea auffitôt fon front, & marchant par fa droite, longea la croupe des montagnes qui vont vers Kolin. Mr de Nadafti s'étoit placé devant l'armée du Roi avec 4 à 5,000 houfards, qu'un corps de cavalerie pouffoit d'efpace en efpace, ce qui rallentit la marche des colonnes. On continua de preffer ainfi ces troupes légères, jufqu'à ce qu'on eût gagné une éminence qu'il falloit occuper néceffairement pour attaquer l'ennemi. Comme les troupes n'arrivèrent pas auffi promptement pour le bien des affaires qu'il auroit été à défirer, le Roi profita de ce temps pour affembler les officiers généraux, & pour convenir avec eux de la difpofition de la bataille. Une auberge fe trouvoit fur le chemin que tenoient les troupes ; l'on y découvroit diftinctement l'ordre dans lequel le Maréchal Daun avoit rangé fes troupes, & toutes les parties du terrain fur lequel il falloit agir. Ce fut dans ce lieu-là qu'on prit les mefures fuivantes : il fut réfolu d'attaquer la droite de l'ennemi, parce qu'elle étoit mal ap-

puyée, & parce que c'étoit l'endroit le plus accessible; le front des Autrichiens s'étendoit sur des rochers âpres & escarpés, au pied desquels des villages dans la plaine étoient remplis de pandours; mais plus ils étoient inexpugnables dans cette partie, moins ils l'étoient à leur droite; l'endroit par lequel la gauche des Prussiens devoit attaquer, étoit une hauteur qu'ils occupoient déjà; de là se présentoit un cimetière isolé, garni de Cravates & qu'il falloit emporter; ensuite en tournant un peu plus à gauche on prenoit l'armée du Maréchal Daun à dos & en flanc. Pour soutenir cette attaque, il falloit la nourrir de toute l'infanterie prussienne qui se trouvoit dans l'armée; par cette raison le Roi se proposa de refuser entièrement sa droite aux ennemis, & défendit sévèrement aux officiers qui la commandoient de dépasser le grand chemin de Kolin: cela étoit d'autant plus sensé, que la partie de l'armée autrichienne postée vis-à-vis de cette droite, occupoit un terrain inabordable: si la position que le Roi avoit prescrite à ses troupes avoit été observée, il auroit été maître durant l'action de faire filer selon le besoin des bataillons, pour soutenir les brigades qui avoient la première attaque. Outre ce que nous venons de dire, Mr de Ziethen eut ordre de tenir tête à Mr de Nadasti avec 40 escadrons, pour qu'il ne troublât pas l'infanterie prussienne dans ses opérations; le reste de la cavalerie fut placé en réserve derrière les lignes. Lorsque tout fut réglé, Mr de Hulsen partit à la tête de 7 bataillons & de 14 pièces d'artil-

lerie, pour engager l'action : des 24 bataillons qui restoient, 6 formèrent la seconde ligne & les 15 autres la première. Telle fut cette disposition, qui auroit rendu les Prussiens victorieux, si elle avoit été suivie ; mais voici ce qui arriva. Mr de Ziethen attaqua le corps de Nadasti, dont la déroute fut générale ; il le poursuivit jusqu'à Kolin, de sorte qu'il fut séparé des Autrichiens, & que de toute la journée il ne fut plus à portée de nuire aux entreprises du Roi. A une heure après midi Mr de Hulsen attaqua le cimetière, & le village de la hauteur, où il ne rencontra pas grande résistance ; il se rendit maître ensuite de deux batteries, chacune de 12 pièces de canon. Tout succédoit aux voeux des Prussiens dans cette première attaque ; mais voici les fautes qui causèrent la perte de la bataille. Le Prince Maurice, qui conduisoit la gauche de l'infanterie, au lieu de l'appuyer derrière ce village que Mr de Hulsen venoit d'emporter, la forma à mille pas de cette hauteur ; cette ligne étoit en l'air ; le Roi s'en apperçut, & la mena près du pied de cette hauteur ; en même temps on entendit un feu assez vif à la droite. Obligé de se hâter & ne pouvant faire autrement, il remplit les vides qui se trouvoient dans sa ligne par les bataillons de la seconde ; il se rendit aussitôt à la droite, pour savoir de quoi il étoit question ; il trouva que Mr de Mannstein, qui avoit engagé sa brigade si mal à propos à la bataille de Prague, venoit de retomber dans la même faute ; il avoit apperçu des pandours dans un village proche

du chemin que la colonne tenoit; il lui prend fantaisie de les en déloger; il entre contre ses ordres dans le village, en chasse l'ennemi, le poursuit, & se trouve sous le feu de mitraille des batteries autrichiennes; à son tour on l'attaque, & la droite de l'infanterie marche à son secours. Lorsque le Roi arriva sur les lieux, l'affaire étoit si sérieusement engagée, qu'il n'y avoit plus moyen de retirer les troupes sans être battu; bientôt la gauche entra également en jeu, ce que les généraux auroient pu cependant empêcher. Alors la bataille devint générale, & ce qu'il y avoit de fâcheux, c'est que le Roi n'en pouvoit être que spectateur, n'ayant pas un bataillon de reste dont il pût disposer. Le Maréchal Daun profita en grand général des fautes des Prussiens; il fit filer derrière son front sa réserve, qui vint à son tour attaquer Mr de Hulsen jusqu'alors victorieux; il se soutint néanmoins, & si on avoit pu lui fournir quatre bataillons frais, la bataille étoit gagnée; il repoussa encore cette réserve autrichienne; les dragons de Normann donnèrent alors dans l'infanterie ennemie, la dispersèrent, & lui prirent 5 drapeaux; ils attaquèrent ensuite les carabiniers saxons, qu'ils chassèrent jusqu'à Kolin. Pendant ces entrefaites l'infanterie prussienne du centre & de la droite avoit gagné quelque terrain, sans cependant avoir emporté d'avantage considérable. Ces bataillons, qui tous avoient beaucoup souffert du canon & du feu des petites armes, étant fondus à moitié, faisoient entr'eux des intervalles du triple plus grands qu'ils ne

devoient l'être, & comme il n'y avoit ni seconde ligne, ni réserve, il fallut y suppléer par des régimens de cuirassiers, qu'on plaça à quelque distance derrière ces ouvertures. Le régiment de Prusse cavalerie attaqua même un gros de l'infanterie ennemie, & l'auroit détruit, si une batterie chargée à mitraille n'eût pas joué à propos contre lui; il rebroussa chemin en confusion, & renversa les régimens de Bévern & de Henri qui étoient derrière lui; l'ennemi s'apperçut de ce désordre; il lâcha aussitôt sa cavalerie, qui profitant de ce moment, rendit la confusion générale. Le Roi voulut faire charger des cuirassiers qui étoient à portée & qui auroient pu réparer le mal en partie; il lui fut impossible de les mettre en mouvement: il eut recours à deux escadrons de Truchses, qui prirent la cavalerie ennemie en flanc, & la ramenèrent au pied de ses montagnes. Il n'y avoit de cette ligne d'infanterie que le premier bataillon des gardes qui tînt encore à la droite; il avoit repoussé quatre bataillons d'infanterie & deux régimens de cavalerie qui avoient voulu l'entourer; mais un bataillon, quelque bravoure qu'il ait, ne sauroit seul gagner une bataille. Mr de Hulsen, avec son infanterie, & quelque cavalerie qu'on lui avoit envoyée, se maintenoit encore sur son terrain, savoir sur cet emplacement dont il avoit chassé les Autrichiens au commencement de l'action; il y resta jusqu'au soir à 9 heures, qu'il fut obligé de se retirer, de même que l'armée. Le Prince Maurice mena les troupes à Nymbourg, où il passa l'Elbe, sans qu'un seul housard de l'ennemi

le ſuivît. Cette action coûta au Roi 8,000 hommes de ſa meilleure infanterie ; il y perdit 16 pièces de canon, qui ne purent être tranſportées, les chevaux en ayant été tués. Après que le Roi eut donné ſes ordres aux généraux pour la retraite des troupes, il courut au plus preſſé, ſe rendit à ſon armée de Prague, où il ne put arriver que le lendemain au ſoir, & l'on fit des diſpoſitions pour lever le blocus de la ville, que le funeſte événement de Kolin ne permettoit plus de continuer.

Ce qu'il y eut de ſingulier dans l'action que nous venons de rapporter, fut que déjà l'infanterie autrichienne commençoit à ſe retirer, que la cavalerie devoit en faire autant, lorſqu'un Colonel d'Ayaſſas de ſon propre mouvement attaqua l'infanterie pruſſienne avec ſes dragons, au moment où les cuiraſſiers de Pruſſe y mirent la confuſion, & où les ſuccès firent révoquer les premiers ordres. Sans doute que l'embarras où ſe trouvoient les Autrichiens après une affaire auſſi opiniâtre, les empêcha de pourſuivre les Pruſſiens ; cependant ils étoient victorieux. Si le Maréchal Daun avoit eu plus de réſolution & d'activité, il eſt certain que ſon armée auroit pu arriver le 20 devant Prague, & que les ſuites de la bataille de Kolin ſeroient devenues plus funeſtes pour les Pruſſiens que leur défaite même. Le 20 de grand matin les Pruſſiens levèrent le blocus de Prague. Le corps qui avoit campé du côté de Michéle, ſe retira au delà de l'Elbe par Alt-Buntzlau & Brandeis, pour ſe joindre à l'armée de Kolin

qui campoit à Nymbourg. Le corps du Maréchal Keith devoit ſe replier ſur Welwarn, afin de couvrir les magaſins de Leutmeritz & d'Auſſig; des contretemps s'en mêlèrent, les ponts ne furent pas enlevés aſſez vîte, on fut obligé d'attendre, & le Maréchal Keith ne put quitter ſon camp qu'à 11 heures. Les Pruſſiens de Michéle étoient partis à 3 heures du matin. Le Prince de Lorraine, qui eut d'abord des avis de la bataille que le Maréchal Daun venoit de gagner, ſe prépara à faire une ſortie ſur les troupes du Maréchal Keith prêtes à lever le piquet. Il ſortit du Petit côté & canonna vivement les deux colonnes pruſſiennes qui ſe retiroient par le couvent de la Victoire; les grenadiers de l'arrière-garde calmèrent l'impétuoſité des ennemis, & le Prince de Pruſſe prit une poſition à Reeſin, d'où il protégea la retraite des troupes. Les Pruſſiens n'eurent que 200 hommes tant de tués que de bleſſés dans cette affaire; le Prince de Lorraine y gagna 2 pièces de 3 livres dont les chevaux furent tués, ſeul trophée qu'il remporta de ſon expédition. Le corps avec lequel le Roi avoit marché à Brandeis, prit le lendemain le camp de Liſſa, où il ſe joignit au débris des troupes de Kolin. L'on ſuppoſoit que le Maréchal Daun agiroit contre l'armée du Roi, & le Prince de Lorraine contre celle du Maréchal Keith, & l'on ſe trompa. Les Autrichiens perdirent beaucoup de temps à faire avancer leurs magaſins; au bout de huit jours les deux armées autrichiennes ſe joignirent à Brandeis.

Le Prince de Pruſſe prit le commandement de l'armée de Liſſa, avec laquelle il marcha à Jung-Buntzlau, & bientôt à Bœhmiſch Leippa. Le Roi prit le chemin de Melnick, pour ſe joindre au Maréchal Keith avec un renfort qu'il lui mena; il paſſa l'Elbe à Leutmeritz: afin de ne pas perdre cependant la communication avec le Prince de Pruſſe, il laiſſa le Prince Henri avec un détachement à Trebotſchau à la rive droite de l'Elbe. L'armée du Roi s'étendoit dans la plaine entre Leutmeritz & Lowoſitz; quelques bataillons occupoient le Paſcopol & le défilé de Welmina; les gorges de la Saxe étoient gardées par de nouvelles levées*. La ville de Leutmeritz avoit ſervi de dépôt pour le ſiége de Prague; c'étoit le grand magaſin & l'hôpital de l'armée: cette ville, ſituée dans un fond, ne pouvoit ſe défendre que par les camps qui occupoient les montagnes qui l'environnent; on travailla, auſſitôt que les troupes y arrivèrent, à débarraſſer des malades, des munitions & de l'artillerie qu'on y gardoit; quelque activité qu'on mît à preſſer tous ces tranſports, on ne put les achever que le 20 de Juillet. Au commencement de ce mois Mr de Nadaſti s'approcha de l'armée, ſe campa à Gaſtorf vis-à-vis du corps du Prince Henri, & mit tout en œuvre pour interrompre la communication que les Pruſſiens entretenoient entre le camp de Leutmeritz & celui de Leippa; en quoi il n'eut pas de

peine à réussir, en répandant ses pandours dans les forêts & dans les défilés en grand nombre qui se trouvent dans cette partie de la Bohème. A la rive gauche de l'Elbe il ne parut qu'un petit corps d'Autrichiens commandé par le Sr Laudon. Ce partisan, à la tête de 2,000 pandours, s'étoit posté au pied du Pascopol, d'où il infestoit les grands chemins, inquiétoit les détachemens & faisoit des coups peu considérables. Celui qui lui réussit le mieux, devint funeste à Mr de Mannstein, célèbre pour avoir engagé la bataille de Prague, & avoir causé la perte de celle de Kolin. Ce Général se faisoit transporter en Saxe, pour y chercher la guérison de ses blessures; il étoit escorté par 200 hommes de nouvelles levées; Laudon l'attaque en chemin, le désordre se met dans l'escorte, Mannstein sort de sa voiture, prend son épée, se défend en désespéré, & refusant le quartier qu'on lui offre, est tué sur la place. La guerre se faisoit avec plus de vigueur du côté du Prince de Prusse. Le Prince de Lorraine & le Maréchal Daun, après s'être joints, quittèrent Brandeis & suivirent le Prince de Prusse; ils se campèrent à Nimes, où ils tournoient son flanc gauche, & gagnoient sur les Prussiens une marche sur Gabel. Le Général Puttkammer défendoit le château de cette ville, où le Prince de Prusse l'avoit envoyé avec 4 bataillons, pour faciliter les convois que son armée tiroit de Zittau. Si le Prince de Prusse eût pris le parti de marcher incontinent à Gabel, les Autrichiens n'auroient rien gagné par leur mouve-

ment; mais le Prince, qui n'en sentit pas d'abord les conséquences, demeura tranquille dans son camp, & laissa faire à l'ennemi ce qu'il lui plut. Le Maréchal Daun fit partir un détachement de 20,000 hommes, qui attaqua Mr de Puttkammer à Gabel; ce Général, après une vigoureuse résistance & trois jours de tranchée ouverte, n'étant point secouru, fut obligé de se rendre prisonnier de guerre. Le Prince de Prusse comprit l'importance de ce poste après l'avoir perdu; le droit chemin de son camp à Zittau passe par Gabel; ce chemin lui étant interdit, celui qui lui restoit, passe par Rumbourg & fait un détour de quelques milles; on ne peut y passer que sur une colonne. L'armée fut obligée de le prendre; elle y perdit du bagage, & des pontons qui se brisèrent dans des chemins étroits entre des rochers. Le Prince arriva à Zittau en décrivant un arc, & le Maréchal Daun par la corde. Mr de Schmettau, qui commandoit l'avant-garde des Prussiens, trouva en approchant de Zittau les Autrichiens établis sur l'Eckartsberg; c'est le poste le plus important de cette contrée; il domine sur la ville & commande aux environs. L'armée du Prince de Prusse occupa une hauteur opposée au camp des ennemis, la ville de Zittau devant sa droite entre les deux armées, sa gauche étendue sur la montagne de Hennersdorf. Le Prince pouvoit soutenir la ville, sans pouvoir néanmoins empêcher les impériaux de l'insulter. Le Maréchal Daun, excité par le Prince Charles de Saxe, fit bombarder la ville. Zittau a des rues

étroites, la plupart des toits font en bardeau; le feu y prit, le bardeau communiqua l'incendie aux différens quartiers de la ville à la fois, les maifons s'écroulèrent & les paffages furent bouchés par les débris. Le Prince de Pruffe fe vit obligé d'en retirer la garnifon; les troupes qui occupoient l'extrémité oppofée, ne purent regagner l'armée, ne trouvant que des flammes & des ruines fur leur paffage, de forte que le Colonel Dierke avec 150 pionniers & le Colonel Kleift avec 80 foldats du Margrave Henri tombèrent entre les mains des ennemis. La ville de Zittau n'étant en elle-même d'aucune conféquence, on ne fut fenfible à ce malheur qu'à caufe du magafin confidérable qui s'y trouvoit. Après qu'il eut été confumé par les flammes, l'armée du Prince de Pruffe ne pouvant tirer fa fubfiftance & fon pain que de Drefde, il auroit fallu tranfporter ce pain de 12 milles, pour qu'il arrivât au camp; & comme il fe préfentoit des difficultés infurmontables à ce tranfport, le Prince fut obligé de fe rapprocher de fes vivres; il décampa de Zittau fans être fuivi par l'ennemi, & prit une pofition pour l'armée aux environs de Bautzen.

Dès que le Roi fut informé de la perte de Gabel, il fe propofa d'évacuer Leutmeritz, pour retourner en Saxe. La ville de Leutmeritz étoit vide; les munitions de guerre & de bouche étoient déjà arrivées à Drefde, & comme il n'y avoit point de temps à perdre, le Prince Henri paffa l'Elbe; après qu'il eut rejoint le Roi, l'armée alla fe camper

entre Sulowitz & Lowositz*. Mr de Nadasti, qui avoit suivi l'arrière-garde de S. A. R. attaqua les grands gardes du camp; on le reçut vertement; il fut repoussé avec perte, & repassa promptement l'Elbe. Les jours suivans l'armée se replia sur Linay, de là sur Nœllendorf & sur Pirna. Un détachement de 200 hommes de nouvelles levées qui gardoit le Schreckenstein, fut attaqué & pris par Mr Laudon; les postes d'Aussig & de Tetschen furent évacués sans perte. Le Roi laissa le Prince Maurice à Gishubel; il lui donna 14 bataillons & 10 escadrons, pour défendre cette gorge, & se mit en marche avec le reste de ses troupes, voulant joindre le Prince de Prusse à Bautzen. Ce Prince, qui étoit tombé malade, quitta l'armée & ne fit depuis que languir. Le Roi s'avança d'abord avec un détachement de Bautzen à Weissenberg; il en délogea Mr de Beck, qui se replia vers Bernstadt. Les arrangemens qu'il fallut faire pour rétablir l'ordre dans les vivres & préparer de nouveaux caissons, arrêtèrent le Roi quinze jours. Ce prince étoit pressé par les progrès des François à sa droite, & des Russes à sa gauche; il étoit obligé de détacher; ce qui lui inspira le dessein de marcher aux Autrichiens, & d'essayer de s'en délivrer, avant que de s'affoiblir par des détachemens; il se mit en marche le 16 pour Bernstadt; le Roi menoit la colonne de la gauche, le Prince de Bronswic celle de la droite.

* Août.

Ils pensèrent entourer Mr de Beck ſur une montagne près de Sohland, & ce partiſan ne ſe ſauva qu'en perdant une partie de ſon monde. On apprit à Bernſtadt qu'un détachement des ennemis s'aſſembloit à Oſtritz; Mr de Werner y fut auſſitôt envoyé; il fut ſur le point de prendre Mr de Nadaſti, dont il enleva le bagage, & les troupes qui l'eſcortoient. On trouva parmi ſes papiers des lettres originales de la Reine de Pologne, qui donnoit des avis à ce Général de tout ce qu'elle ſavoit des Pruſſiens, & lui propoſoit quelques projets de ſurpriſe: le Roi envoya ces originaux à Mr de Finck, Commandant de Dreſde, pour les montrer à la Reine, afin qu'elle comprît qu'on étoit au fait de toutes ſes menées*. Le Roi détacha 5 bataillons de Bernſtadt, pour prendre poſte à Gœrlitz, & avec le gros de l'armée il marcha droit aux Autrichiens. Le Maréchal Daun campoit encore à l'Eckartſberg; il ne fit faire qu'un mouvement à ſes troupes, pour qu'elles préſentaſſent le front aux Pruſſiens. Ce poſte étoit inattaquable; à la gauche une montagne taillée en forme de baſtion, hériſſée de 60 pièces de douze livres, flanquoit la moitié de ſon armée; devant le front s'étend dans un bas-fond le village de Wittgenau, le long duquel coule un ruiſſeau entre des rochers eſcarpés. Trois chemins ſe préſentoient pour traverſer ce village, qui menoient à l'ennemi, & dont le plus large pouvoit contenir une

* 17 Août.

voiture.

voiture. La droite du Maréchal s'appuyoit à la Neiſſe; au delà de cette rivière campoit Mr de Nadaſti avec la réſerve de l'armée ſur une hauteur, d'où il pouvoit avec 30 pièces de gros calibre balayer tout le front de l'armée impériale. Les deux armées n'étoient ſéparées que par le fond de Wittgenau; toute la journée ſe paſſa à ſe canonner réciproquement*. Le lendemain on fit paſſer la Neiſſe à Hirſchfeld à un corps aux ordres de Mr de Winterfeld, pour reconnoître s'il n'y auroit pas moyen d'engager une affaire avec Mr de Nadaſti, ce qui auroit porté le Maréchal Daun à le ſecourir, & auroit donné lieu à un combat général. Mais la difficulté du terrain s'oppoſa encore à cette entrepriſe, & il fallut y renoncer. Rien n'auroit été plus avantageux pour le Roi dans ces circonſtances que d'engager une affaire déciſive; il n'avoit point de temps à perdre; un gros de François étoit à Erfurt; l'armée du Duc de Cumberland étoit acculée à Stade; le duché de Magdebourg & la vieille Marche ſe trouvoient expoſés aux incurſions des François; une armée ſuédoiſe avoit paſſé la Peene près d'Anclam; les troupes des cercles étoient en mouvement pour s'avancer en Saxe†. Mais l'impoſſibilité de combattre dans ce terrain difficile & impraticable, & la néceſſité de faire de prompts détachemens, obligèrent le Roi à ſe retirer. L'infanterie ſe replia par ligne, ſans que l'ennemi fit mine de

* 18 Août. † 20.

s'en appercevoir. L'armée marcha à Bernſtadt, & ſe campa ſur les hauteurs de Jauernick juſqu'à la Neiſſe; au delà de cette rivière le corps de Mr de Winterfeld s'étendit juſqu'à Radomeritz. On envoya un détachement pour relever la brigade de Gœrlitz, avec laquelle Mr de Grumbkow eut ordre de ſe rendre en Siléſie, pour nettoyer les frontières des partis ennemis, qui y commettoient des déſordres, & pour veiller en même temps à la ſureté de la fortereſſe de Schweidnitz. Le Roi remit le commandement de l'armée au Prince de Bévern*, en lui adjoignant Mr de Winterfeld, auquel proprement il donnoit ſa confiance; il leur recommanda ſurtout de couvrir avec ſoin les frontières de la Siléſie; après quoi il partit avec 18 bataillons & 30 eſcadrons, pour s'oppoſer aux entrepriſes des François & des troupes de l'Empire. Afin de ne point interrompre les événemens de cette campagne, tous liés les uns aux autres, nous n'avons pas fait mention de la campagne de l'armée alliée, commandée par le Duc de Cumberland; la liaiſon des choſes exige que nous en faſſions à préſent une courte récapitulation.

Dès le commencement d'Avril les François occupèrent les villes de Clèves & de Wéſel, où ils ne rencontrèrent aucune réſiſtance. Le Comte de Giſors s'empara de Cologne, dont les François avoient deſſein de faire leur place d'armes. Mr

* 25 Août.

d'Etrées, qui devoit prendre le commandement de l'armée, y arriva les premiers jours du mois de Mai; il s'avança le 26 & campa avec toutes ſes troupes à Munſter. Le Duc de Cumberland raſſembla les ſiennes à Bielefeld, d'où il avoit pouſſé un détachement à Paderborn à l'approche de Mr d'Etrées, dont l'armée ſe campa à Rhéda. Le Duc ſe retira à Herford, ſur quoi les François envoyèrent un détachement dans le pays de Heſſe, qui n'y trouvant aucune oppoſition, s'empara de tout le landgraviat; Caſſel même, qui en eſt la capitale, ſe rendit après une foible réſiſtance. Le Duc de Cumberland ne voulant faire ferme que derrière le Wéſer, ſelon le projet des miniſtres de Hanovre*, qui croyoient le paſſage de ce fleuve plus difficile que celui du Rhin, le fit paſſer à ſes troupes ſur les ponts qu'il avoit fait préparer dans les villages de Rhemun & de Vlotho; il donna en même temps des ordres pour qu'on travaillât à fortifier les villes de Munden & de Hameln; c'étoit y penſer bien tard. Les François de leur côté ſe portèrent ſur Corbie; un de leurs détachemens ayant paſſé le Wéſer, donna lieu au Duc de changer ſa poſition, & il ſe campa la droite à Hameln, la gauche à Afferde. Le Duc d'Orléans fit en même temps établir des ponts à Munden pour y paſſer le Wéſer. Le Duc de Cumberland, qui s'attendoit à être attaqué dans peu, rappela à lui tous ſes détachemens,

Juillet.

& les raſſembla à Haſtenbeck, dont on lui avoit dépeint la poſition comme admirable. La droite de ſon armée s'y trouvoit bien appuyée, au centre les troupes ſe replioient en forme de coude, devant elles ſe trouvoit un bois & dans ce bois un ravin aſſez conſidérable. L'armée françoiſe s'approcha de celle des alliés; le 25 ſe paſſa en reconnoiſſances de la part de Mr d'Etrées, & en canonnades de la part du Duc de Cumberland*. Le lendemain les François attaquèrent ſa gauche en ſe gliſſant par ce ravin au fond du bois; ils emportèrent la batterie du centre des alliés. Le Prince héréditaire de Bronſwic la reprit l'épée à la main, & fit connoître par ce coup d'eſſai que la nature le deſtinoit à devenir un héros. En même temps un colonel hanovrien, nommé Breitenbach, ſe détache de lui-même, raſſemble les premiers bataillons qu'il rencontre, entre dans le bois, prend les François à dos, les chaſſe & s'empare de leurs canons & de leurs drapeaux: tout le monde croit la bataille gagnée par les alliés; Mr d'Etrées, qui voit ſes troupes en déroute, ordonne la retraite; le Duc d'Orléans s'y oppoſe; enfin au grand étonnement de toute l'armée françoiſe on apprend que le Duc de Cumberland eſt en pleine marche, & qu'il ſe replie ſur Hameln. Le Prince héréditaire fut obligé d'abandonner cette batterie qu'il avoit repriſe avec tant de gloire, & la retraite ſe fit avec tant de

* 26 Juillet.

précipitation, qu'on oublia même ce brave Colonel Breitenbach qui avoit si bien mérité dans cette journée; ce digne officier demeura seul maître du champ de bataille, partit la nuit pour joindre l'armée, apportant ses trophées au Duc, qui pleura de désespoir de s'être trop précipité la veille à quitter un champ de bataille qu'on ne lui disputoit plus. * Quelques représentations que lui fissent le Duc de Bronswic & des généraux de son armée, on ne put jamais le dissuader de continuer sa retraite. Il marcha d'abord à Nienbourg, ensuite à Verden, d'où il prit par Rotenbourg & Bremervœrde le chemin de Stade. Par cette manœuvre malhabile il abandonna tout le pays à la discrétion des François; Hameln fut d'abord occupé par le Duc de Fitz-james; mais ce qu'il y eut de singulier & de remarquable, fut que Mr d'Etrées fut rappelé pour avoir remporté une victoire. Le Duc de Richelieu, auquel la cour donna le commandement de cette armée, arriva le 7 à Munden; il prit Hanovre, le Duc d'Ayen Bronswic, & Mr le Voyer Wolfenbuttel. Il envoya le Prince de Soubise avec un détachement de 25,000 hommes à Erfurt, où il devoit être joint par l'armée des cercles & un détachement d'Autrichiens. Il se mit de son côté à la poursuite des alliés, passa l'Aller, & se campa à Verden. Mr d'Armentières s'empara en même temps de Brème le 1 de Septembre. L'armée fran-

* Août.

çoiſe s'avança vers Rotenbourg, dans l'intention d'attaquer le Duc de Cumberland; elle ne l'y trouva plus; ce prince s'étoit déjà replié ſur Bremervœrde, évitant depuis la journée de Haſtenbeck tout engagement avec l'ennemi. Dès que le Roi eut remarqué par les manœuvres du Duc de Cumberland qu'il ſe bornoit à défendre le Wéſer, il prévit tout ce qui en réſulteroit, & rappela les 6 bataillons qu'il avoit dans cette armée, pour les jeter dans Magdebourg, ce qui ſe fit très-à-propos, comme nous le verrons dans la ſuite.

On voit par le tableau que nous venons de préſenter, que le duché de Magdebourg étoit menacé de l'invaſion des François & la ville d'un ſiége, que la Saxe alloit devenir la proie de cette armée qui s'aſſembloit à Erfurt, que les garniſons de Dreſde & de Torgau alloient être perdues, enfin que Berlin, cette capitale ſans défenſe, étoit ſur le point d'être envahie par les Suédois, qui avoient pénétré dans la Marche uckerane, & qui ne trouvoient qu'une poignée de monde qui s'oppoſât à leurs progrès. Dans ces conjonctures les raiſons les plus preſſantes demandoient qu'un corp de troupes marchât contre tant d'ennemis. Le Roi ſe chargea de ce commandement, & ſe mit à la tête de peu de monde, pour ne point affoiblir ſon armée de Siléſie, qui avoit à combattre l'ennemi le plus redoutable.

* Le Prince de Bévern, auquel il reſtoit 50

* 31 Août.

bataillons & 110 escadrons, se campa après le départ du Roi à la Landeskrone près de Gœrlitz. Mr de Winterfeld plaça son détachement de l'autre côté de la Neisse sur le Holzberg proche du village de Moys. Le Prince fit transporter son magasin de Bautzen à Gœrlitz. Le Maréchal Daun * & le Prince de Lorraine se campèrent vis-à-vis de lui à Aussig, & détachèrent Mr de Nadasti à Schœnberg, pour observer Mr de Winterfeld. Le Comte de Kaunitz venoit d'arriver à l'armée autrichienne, pour s'aboucher avec les généraux & régler les opérations ultérieures de la campagne. Mr de Nadasti, pour lui faire sa cour, se proposa d'attaquer le poste de Mr de Winterfeld au Holzberg. Ce poste n'étoit garni que de deux bataillons, les dix autres du même corps campoient à trois mille pas en arrière plus près de Gœrlitz. Le jour † que l'attaque se fit, Mr de Winterfeld étoit auprès du Duc de Bévern, avec lequel il avoit quelques arrangemens à prendre; on vint lui dire que l'ennemi attaquoit son poste; il y accourut; mais le Holzberg étoit emporté avant qu'il y arrivât; il voulut en déloger l'ennemi, s'avança à la tête de quatre bataillons, & eut le malheur d'être blessé mortellement. Mr de Nadasti, content de l'avantage qu'il venoit de remporter, se retira de lui-même à Schœnberg; les Prussiens perdirent 1200 hommes à cette affaire, & nombre de braves officiers. Mr de

* Septembre. † 7.

Winterfeld mourut de ſa bleſſure, & fut d'autant plus regretté dans ces circonſtances, qu'il étoit l'homme le plus néceſſaire à l'armée du Prince de Bévern, & que le Roi n'avoit compté que ſur lui dans les meſures qu'il avoit priſes pour la défenſe de la Siléſie. Le lendemain de cette affaire le Prince de Bévern leva ſon camp; il ſe rendit par Catholiſch Hennerſdorf & Naumbourg à Lignitz, & négligea de prendre le camp de Lœwenberg ou celui de Schmutſeifen, par leſquels il auroit couvert la Siléſie; & non content d'abandonner les frontières, il acheva de s'affoiblir en détachant 15,000 hommes, qu'il jeta dans différentes places. Ces fautes entrainèrent les malheurs qui l'accablèrent à la fin de la campagne. Le Maréchal Daun ſuivit les Pruſſiens; il marcha par Lœwenberg & Goldberg, & ſe campa ſur les hauteurs de Wahlſtadt. Les Pruſſiens étoient dans un fond, la droite à Lignitz, la Katzbach à dos, & la gauche au village de Beckren; ils avoient tout à craindre dans ce terrain, un ennemi entreprenant en eût profité; le Maréchal Daun ne l'étoit pas. Cependant une après-midi, animé par le vin & par les diſcours du Chevalier de Montazet, le Prince de Lorraine voulut emporter quelque avantage ſur l'ennemi; il fit avancer huit à dix bataillons de grenadiers & du canon, avec leſquels il fit attaquer le village de Beckren. Ce détachement étoit trop foible contre une armée; il n'étoit point ſoutenu; il fut repouſſé par les troupes que le Prince de Bévern fit avancer de la ligne pour

ſoutenir le village ; le régiment de Pruſſe infanterie ſe diſtingua ſurtout à cette action. Cet eſſai fit comprendre au Prince de Bévern que ſa poſition étoit mauvaiſe, ſon camp mal pris, ſa ſituation hazardée. Appréhendant d'être attaqué le lendemain avec des forces plus conſidérables, il repaſſa la nuit même la Katzbach, & marchant à Parchwitz, il y trouva un corps d'impériaux qui lui diſputa le paſſage de la Katzbach ; il fit des ponts ſur l'Oder, paſſa ce fleuve & ſe rendit par ſa rive droite le 1 d'Octobre à Breſlau ; ayant repaſſé l'Oder ſur le pont de la ville, il prit poſte derrière le petit ruiſſeau de la Lohe, où il ſe retrancha ; les Autrichiens ſe placèrent vis-à-vis de lui à Liſſa. La cour de Vienne avoit négocié des troupes de l'Electeur de Bavière & du Duc de Wurtemberg, qu'elle envoya alors en Siléſie ; ces corps ſe joignirent à la réſerve de Mr de Nadaſti aux environs de Schweidnitz, dont ils devoient faire le ſiége. Nous ſuſpendrons pour quelques momens le récit de la campagne de Siléſie*, pour ſuivre le Roi dans ſon expédition contre les François.

Il ſe rendit d'abord à Dreſde, d'où il détacha Mr de Seidlitz avec un régiment de houſſards & un régiment de dragons pour Leipſic, afin de donner la chaſſe à Mr de Turpin, qui avec des troupes légères rodoit du côté de Halle. Les François ſe retirèrent à l'approche des Pruſſiens, de

* Septembre.

ſorte que Mr de Seidlitz devenant inutile dans cette partie, vint rejoindre le Roi entre Grimma & Rœtha; de Rœtha les troupes marchèrent à Pégau; l'ennemi y avoit détaché deux régimens de houſards impériaux, Ceczeni & Eſterhaſi. Cette ville eſt ſituée de l'autre côté de l'Elſter, ſur laquelle un pont de pierre aboutit à la porte. L'ennemi avoit garni cette porte & quelques toits des maiſons voiſines, pour en défendre l'entrée. Mr de Seidlitz fit mettre pied à terre à une centaine de houſards, qui forcèrent la porte; le gros du régiment les ſuivit & entra dans Pégau au plein galop; Mrs de Seculi & de Kleiſt traverſent la ville en ſortant par la porte oppoſée; ils trouvent ces deux régimens ennemis poſtés derrière un chemin creux; ils les attaquent, les renverſent, les pourſuivent juſqu'à Zeitz, & en ramènent 350 priſonniers. Le lendemain l'armée du Roi ſe porta ſur Naumbourg; l'avant-garde y rencontra 6 eſcadrons de ceux qu'elle avoit battus la veille; ils furent bientôt diſſipés, & perdirent ſurtout beaucoup de monde en paſſant le pont de la Saale, proche de Schul-Pforte; on rétablit ce pont, & les troupes le paſsèrent*, pour ſe rendre à Buttſtett. Ce fut là qu'on reçut la nouvelle de cette fameuſe convention ſignée entre le Duc de Cumberland & le Duc de Richelieu à Cloſter-Seven: ce traité fut négocié par un Comte Lynar, Miniſtre du Roi de Danemarck; il y fut ſtipulé que les hoſtilités ceſſeroient; que les troupes de Heſſe, de

* 8 Septembre.

Bronſwic & de Gotha ſeroient renvoyées dans leur pays ; que celles de Hanovre demeureroient tranquillement à Stade à l'autre bord de l'Elbe dans un diſtrict qui leur fut aſſigné ; on ne régla rien touchant l'électorat de Hanovre, ni contributions, ni reſtitutions, de ſorte que cet Etat ſe trouvoit abandonné à la diſcrétion des François. A peine cette convention fut-elle conclue, que ſans en attendre la ratification, le Duc de Cumberland s'en retourna en Angleterre, & le Duc de Richelieu ſe prépara de ſon côté à faire une invaſion dans la principauté de Halberſtadt.

Vers ce temps-là on intercepta dans l'armée pruſſienne des lettres du Comte Lynar au Comte de Reuſs ; ces deux hommes étoient de la ſecte qu'on nomme Piétiſtes. Le Comte Lynar, en parlant à ſon ami de cette négociation, lui dit : " l'idée qui " me vint de faire cette convention, étoit une inſpi- " ration céleſte, le St Eſprit m'a donné la force " d'arrêter les progrès des armes françoiſes, comme " autrefois Joſué arrêta le ſoleil ; Dieu tout-puiſſant, " qui tient l'univers en ſes mains, s'eſt ſervi de moi " indigne, pour épargner ce ſang luthérien, ce " précieux ſang hanovrien qui alloit être répandu." Le malheur a voulu que le Comte Lynar s'eſt applaudi tout ſeul ; nous le laiſſerons entre Joſué & le ſoleil, pour revenir à des objets plus importans. Cette indigne convention acheva de déranger les affaires du Roi ; ſa ſoi-diſante armée étoit de 18,000 hommes, & il ſe trouvoit réduit à faire un détache-

ment pour couvrir Magdebourg, ou pour en renforcer la garnison. Cependant, comme Mr de Soubise se trouvoit à Erfurt, il voulut tenter les moyens de l'en éloigner, afin de pouvoir s'affoiblir ensuite avec moins de danger. Il s'avança pour cet effet à Erfurt avec 2,000 chevaux, un bataillon franc, & deux bataillons de grenadiers; sa surprise fut extrême, lorsqu'il vit l'armée françoise décamper de la Cyriacsbourg en sa présence. Mr de Soubise ne se croyant pas en sureté à Erfurt, se retira effectivement à Gotha. A peine fut-il parti qu'on somma la ville de se rendre, & l'on convint par la capitulation, que le Pétersberg demeureroit neutre, que la ville seroit occupée par les Prussiens, & que l'ennemi évacueroit la Cyriacsbourg. Dès que les troupes eurent pris une espèce de position auprès d'Erfurt, le Prince Ferdinand de Bronswic partit de l'armée avec 5 bataillons & 7 escadrons, pour couvrir Magdebourg, & tenir tête à l'armée de Mr de Richelieu. Ce Prince pouvoit encore se renforcer de 6 bataillons*, qu'il auroit tirés de la place; mais ces mesures, les seules que l'on pût prendre dans ces conjonctures, étoient foibles, & insuffisantes pour résister à 50,000 François. Le Prince Ferdinand, bien résolu de suppléer par son habileté au peu de moyens qu'on lui fournissoit, prit un détour pour se rendre à Magdebourg; en marchant par Egeln, il donna sur le régiment de Lusignan, dont il fit 400 hommes pri-

20 Septembre.

ſonniers; de là il vint ſe poſter fièrement à Wanzleben, d'où il ſembloit défier Mr de Richelieu, qui campoit à Halberſtadt. Les partis pruſſiens eurent de la ſupériorité ſur les François pendant toute la fin de cette campagne, & il ſe paſſa peu de jours qu'ils n'amenaſſent des priſonniers au Prince. Dans l'état où ſe trouvoit le Roi, il falloit avoir recours à tout, employer la ruſe & la négociation, enfin tous les moyens poſſibles pour adoucir la ſituation des affaires; d'ailleurs on ne perdoit, en faiſant des tentatives, que la peine d'avoir imaginé des expédiens frivoles. Dans cette intention le Colonel Balby partit déguiſé en bailli, pour ſe rendre auprès du Duc de Richelieu; il connoiſſoit ce Duc, avec lequel il avoit fait quelques campagnes en Flandre. Balby devoit faire des propoſitions pour ramener la cour de Verſailles à des ſentimens plus doux & plus pacifiques; il s'apperçut que le Duc de Richelieu ſe défiant de ſon crédit, ne croyoit pas avoir aſſez d'influence auprès du miniſtère & du Roi, pour changer leur ſyſtème & leur opinion ſur l'alliance avec la maiſon d'Autriche, alliance qui récemment conclue plaiſoit par ſa nouveauté même. Cet émiſſaire voyant que tout ce qu'il pourroit dire ſur ce ſujet ne mèneroit à rien, ſe rabattit à demander au Duc qu'il voulût au moins avoir quelques ménagemens pour les provinces du Roi où il faiſoit la guerre.

Bientôt le Roi fut encore obligé d'affoiblir ſon armée par un nouveau détachement; il envoya le Prince Maurice à Leipſic avec 10 bataillons & 10

escadrons, pour s'y tenir dans une position centrale, d'où il fût à portée de se joindre dans le besoin au Roi, ou au Prince Ferdinand, & d'où il pût avoir l'œil sur Mr de Marshall, campé à Bautzen avec 15,000 Autrichiens; ce dernier corps inquiétoit avec d'autant plus de raison, que la Lusace étant ouverte, on avoit à craindre qu'il ne fît une irruption dans l'électorat & n'allât même à Berlin. Cette capitale étoit également menacée du côté de la Poméranie par les Suédois, dont Mr de Manteufel avec 500 housards & quatre bataillons retardoit les progrès. Après que ces deux corps eurent quitté le camp d'Erfurt, il ne resta plus au Roi que 8 bataillons & 27 escadrons. Si l'ennemi s'étoit apperçu de la foiblesse de ce corps, il n'est pas douteux qu'il ne se fût mis en action; c'est ce qu'il falloit empêcher sur toute chose, & ce qui fit recourir à différens expédiens, pour en imposer au peuple d'Erfurt, & aux François mêmes; par cette raison les troupes ne campèrent point; l'infanterie étoit répandue dans les villages voisins de la ville; on la fit changer à différentes reprises de quartiers, & comme chaque fois les régimens changeoient aussi de nom, cela multiplioit l'ordre de bataille que les espions recueilloient avec soin, pour en instruire le Prince de Soubise. Deux jours après que les Prussiens eurent * pris Erfurt, le Roi fit une reconnoissance vers Gotha avec 20 escadrons de housards &

* 16 Septembre.

de dragons, pour essayer si l'on n'en pourroit pas déloger ces deux régimens de housards impériaux si souvent battus ; cela réussit au delà de ce qu'on devoit espérer ; l'appréhension que ces housards avoient des Prussiens, précipita leur retraite ; proche de Gotha ils avoient un défilé à passer, où ils perdirent 180 hommes ; on les poursuivit même jusqu'à la vue d'Eisenach, où campoit Mr de Soubise, qui venoit d'être joint par le Prince de Hildbourghausen, Général en chef de l'armée des cercles*. La maison ducale fut charmée de se voir débarrassée de ces hôtes indiscrets ; elle avoit également à se plaindre des François & des Autrichiens : les François avoient commis des violences au château, dont ils avoient enlevé les canons ; & les officiers autrichiens, peu mesurés dans leurs propos, s'étoient comportés avec une arrogance non convenable envers des princes souverains d'une des plus anciennes maisons de l'Empire. Mr de Seidlitz demeura avec cette cavalerie à Gotha, pour veiller de là sur les mouvemens de l'ennemi, & avertir à temps la petite armée d'Erfurt, afin que dans le besoin elle pût se replier avant l'approche de l'armée d'Eisenach. Peu de jours après il fut attaqué par un corps bien supérieur au sien. Le Prince de Hildbourghausen voulut signaler son commandement par un coup d'éclat ; il proposa au Prince de Soubise de déloger les Prussiens de Gotha. Tous deux se mirent en marche avec les grenadiers de leur armée, la cava-

* 20 Septembre.

lerie autrichienne, Laudon & ſes pandours, & toutes les troupes légères de l'armée françoiſe. Mr de Seidlitz fut averti à temps du projet que les ennemis formoient contre lui : bientôt il les vit paroître ; une colonne de cavalerie embraſſoit Gotha par la droite, en cheminant ſur la crête des hauteurs qui vont vers la Thuringe ; une autre colonne de cavalerie ayant les houſards devant elle, venoit à gauche du côté de Langenſalza ; les pandours à la tête des grenadiers formoient la colonne du centre. Mr de Seidlitz s'étoit mis en bataille à une certaine diſtance de Gotha, les houſards en première ligne, les dragons de Meinicke en ſeconde ; il avoit envoyé les dragons de Czettritz à un défilé qui étoit à un demi-mille derrière lui, avec ordre de ſe mettre ſur un rang, pour former un front étendu qui pût en impoſer aux ennemis ; ce qui n'empêchoit pas que ce régiment * ne fut très-à-portée de protéger ſa retraite, s'il s'étoit vu obligé de céder au nombre. Cette manœuvre habile & ruſée fit prendre le change au Prince de Hildbourghauſen ; il penſa que l'armée pruſſienne, qu'il croyoit conſidérable, étoit en marche pour ſoutenir Mr de Seidlitz, & que cette grande ligne de cavalerie qu'il découvroit, alloit inceſſamment fondre ſur lui. Mr de Seidlitz s'apperçut, par la contenance mal aſſurée des houſards autrichiens, que ſon ſtratagème faiſoit impreſſion ; il les pouſſa inſenſiblement, & de choc en choc gagnant toujours du terrain, il les obligea à repaſſer ce

* Octobre 13.

défilé

défilé où ils avoient peu de jours auparavant tant souffert; la colonne de cavalerie qui faisoit la droite des ennemis, se retira en même temps. Mr de Seidlitz alors envoya quelques housards & dragons dans Gotha; ils y entrèrent précisément comme le Prince de Darmstadt avec les troupes des cercles commençoit à s'en retirer, & y firent nombre de prisonniers. La précipitation avec laquelle le Prince de Darmstadt abandonna Gotha, pensa devenir funeste à Mr de Soubise; il étoit au château, & ne s'attendoit pas à une aussi prompte évacuation; il n'eut que le temps de se jeter à cheval pour s'enfuir bien vîte: 160 soldats & trois officiers de marque furent pris dans cette journée par les Prussiens. Tout autre officier que Mr de Seidlitz se seroit applaudi de se tirer de ce mauvais pas sans perte; Mr de Seidlitz n'auroit pas été satisfait de lui-même, s'il ne s'en fût pas tiré avec avantage. Cet exemple prouve que la capacité & la résolution d'un général décident plus à la guerre que le nombre des troupes. Un homme médiocre, qui se fût trouvé dans de pareilles circonstances, découragé par l'appareil imposant des ennemis, se seroit retiré à leur approche & auroit perdu la moitié de son monde dans une affaire d'arrière-garde, que cette cavalerie supérieure auroit engagée au plus vîte. Le bon emploi de ce régiment de dragons étendu & montré de loin à l'ennemi procura à Mr de Seidlitz le moyen d'ac-

quérir beaucoup de gloire dans une affaire auſſi épineuſe.

Le Roi n'avoit pu juſqu'alors que tenir les choſes en ſuſpens ; il ne pouvoit rien entreprendre & devoit tout attendre du bénéfice du temps. Il ſe tint tranquillement à Erfurt, juſqu'à ce qu'il apprit qu'un détachement françois de l'armée de Weſtphalie étoit en chemin pour ſe rendre par la Heſſe à Langenſalza. Comme il ne devoit pas attendre l'arrivée de ce corps, qui pouvoit lui tomber à dos, il réſolut de ſe retirer avant ſon approche. Le bruit ſe répandant d'ailleurs que Mr de Haddick traverſoit la Luſace pour pénétrer dans le Brandebourg, le Prince Maurice avoit été obligé de gagner Torgau à tire d'aile ; il devoit vraiſemblablement pouſſer de là juſqu'à Berlin. Le Roi n'ayant donc aucun ſecours à attendre, ne jugea pas à propos de prolonger d'avantage ſon ſéjour à Erfurt, & pour ne rien hazarder mal à propos, il ſe replia ſur l'Eckartſberg ; des courriers fréquens y arrivèrent de Dreſde ; Mr de Finck marquoit que le corps de Marſhall étoit ſur le point de quitter Bautzen, pour ſuivre celui de Haddick ; il étoit certain que le Prince Maurice n'étoit pas aſſez fort pour réſiſter à ces deux Généraux ; cela fit réſoudre le Roi à lui mener un renfort. Les troupes repaſſèrent la Saale à Naumbourg ; le Maréchal Keith ſe jeta avec quelques bataillons dans Leipſic ; le Roi paſſa l'Elbe à Torgau, & marcha ſur Annaberg, où il apprit que la ville de Berlin en avoit été quitte pour une

contribution de 200,000 écus qu'elle avoit payée aux Autrichiens ; que Mr de Haddick n'avoit pas attendu l'arrivée du Prince Maurice pour ſe retirer, & que Mr de Marſhall étoit demeuré immobile dans ſon camp de Bautzen. La première idée qui lui vint alors, fut de couper la retraite à Mr de Haddick ; il ſe rendit en conſéquence à Herzberg. Le Prince Maurice étoit ſur ſon retour, & le Roi voulut l'attendre, parce que Haddick avoit déjà repaſſé Cottbus ; il demeura quelques jours dans cette poſition, pour s'éclaircir ſur les projets ultérieurs des François, qui devoient décider du parti qu'il avoit à prendre, ſoit de s'oppoſer à leurs entrepriſes, ſoit, au cas que la campagne de Thuringe fût finie, de tourner vers la Siléſie, pour dégager Schweidnitz, dont Mr de Nadaſti commençoit à former le ſiége.

Oct. 26.—Mais les ennemis entraînèrent le Roi dans des opérations qu'il ne pouvoit pas prévoir alors. Le départ des Pruſſiens d'Erfurt engagea Mr de Soubiſe à paſſer la Saale & à s'approcher de Leipſic ; le Maréchal Keith en donna avis, demandant avec empreſſement des ſecours : il fallut accourir au plus preſſé. Le Roi * prit ſur le champ avec ſa petite troupe le chemin de Leipſic ; il nettoya d'abord la rive droite de la Mulde, où Mr de Cuſtine s'étoit avancé avec quelques brigades ; après quoi il entra à Leipſic, où il fut joint par le Prince Maurice, & par le Prince Ferdinand de Bronſwic.

* Octobre 28.

On ſe rendit d'abord maître de la grande chauſſée qui mène à Lutzen. Le 30 l'armée ſe trouvant raſſemblée, elle alla ſe camper à Altranſtædt, d'où Mr de Retzow fut détaché en avant pour garder le défilé de Ripach. La nuit même le Roi ſe mit en marche pour tomber ſur les quartiers ennemis diſperſés à l'entour de Weiſſenfels; ils ſe ſauvèrent, hors celui de Weiſſenfels. On attaqua les trois portes de la ville, avec ordre aux officiers de gagner ſans délai le pont de la Saale, pour qu'on fût maître de ce paſſage important. La ville fut forcée, on y prit 500 hommes; mais ceux de la garniſon qui s'étoient ſauvés, avoient mis le feu au pont couvert, qui étant tout de charpente s'embraſa facilement; il n'y eut pas moyen d'éteindre l'incendie, parce que l'ennemi embuſqué derrière les murs à l'autre bord faiſoit un ſi gros feu de mouſquéterie, que tous ceux qui s'empreſſoient à conſerver le pont, étoient tués ou bleſſés. Bientôt de nouvelles troupes parurent de l'autre côté de la rivière, dont le nombre, qui alloit toujours en groſſiſſant, convainquit de l'impoſſibilité de tenter le paſſage de la Saale à cet endroit. Mais comme ce n'étoit que la tête de l'armée qui étoit arrivée à Weiſſenfels, & que la partie la plus conſidérable des troupes étoit encore en pleine marche, on leur fit prendre la direction de Merſebourg, dans l'eſpérance de pouvoir ſe ſervir du pont de cette ville.

Novembre.—Lorſque le Maréchal Keith y arriva, il trouva que les François y étoient établis & que le

pont étoit rompu ; il ne balança pas ſur le parti qui lui reſtoit à prendre ; il prit quelques bataillons, & ſe rendit à Halle, dont il délogea les François, & rétablit le pont qu'ils y avoient également détruit. L'armée du Roi ſe trouvoit donc alors avoir ſa droite à Halle, ſon centre vis-à-vis de Merſebourg, & ſa gauche à Weiſſenfels, couverte par la Saale, aſſurant ſa communication derrière cette rivière par des corps détachés, qui veilloient également ſur les démarches des ennemis. Le Maréchal Keith paſſa le premier cette rivière proche de Halle. Sur ce mouvement, qui ne pouvoit être d'aucune conſéquence pour les François, Mr de Soubiſe abandonna tous les bords de la Saale, & ſe replia ſur le village de St Michel. Les Pruſſiens employèrent ce jour & la nuit ſuivante à rétablir les ponts de Weiſſenfels & de Merſebourg ; le 3 de grand matin le Roi & le Prince Maurice les ayant paſſés, leurs colonnes & celle du Maréchal Keith ſe dirigèrent ſur Roſbach, où elles avoient ordre de ſe joindre. Le Roi ſe détacha pendant la marche avec quelque cavalerie, pour reconnoître la poſition des ennemis ; elle étoit des plus mauvaiſes. Les houſards par étourderie pouſsèrent juſques dans le camp, & enlevèrent des chevaux de la cavalerie, & des ſoldats qu'ils arrachèrent de leurs tentes *; ces circonſtances, jointes au peu de précautions des généraux françois, déterminèrent le Roi à marcher le lendemain pour les attaquer.

* Novembre 4.

L'armée quitta ſon camp avant la pointe du jour; toute la cavalerie faiſoit l'avant-garde. Lorſqu'elle arriva ſur les lieux d'où on avoit la veille reconnu le poſte des ennemis, elle ne les y trouva plus; ſans doute que Mr de Soubiſe ayant fait réflexion ſur la défectuoſité de ſon camp, en avoit changé la nuit même; il avoit étendu ſes troupes ſur une hauteur devant laquelle régnoit un ravin; ſa droite s'appuyoit à un bois qu'il avoit fortifié d'un abatis & de trois redoutes garnies d'artillerie; ſa gauche étoit environnée par un grand étang qu'on ne pouvoit pas tourner. L'armée du Roi ſe trouvoit trop foible en infanterie pour bruſquer un poſte auſſi formidable; pour peu que la défenſe eût été opiniâtre, on ne l'auroit emporté qu'en y ſacrifiant vingt mille hommes. Le Roi jugea que cette entrepriſe ſurpaſſoit ſes forces, & il envoya des ordres à l'infanterie de paſſer un défilé marécageux qui ſe trouvoit près de là, pour prendre le camp de Braunſdorf; la cavalerie la ſuivit faiſant l'arrière-garde. Dès que les François virent que les troupes pruſſiennes ſe replioient, ils firent avancer leurs piquets avec de l'artillerie, & canonnèrent beaucoup, mais ſans effet. Tout ce qu'ils avoient de muſiciens & de trompettes, leurs tambours & leurs fifres ſe faiſoient entendre, comme s'ils avoient gagné une victoire. Quelque peu agréable que fut ce ſpectacle pour des gens qui n'avoient jamais craint d'ennemi, il fallut dans ces circonſtances le conſidérer d'un œil indifférent, & oppoſer le flegme allemand à la pétulance & à la

gaieté françoiſe. On apprit la nuit même * que l'ennemi faiſoit un mouvement de ſa gauche à ſa droite; les houſards ſe mirent en campagne dès la pointe du jour; ils entrèrent dans le camp que les François venoient de quitter, & apprirent des payſans qu'ils avoient pris le chemin de Weiſſenfels. Peu après un corps aſſez conſidérable ſe forma vis-à-vis de la droite des Pruſſiens; il avoit l'air d'une arrière-garde, ou d'une troupe qui couvre la marche d'une armée. Les Pruſſiens tenoient peu de compte de ces mouvemens, parce que leur camp étoit couvert, tant le front que les deux ailes, par un marais impraticable, & qu'il n'y avoit que trois chauſſées étroites par leſquelles on put venir à eux. On ne pouvoit donc ſuppoſer que trois deſſeins à l'ennemi: celui de ſe retirer par Freybourg, dans la haute Thuringe, parce que les ſubſiſtances lui manquoient; celui de prendre Weiſſenfels, dont cependant les ponts étoient détruits; ou enfin celui de gagner Merſebourg avant le Roi, pour lui couper le paſſage de la Saale. Or l'armée pruſſienne en étoit beaucoup plus près que celle des François. Cette manœuvre étoit d'autant moins à craindre, qu'elle menoit à une bataille dont on pouvoit ſe promettre un ſuccès heureux, puiſqu'on n'auroit point de poſte à forcer. Le Roi envoya beaucoup de partis en campagne, & attendit tranquillement dans ſon camp que les intentions des ennemis ſe fuſſent plus clairement développées; car

* 5 Novembre.

un mouvement précipité, ou fait à contretemps, auroit tout gâté. Des nouvelles, tantôt fauſſes, tantôt vraies, que rapportoient les batteurs d'eſtrade, entretinrent cette incertitude juſques vers midi, qu'on apperçut la tête des colonnes françoiſes, qui à une certaine diſtance tournoient la gauche des Pruſſiens. Les troupes des cercles diſparurent auſſi inſenſiblement de leur ancien camp, de ſorte que ce corps qu'on prenoit pour une arrière-garde, & qui étoit en effet la réſerve de Mr de St Germain, demeura ſeul vis-à-vis des Pruſſiens. Le Roi fut lui-même reconnoître la marche de Mr de Soubiſe & fut convaincu qu'elle étoit dirigée ſur Merſebourg; les François marchoient très-lentement, parce qu'ils avoient formé différens bataillons en colonnes, ce qui les arrêtoit chaque fois que les chemins étroits les obligeoient de ſe rompre. Il étoit deux heures lorſque les Pruſſiens abattirent leurs tentes; ils firent un quart de converſion à gauche & ſe mirent en marche. Le Roi côtoya l'armée de Mr de Soubiſe; ſes troupes étoient couvertes par le marais qui vient de Braunſdorf, & qui s'étendant à un grand quart de lieue de là, ſe perd à 2,000 pas de Roſbach. Mr de Seidlitz faiſoit l'avant-garde avec toute la cavalerie; il eut ordre de ſe gliſſer par des bas-fonds dont cette contrée eſt remplie, pour tourner la cavalerie françoiſe & fondre ſur les têtes de leurs colonnes, avant qu'elles euſſent le temps de ſe former. Le Roi ne put laiſſer au Prince Ferdinand, qui commandoit ce jour-là la droite de l'armée, que les

vieilles gardes de la cavalerie, qu'il mit ſur un rang pour en faire montre; ce qui ſe pouvoit d'autant mieux, qu'une partie du marais de Braunſdorf couvroit cette droite. Les deux armées en ſe côtoyant s'approchoient toujours davantage. L'armée du Roi tenoit ſoigneuſement une petite élévation qui va droit à Roſbach; celle des François, qui ne connoiſſoit pas apparemment le terrain, marchoit par un fond. Le Roi fit établir une batterie ſur cette hauteur, dont les effets devinrent déciſifs dans l'action. Les François en établirent une vis-à-vis dans un fond, & comme elle tiroit de bas en haut, elle ne produiſit aucun effet. Pendant qu'on prenoit ces arrangemens de part & d'autre, Mr de Seidlitz avoit tourné la droite des ennemis, ſans qu'ils s'en apperçuſſent; il fondit alors avec impétuoſité ſur cette cavalerie; les deux régimens autrichiens formèrent un front, & ſoutinrent le choc; mais ſe trouvant abandonnés par les François, à l'exception du régiment de Fitzjames qui donna, ils furent preſque entièrement détruits. L'infanterie des deux armées étoit encore en marche, & leurs têtes n'étoient qu'à la diſtance de cinq cents pas: le Roi auroit voulu gagner le village de Reichardſwerben; mais comme il reſtoit 600 pas à faire pour y arriver & qu'on s'attendoit d'un moment à l'autre à voir l'action s'engager, il y détacha le Maréchal Keith avec 5 bataillons, en quoi conſiſtoit toute ſa ſeconde ligne; le Roi s'avança en même temps à 200 pas des deux lignes françoiſes,

& s'apperçut que leur ordre de bataille étoit composé de bataillons en colonnes alternativement enlacés dans des bataillons étendus. Cette aile de Mr de Soubife étoit en l'air, & la cavalerie pruffienne étant occupée à pourfuivre celle des ennemis, on ne put fe fervir que de l'infanterie pour déborder l'aile; dans cette vue le Roi mit en ligne deux bataillons de grenadiers qui faifoient un crochet à fon flanc gauche; ils eurent ordre, au moment que les François avanceroient, de faire une demi-converfion à droite, ce qui les portoit néceffairement fur le flanc de l'ennemi. Cette difpofition fut exécutée ponctuellement. Auffi dès que les François avancèrent, ils reçurent le feu de ces grenadiers en flanc, & après avoir effuyé tout au plus trois décharges du régiment de Bronfwic, on vit que leurs colonnes fe preffoient vers la gauche; elles eurent bientôt refferré ces bataillons étendus qui les féparoient; la maffe de cette infanterie devenoit de moment en moment plus groffe, plus lourde, & plus confufe; plus elle fe précipitoit fur fa gauche, plus elle étoit débordée par le front des Pruffiens. Tandis que le défordre alloit en croiffant dans l'armée de Mr de Soubife, le Roi fut averti qu'un corps de cavalerie ennemie fe préfentoit derriére fes troupes; il fit raffembler en hâte les premiers efcadrons que l'on put trouver; à peine les eut-il oppofés à ceux qui fe montroient derrière fon front, que ces derniers fe retirèrent avec promptitude; alors les gardes du corps &

les gendarmes furent employés contre l'infanterie françoise, qui se trouvoit dans le plus grand désordre ; la cavalerie l'attaqua & l'ayant facilement dispersée, elle fit un nombre considérable de François prisonniers. Il étoit 6 heures du soir quand ce choc se donna ; le temps étoit couvert, & l'obscurité si grande, qu'il y auroit eu de l'imprudence à poursuivre l'ennemi, quelle que fût la confusion dans laquelle continuoit sa déroute. Le Roi se contenta d'envoyer à sa poursuite différens partis de cuirassiers, de dragons & de housards, dont aucun ne passoit 30 maîtres. Pendant cette action 10 bataillons de la droite des Prussiens avoient gardé le fusil sur l'épaule sans charger ; le Prince Ferdinand de Bronswic, qui les commandoit, n'avoit pas quitté le marais de Braunsdorf, servant à couvrir une partie de son front ; il avoit chassé les troupes des cercles qui lui étoient opposées, par quelques volées de canon, & leur avoit fait lâcher le pied. Il n'y eut que 7 bataillons de l'armée du Roi qui furent dans le feu, & tout l'engagement du combat jusqu'à la décision ne dura qu'une heure & demie. Le lendemain le Roi partit dès la pointe du jour avec les housards & les dragons ; il suivit les traces des ennemis, qui s'étoient retirés par Freybourg. L'infanterie eut ordre de prendre le même chemin ; l'arrière-garde françoise y étoit encore ; les dragons mirent pied à terre & chassèrent des jardins quelques détachemens ennemis ; ensuite on fit des dispositions pour attaquer le

château : mais l'ennemi n'en attendit pas l'exécution, il repassa l'Unstrut en hâte & brûla ses ponts. Les détachemens que le Roi avoit faits la veille arrivèrent alors successivement ; les uns amenoient des officiers, d'autres des soldats, d'autres des canons, enfin aucun d'eux ne revint les mains vides. On travailla cependant avec tant de diligence à rétablir le pont de l'Unstrut, qu'en moins d'une heure il fut en état de servir. L'armée de Mr de Soubise s'étoit répandue par tant de chemins, qu'on ne savoit lequel suivre. Les paysans assuroient que le plus grand nombre des fuyards avoit pris la route de l'Eckartsberg, & le Roi y marcha avec ses troupes ; pendant toute cette journée le nombre des prisonniers augmenta, tous les détachemens envoyés en différens lieux en amenèrent. Cependant on trouva l'Eckartsberg garni par un corps des cercles, qui pouvoit être de 5 à 6,000 hommes. Le Roi, qui n'avoit d'autre infanterie que les volontaires de Meyer, les embusqua avec des housards dans un bois voisin de ce camp, avec ordre d'allarmer l'ennemi toute la nuit. Les ennemis, mécontens de ce qu'on troubloit leur sommeil, abandonnèrent leur poste, & perdirent quatre cents hommes avec 10 pièces de canon. Mr de Lentulus, qui les suivit le lendemain jusqu'à Erfurt, leur enleva encore huit cents hommes, qu'il ramena au Roi. La journée de Rosbach avoit coûté 10,000 hommes à l'armée de Mr de Soubise. Les Prussiens en prirent 7,000 prisonniers ; ils y gagnèrent de plus 63 canons,

15 étendards, 7 drapeaux & une paire de timbales. Il eſt certain qu'à conſidérer la conduite des généraux françois, on auroit de la peine à l'approuver; leur intention étoit ſans contredit de chaſſer les Pruſſiens de la Saxe; mais l'intérêt de leurs alliés ne demandoit-il pas plutôt qu'ils ſe bornaſſent ſimplement à contenir le Roi vis-à-vis d'eux, pour donner au Maréchal Daun & au Prince de Lorraine le temps d'achever la conquête de la Siléſie? Pour peu qu'ils euſſent encore arrêté le Roi en Thuringe, cette conquête étoit non ſeulement faite, mais la ſaiſon devenoit de plus ſi rude & ſi avancée, qu'il auroit été impoſſible aux Pruſſiens de faire en Siléſie les progrès dont nous aurons inceſſamment occaſion de parler: & quant à la bataille qu'ils engagèrent ſi mal à propos, il eſt certain que Mr de Soubiſe, par ſon incertitude, & par ſa diſpoſition, mit de la poſſibilité à ce qu'une poignée de monde vînt à bout de le vaincre. Mais la manière dont la cour de France diſtinguoit le mérite de ſes généraux parut plus ſurprenante que le reſte; Mr d'Etrées, pour avoir gagné la bataille de Haſtenbeck, fut rappelé; Mr de Soubiſe, pour avoir perdu celle de Roſbach, fut déclaré peu après Maréchal de France. La bataille de Roſbach ne procura proprement au Roi que la liberté d'aller chercher de nouveaux dangers en Siléſie. Cette victoire ne devint importante que par l'impreſſion qu'elle fit ſur les François, & ſur les débris de l'armee du Duc de Cumberland. D'un côté Mr de Richelieu,

dès qu'il en reçut la nouvelle, quitta ſon camp de Halberſtadt, & ſe retira dans l'électorat de Hanovre; de l'autre, les troupes alliés, prêtes à mettre les armes bas, reprirent courage, & conçurent des eſpérances. Un changement avantageux, arrivé à peu près dans le même temps dans le miniſtère britannique & dont nous parlerons bientôt, donna un nouveau nerf au gouvernement anglois. Ces miniſtres, honteux de la tache que la convention de Cloſter-Seven imprimoit à leur nation, réſolurent avec d'autant plus de juſtice de la rompre, qu'elle n'avoit été ratifiée ni par le Roi d'Angleterre, ni par le Roi de France; ils travaillèrent d'abord à remettre l'armée de Stade en activité; le Roi d'Angleterre, dégoûté du Duc de Cumberland, qui avoit perdu la confiance des troupes, voulut mettre un autre général à leur tête; il demanda au Roi le Prince Ferdinand de Bronſwic, dont la réputation juſtement acquiſe s'étoit répandue en Europe. Quoique les Pruſſiens perdiſſent par ſon abſence un bon général, dont ils avoient beſoin, il étoit toutefois ſi important de relever cette armée des alliés, que le Roi ne put ſe refuſer à cette demande. Le Prince Ferdinand partit, ſe rendit à Stade par des chemins détournés, & trouva répandu aux environs un corps de 30,000 hommes, que les François par inconſéquence & par légéreté avoient négligé de déſarmer.

Le Roi revint de l'Eckartſberg à Freybourg, en même temps qu'un détachement que le Maréchal

Keith avoit envoyé à Querfurt, retourna de la pourſuite des François. Les payſans mêmes des environs amenoient des priſonniers; ils étoient outrés des ſacrilèges que les ſoldats de Mr de Soubiſe avoient commis dans les égliſes luthériennes; les choſes pour leſquelles le peuple a le plus de vénération, avoient été profanées avec une indécence groſſière, & la fougue effrénée des François avoit mis tous les payſans de la Thuringe dans les intérêts de la Pruſſe.

Cependant le Roi étoit ſur ſon départ, les affaires de la Siléſie demandoient ſa préſence & des ſecours; il ſe propoſa de marcher droit à Schweidnitz, pour en faire lever le ſiége à Mr de Nadaſti. Il partit de Leipſic le 12 de Novembre à la tête de 19 bataillons & de 28 eſcadrons. Le Maréchal Keith marcha en même temps avec un petit corps, pour pénétrer en Bohème du côté de Leutmeritz, afin de faciliter au Roi le paſſage de la Luſace, & d'obliger par cette diverſion Mr de Marſhall à quitter les environs de Bautzen & de Zittau. Le Maréchal Keith prit un magaſin conſidérable que les ennemis avoient à Leutmeritz, d'où il fit mine de s'avancer vers Prague. Le Roi entra en même temps en Luſace; il délogea Mr de Haddick de Groſſenhayn, & Mr de Marſhall à ſon approche ſe replia ſur Lœbau; pendant la marche de Bautzen au Weiſſenberg, on fit tourner une tête de colonne vers Lœbau, & à ſon aſpect Mr de Marſhall ſe replia ſur Gabel: le Roi pourſuivit enſuite ſa route ſans empêchement.

En arrivant à Gœrlitz il reçut la fâcheuse nouvelle de la reddition de Schweidnitz. Cette place fut prise de la manière suivante : Mr de Nadasti avoit ouvert la tranchée le 27 d'Octobre entre le fort de Bœgendorf & la tuilerie ; sa troisième parallèle étoit achevée le 10 de Novembre. La garnison avoit fait quelques sorties avec succès, & quoique les bombes eussent ruiné une partie de la ville, l'ennemi n'avoit pas encore emporté d'ouvrage ; impatient d'être aussi peu avancé, Mr de Nadasti résolut de risquer un coup de main ; la nuit du 11 il fit donner un assaut général à toutes les redoutes qui environnent le corps de la place ; deux furent prises. Ce malheur fit tourner la tête à Mr de Seers, qui étoit Gouverneur de la place, & à Mr de Grumbkow, qui lui étoit adjoint ; ils capitulèrent, & se rendirent prisonniers de guerre avec leur garnison, consistant en 10 escadrons de housards & 10 bataillons d'infanterie. Les Autrichiens désarmèrent ces soldats, & comme la plupart étoient Siléfiens, ils leur donnèrent des passeports & la liberté de retourner dans leurs villages. Cet événement ne pouvoit pas arriver plus mal à propos, pour déranger les projets du Roi. Toutefois sa jonction avec le Prince de Bévern en devenoit d'autant plus nécessaire, qu'il étoit aisé de prévoir que Mr de Nadasti ayant pris Schweidnitz, joindroit le Maréchal Daun, pour accabler ce qui restoit de Prussiens près de Breslau. Le Roi avoit à la vérité ordonné au Prince de Bévern d'attaquer l'ennemi,

nemi, & de ne pas souffrir qu'on prît Schweidnitz pour ainsi dire à sa vue : la chose étoit très faisable, vu la position des Autrichiens à Lissa ; le Prince de Bévern n'avoit qu'un mouvement à faire pour se porter sur le flanc de l'ennemi, qu'il auroit battu probablement ; alors le siége de Schweidnitz étoit levé, & les impériaux déconcertés : au lieu que si l'on demeuroit dans l'inaction, Mr de Nadasti ne pouvoit manquer à la longue de prendre une place qui n'avoit point de secours à espérer, & toutes ces troupes ennemies venant à fondre sur les Prussiens, auroient enfin forcé les retranchemens de la Lohe. Le malheur voulut que ce Prince ne comprît pas la force de ces raisons ; les généraux le déterminèrent cependant un jour à tenter cette entreprise ; il sortit de son camp, & battit les troupes légères qui couvroient le flanc droit des Autrichiens : alors au lieu d'attaquer l'armée, & de la pousser dans l'Oder, comme cela seroit arrivé, son incertitude, le peu de confiance qu'il avoit en lui-même, & la crainte d'une entreprise dont l'événement n'est jamais d'une certitude évidente, le retinrent ; il crut en avoir fait assez, & il ramena les troupes dans ses retranchemens. Le Roi arriva à Naumbourg sur le Queis le 24 de Novembre ; il y apprit la victoire des Autrichiens sur le Prince de Bévern, & la perte de Breslau. Tout ce dont on avoit averti le Prince de Bévern n'étoit arrivé que trop exactement ; Mr de Nadasti avoit joint le Prince de Lorraine &

le Maréchal Daun, & les ennemis impatiens d'achever leur conquête, ne perdirent point de temps pour mettre leur projet en exécution. La nuit du 21 au 22 de Novembre ils conſtruiſirent devant le front des Pruſſiens 4 grandes batteries de groſſes pièces de canon; les emplacemens qu'ils prirent étoient entre Pilſnitz & Groſs-Mochber. Le Prince de Bévern ſe contenta d'être ſpectateur de cet ouvrage, qu'il leur laiſſa achever tranquillement, tandis que ces apprêts annonçoient les deſſeins du Maréchal Daun ſur les retranchemens pruſſiens. Mr de Nadaſti longea la Lohe * & ſe forma vers Gabitz; le Prince de Bévern crut que c'étoit pour lui venir à dos, quoique cela fût difficile, & il s'affoiblit encore par un détachement qui ſe rendit à Gabitz aux ordres de Mr de Ziethen, pour s'oppoſer de ce côté aux entrepriſes des ennemis. Le front du camp pruſſien derrière la Lohe étoit couvert par des redoutes, ouvertes par les gorges, mal placées, dont quelques unes mêmes étoient dominées par l'autre rive; on n'avoit pas même eu l'attention d'y faire diſtribuer aſſez de canon; la plus grande partie de l'artillerie demeura dans un rechanchement que le Prince de Bévern avoit fait faire dans un bas-fond, pour couvrir ſon flanc de la Lohe vers le faubourg de Breſlau. Le Maréchal Daun, qui avoit eu le temps de bien voir & de bien examiner toutes ces négligences & toutes ces bévues, les fit tourner à ſon avantage. L'attaque

* 22 Novembre.

commença le 22 à 9 heures du matin; quelques redoutes furent prises & reprises alternativement; on fit agir la cavalerie prussienne dans un marais, où elle ne pouvoit pas combattre, & où elle fut foudroyée par 60 canons que les Autrichiens avoient en batterie au delà du ruisseau. Cependant, malgré tant de fausses mesures, les Prussiens ne perdoient point encore de terrain. A la gauche vers Gabitz Mr de Ziethen non seulement repoussa les attaques, mais poursuivit Mr de Nadasti jusqu'au delà de la Lohe, & les ennemis en déroute se retirèrent derrière le ruisseau de Schweidnitz. Pendant ce temps-là les Autrichiens qui attaquoient le Prince de Bévern avoient passé la Lohe sous la protection de leur artillerie; ils prirent aussitôt les redoutes prussiennes par les gorges; les troupes se défendirent bien, & les Prussiens les en délogèrent à diverses fois; le Prince Ferdinand de Prusse repoussa même une partie des ennemis jusqu'à la Lohe; mais ils étoient en trop grand nombre, le camp étoit perdu & la nuit close. Quoiqu'il y eût encore des ressources, le Prince de Bévern ne les vit pas; il repassa l'Oder dans la première consternation, & jeta Mr de Lestwitz avec 8 bataillons dans Breslau; il perdit ainsi 80 pièces de canons, & près de 8,000 hommes, que l'attaque du camp de Lissa ne lui auroit pas coûtés. Les Autrichiens prétendirent que cette action leur avoit mis 18,000 hommes hors de combat, & il est vrai que les villages des environs étoient remplis

de leurs bleſſés. Le lendemain, ou pour mieux dire la nuit, le Prince de Bévern s'aviſa d'aller reconnoître le corps de Mr de Beck qui campoit près de lui ; il étoit ſeul, & ſe laiſſa prendre par des pandours. Mr de Kyau, qui étoit après lui le plus ancien des généraux, prit le commandement des troupes, & ſans aviſer à ce qu'il y avoit à faire, il ſe mit en chemin pour Glogau. A peine Mr de Leſtwitz ſe crut-il iſolé dans Breſlau, qu'il perdit la tramontane ; les Autrichiens s'approchèrent de cette capitale, & Mr de Leſtwitz, qui jusqu'alors avoit eu la réputation d'un brave officier, ſans attendre que l'ennemi tirât * un ſeul coup de canon contre les remparts, demanda à capituler, & obtint la libre ſortie avec armes & bagages ; il ſuivit deux jours après avec ſa garniſon, dont la moitié déſerta ſur le chemin que Mr de Kyau avoit pris.

Le Roi reçut à la fois toutes ces nouvelles accablantes ; ſans s'appeſantir ſur les déſaſtres qui venoient d'arriver, il ne ſongea qu'au remède, & força de marche, pour gagner les bords de l'Oder. En chemin il ſe détourna de Lignitz, que les Autrichiens avoient fait fortifier, & pouſſant droit à Parchwitz, ſon avant-garde donna à l'improviſte ſur un détachement des ennemis, qui fut bien battu & dont 300 hommes furent faits priſonniers ; il arriva à Parchwitz le 28, ayant fait le chemin de Leipſic à l'Oder en 12 jours. Le Roi vouloit que Mr de Kyau paſſât l'Oder à Koben ; mais il ne put pas y

* 24 Novembre.

réuſſir, parce que la plupart des troupes avoient déjà gagné Glogau. Dans ces conjonctures le temps étoit ce qu'il y avoit de plus précieux; il n'y avoit point de moment à perdre; il falloit ou attaquer inceſſamment les Autrichiens à tout prix, & les mettre hors de la Siléſie, ou ſe réſoudre à perdre cette province pour jamais. L'armée qui repaſſa l'Oder à Glogau, ne put joindre les troupes du Roi que le 2 de Décembre; cette armée étoit découragée & dans l'accablement d'une défaite récente. On prit les officiers par le point d'honneur; on leur rappela le ſouvenir de leurs anciens exploits; on tâcha de diſſiper les idées triſtes dont l'impreſſion étoit fraîche; le vin fut même une reſſource pour ranimer ces eſprits abattus. Le Roi parla aux ſoldats; il leur fit diſtribuer des vivres gratis. Enfin on épuiſa tous les moyens que l'imagination pouvoit fournir, & que le temps permettoit, pour réveiller dans les troupes cette confiance ſans laquelle l'eſpérance de la victoire eſt vaine. Déjà les phyſionomies commençoient à s'éclaircir, & ceux qui venoient de battre les François à Roſbach, perſuadèrent à leurs compagnons de prendre bon courage. Quelque peu de repos refit le ſoldat, & l'armée ſe trouva diſpoſée à laver, auſſitôt que l'occaſion s'en préſenteroit, l'affront qu'elle avoit reçu le 22. Le Roi chercha cette occaſion, & bientôt elle ſe trouva; il avança le 4 à Neumarkt; il étoit avec l'avant-garde des houſards, & apprit que l'ennemi établiſſoit ſa boulangerie dans cette ville, qu'elle étoit garnie de pandours, & qu'on

y attendoit dans peu l'armée du Maréchal Daun. La hauteur située au délà de Neumarkt donnoit un avantage considérable à l'ennemi, si on lui permettoit de l'occuper : la difficulté étoit de prendre cet endroit ; l'infanterie n'étoit point arrivée, & ne pouvoit joindre l'avant-garde qu'au soir ; on n'avoit point de canon ; les seules troupes dont on pouvoit tirer parti, étoient des housards ; on se résolut à faire de nécessité vertu. Le Roi ne voulant pas souffrir que le Prince de Lorraine vînt se camper vis-à-vis de lui, fit mettre pied à terre à quelques escadrons de housards ; ils enfoncèrent la porte de la ville ; un régiment qui les suivoit à cheval, y entra au plein galop ; un autre régiment pas les faubourgs gagna la porte de Breslau, & l'entreprise réussit au point, que 800 Cravates furent faits prisonniers par les housards. On occupa aussitôt l'emplacement du camp, & l'on y trouva les piquets & les traces que les ingénieurs autrichiens y avoient laissées pour marquer la position de leurs troupes. Le Prince de Wurtemberg prit le commandement de l'avant-garde ; on le renforça le soir de 10 bataillons, avec lesquels il se campa à Kammendorf. Le même jour la cavalerie passa encore le défilé ; le gros de l'infanterie cantonna dans la ville de Neumarkt & dans les villages voisins. Des nouvelles positives arrivèrent alors au Roi, par lesquelles il apprit que le Prince de Lorraine avoit quitté le camp de la Lohe, & s'étoit avancé au delà de Lissa ; que son armée avoit sa droite appuyée au village de Nypern, sa gauche à

Golau, & à dos le petit ruiſſeau de Schweidnitz. Le Roi ſe réjouit de trouver l'ennemi dans une poſition qui facilitoit ſon entrepriſe; car il étoit obligé & réſolu d'attaquer les * Autrichiens partout où il les trouveroit, fût-ce même au Zobtenberg. On travailla d'abord à la diſpoſition de la marche, & l'armée ſe mit en mouvement le 5 avant l'aube du jour; elle étoit précédée par une avant-garde de 60 eſcadrons & de 10 bataillons, à la tête de laquelle le Roi s'étoit mis en perſonne; les quatre colonnes de l'armée la ſuivoient à une petite diſtance; l'infanterie formoit celles du centre, & celles des ailes étoient compoſées de cavalerie. L'avant-garde en approchant du village de Born découvrit une grande ligne de cavalerie, dont la droite tiroit vers Liſſa, & dont la gauche qui étoit plus avancée s'appuyoit à un bois que l'armée du Roi avoit à ſa droite. On crut d'abord que c'étoit une aile de l'armée autrichienne dont on ne découvroit pas le centre; ceux qui en firent la reconnoiſſance, aſſurèrent que c'étoit une avant-garde; on apprit même qu'elle étoit commandée par le Général Noſtitz, & que le corps conſiſtoit en quatre régimens de dragons ſaxons, & deux de houſards impériaux; pour jouer à jeu ſûr, on fit gliſſer les 10 bataillons dans le bois qui couvroit le flanc gauche de Mr de Noſtitz: ſur quoi la cavalerie pruſſienne, qui s'étoit formée, fondit de. avec beaucoup de vivacité; dans un moment régimens furent diſſipés, & pourſuivis juſques de-

* 5 Décembre.

vant le front de l'armée autrichienne ; on leur prit 5 officiers & 800 hommes, qu'on renvoya le long des colonnes à Neumarkt, pour animer le soldat par l'exemple de ce succès. Le Roi eut de la peine à contenir la fougue des housards, que leur ardeur transportoit ; ils étoient sur le point de donner au milieu de l'armée autrichienne, lorsqu'on les rassembla entre les villages de Heyde & de Frobelvitz à une portée de canon de l'ennemi ; on distinguoit si bien de là l'armée impériale, qu'on auroit pu la compter homme par homme ; sa droite, qu'on savoit à Nypern, étoit cachée par le grand bois de Lissa : mais du centre jusqu'à la gauche rien n'échappoit à la vue. A la première inspection de ces troupes & d'après le terrain on jugea qu'il falloit porter les grands coups à l'aile gauche de cette armée : elle étoit étendue sur un tertre chargé de sapins, mais mal appuyée ; ce poste forcé, on gagnoit l'avantage du terrain pour le reste de la bataille, parce que de là il va toujours en descendant & en s'abaissant vers Nypern : au lieu qu'en s'attachant au centre les troupes de l'aile droite autrichienne auroient pu, en traversant le bois de Lissa, tomber en flanc sur les assaillans ; & après tout il auroit toujours fallu finir par l'attaque de ce tertre, qui dominoit sur toute cette plaine. C'auroit été réserver la besogne la plus dure & la plus difficile pour la fin, où les troupes harassées, & fatiguées du combat, ne sont plus propres aux grands efforts ; au lieu qu'en commençant par l'opération la plus rude, on

profitoit de la première ardeur du ſoldat, & le reſte de l'ouvrage devenoit aiſé. Par une ſuite de ces raiſons on diſpoſa inceſſamment l'armée pour l'attaque de la gauche. Les colonnes qui étoient dans l'ordre du déploiement furent renverſées ; on les mit ſur deux lignes, & les pelotons par quart de converſion ſe mirent à défiler par la droite : le Roi avec ſes houſards côtoya la marche de ſon armée ſur une chaîne de tertres qui cachoit à l'ennemi les mouvemens qui ſe faiſoient derrière ; & ſe trouvant entre les deux armées, il obſervoit celle des Autrichiens, & dirigeoit la marche de la ſienne. Il envoya des officiers de confiance, les uns pour obſerver la droite du Maréchal Daun, les autres vers Canth pour veiller aux démarches de Mr de Draſkowitz, qui y avoit ſon camp ; on reconnut en même temps l'ennemi le long du ruiſſeau de Schweidnitz, pour être ſûr qu'il ne pût rien venir à dos lorſque l'armée engageroit le combat. Le projet que le Roi ſe préparoit d'exécuter, étoit de porter toute ſon armée ſur le flanc gauche des impériaux, de faire les plus grands efforts avec ſa droite, & de refuſer ſa gauche avec tant de prévoyance, qu'il n'eût point à craindre des fautes ſemblables à celles qu'on avoit faites à la bataille de Prague & qui avoient cauſé la perte de celle de Kolin. Déjà Mr de Wédel, qui devoit avec ſes 10 bataillons de l'avant-garde former la première attaque, s'étoit rendu devant l'armée ; déjà les têtes des colonnes avoient gagné le ruiſſeau de Schweidnitz, ſans que l'ennemi s'en fût apperçu. Le

Maréchal Daun prit le mouvement des Pruſſiens pour une retraite, & dit au Prince de Lorraine : *ces gens s'en vont, laiſſons-les faire.* Cependant Mr de Wédel s'étoit formé devant les deux lignes d'infanterie de la droite ; ſon attaque étoit ſoutenue par une batterie de 20 pièces de 12 livres, dont le Roi avoit dépouillé les remparts de Glogau. La première ligne reçut ordre d'avancer en échelons, les bataillons à 50 pas de diſtance en arrière les uns des autres, de ſorte que la ligne étant en mouvement, l'extrémité de la droite ſe trouvoit de mille pas plus avancée que l'extrémité de la gauche, & cette diſpoſition la mit dans l'impoſſibilité de s'engager ſans ordre. Sur cela Mr de Wédel attaqua le bois où commandoit Mr Nadaſti ; il n'y trouva pas grande réſiſtance, & l'emporta aſſez vîte. Les généraux autrichiens ſe voyant tournés & pris en flanc, eſſayèrent de changer de poſition ; ils voulurent, mais trop tard, former une ligne parallèle au front des Pruſſiens ; tout l'art des généraux du Roi fut employé à ne leur en pas donner le temps. Les Pruſſiens s'établiſſoient déjà ſur une hauteur qui commande le village de Leuthen ; dans l'inſtant où l'ennemi voulut y jeter de l'infanterie, une ſeconde batterie de 20 pièces de 12 livres tira ſur eux ſi fort à propos, qu'ils en perdirent l'envie & ſe retirèrent. Du côté de Mr de Wédel les Autrichiens ſe ſaiſirent d'une butte voiſine du ruiſſeau, pour l'empêcher de balayer leur ligne d'une aile à l'autre ; Mr de Wédel ne les y ſouffrit pas long-temps, & après un com-

bat plus long & plus opiniâtre que le précédent, ils furent forcés à céder le terrain. Mr de Ziethen en même temps chargea la cavalerie ennemie & la mit en déroute ; quelques escadrons de sa droite reçurent en flanc, des brouffailles qui bordoient le ruiffeau, une décharge à mitraille. Ce feu partant à l'improvifte, les ramena, & ils se réformèrent auprès de l'infanterie. Les officiers qui avoient eu la commiffion d'obferver la droite du Maréchal Daun, vinrent alors avertir le Roi qu'elle traverfoit le bois de Liffa, & alloit paroître inceffamment dans la plaine; fur quoi Mr de Driefen reçut ordre d'avancer avec l'aile gauche de la cavalerie pruffienne. Lorfque les cuiraffiers autrichiens commencèrent à fe former près de Leuthen, la batterie du centre de l'armée du Roi les falua par une décharge de toute fon artillerie; Mr de Driefen en même temps les attaqua ; la mêlée ne fut pas longue; les impériaux furent difperfés & s'enfuirent à vau-de-route. Une ligne d'infanterie qui s'étoit formée à côté de ces cuiraffiers derrière Leuthen, fut prife en flanc par le régiment de Bareuth, qui la rejetant fur les volontaires de Wunfch, en prit deux régimens entiers avec officiers & drapeaux. Alors la cavalerie ennemie étant tout à fait diffipée, le Roi fit avancer le centre de fon infanterie fur Leuthen. Le feu fut vif & court, parce que l'infanterie autrichienne n'étoit qu'éparpillée entre les maifons & les jardins; au déboucher du village, on apperçut une nouvelle ligne d'infanterie que les généraux autrichiens formoient fur une éminence près du moulin à vent de

Ségeſchutz. L'armée du Roi eut quelque temps à ſouffrir de leur feu ; mais les ennemis ne s'étoient pas apperçus dans cette confuſion que le corps de Mr de Wédel étoit dans leur voiſinage ; ils furent tout à coup pris en flanc & à dos par ce brave & habile Général, & ſa belle manœuvre, en fixant la victoire, termina cette importante journée. Le Roi ramaſſant les premières troupes qui ſe préſentèrent, ſe mit à la pourſuite des ennemis avec les cuiraſſiers de Seidlitz & un bataillon de Jung-Stutterheim ; il s'avança dirigeant ſa marche entre le ruiſſeau de Schweidnitz & le bois de Liſſa. L'obſcurité devint ſi grande, qu'il pouſſa quelques cavaliers en avant pour reconnoître les forêts, & pour donner des nouvelles ; de temps à autre il fit tirer quelques volées de canon vers Liſſa, où le gros de l'armée autrichienne s'étoit enfui ; à l'approche de ce bourg l'avant-garde eſſuya une décharge d'environ deux bataillons, dont perſonne ne fut bleſſé ; elle y répondit par quelques volées de canon, en pourſuivant toujours ſa marche. Chemin faiſant les cuiraſſiers de Seidlitz amenoient des priſonniers par bandes. Arrivé à Liſſa, le Roi trouva toutes les maiſons pleines de fuyards & de gens débandés de l'armée impériale ; il s'empara d'abord du pont, où il plaça ſes canons, avec ordre de tirer tant qu'il y auroit de la poudre. Sur le chemin de Breſlau, par où l'ennemi ſe retiroit, il fit jeter des pelotons d'infanterie dans les maiſons les plus voiſines du ruiſſeau de Schweidnitz, afin de tirer ſur l'autre bord pendant toute la nuit, ſoit pour entre-

tenir la terreur chez les vaincus, ſoit pour les empêcher de jeter ſur l'autre bord des troupes qui en diſputaſſent le paſſage le lendemain. Cette bataille avoit commencé à une heure de l'après-midi ; il en étoit huit lorſque le Roi avec ſon avant-garde vint à Liſſa. Son armée étoit forte de 33,000 hommes, lorſqu'elle engagea l'action avec celle des impériaux, qu'on diſoit monter à 60,000 combattans. Si le jour n'eût pas enfin manqué aux Pruſſiens, cette bataille auroit été la plus déciſive de ce ſiècle. Les troupes n'eurent pas le temps de ſe repoſer ; elles partirent de Liſſa * qu'il étoit encore nuit, ramaſſèrent pendant la marche nombre de traîneurs des ennemis, & arrivèrent vers les dix heures ſur les bords de la Lohe, où malgré une forte arrière-garde commandée par Mr de Serbelloni, poſtée auprès de Groſs Mochber, 10 bataillons paſſèrent ce ruiſſeau ; on les forma dans un ravin à l'abri du canon des Autrichiens, & l'on embuſqua les houſards derrière des villages & des cenſes, où ils étoient couverts & à portée d'agir auſſitôt que cela deviendroit néceſſaire. Mr de Serbelloni hâta ſa retraite autant qu'il put, & ſe replia vers les deux heures de l'après-midi ſur Breſlau ; Mr de Ziethen avec tous les houſards, 20 eſcadrons de dragons & 16 bataillons le ſuivit de près. Une partie du monde de l'Autrichien ſe jeta ſans ordre dans Breſlau. Cette arrière-garde, pleine de terreur & ſe retirant en confuſion, perdit beaucoup de ſoldats dans ſa marche. Mr de Ziethen

* 6 Decembre.

poursuivit l'armée du Maréchal Daun par Borau, Reichenbach, Kunzendorf à Reichenau, où il fut joint par Mr de Fouquet, qui venoit avec quelques troupes de Glatz. Ces deux généraux poussèrent les Autrichiens jusqu'en Bohème. Le Roi de son côté forma le 7 la circonvallation de Breslau ; on prit poste au faubourg de St Nicolas, à Gabitz, aux Lehmgruben, à Hube & Durgensch ; & comme la raison de guerre vouloit qu'on enfermât la ville également de l'autre côté de l'Oder, le Roi envoya ordre à Mr de Wied, qui avoit été mandé à Brieg, d'en sortir avec 3 bataillons, auxquels on joignit 5 escadrons, pour se poster sur la grande chaussée qui mène de Breslau à Hundsfeld ; il s'y retrancha le mieux qu'il put, pour empêcher la garnison de se sauver en Pologne, au cas qu'elle voulût le tenter. On se prépara au siége ; le Roi tira les munitions, les canons, les mortiers dont on avoit besoin, des forteresses de Brieg & de Neisse. Le 10 six bataillons prirent possession du faubourg d'Ohlau ; ces troupes s'établirent au couvent des Frères de la miséricorde, dont ils chassèrent les pandours. Mr de Forcade prit poste au cimetière de St Maurice, où l'on construisit une batterie à l'abri des murailles, & pour distraire l'attention du commandant & de la garnison, le Prince Ferdinand de Prusse établit au faubourg de St Nicolas une batterie & un bout de tranchée, qui firent croire à l'ennemi que c'étoit de ce côté-là que les Prussiens vouloient pousser leurs attaques, tandis que Mr de Balby

faifoit fa parallèle depuis le cimetière de St Maurice jufques vis-à-vis de la porte de Schweidnitz; de cette parallèle deux grandes batteries croifantes dirigeoient leur feu fur le Tafchenbaftion, & fur le cavalier qui le commande. Les affiégés fe défendirent mollement. Ils tentèrent par le faubourg de Pologne du côté de Mr de Wied une foible fortie, où ils perdirent 300 hommes. Le 16 une bombe mit par hazard le feu au magafin de poudre du Tafchenbaftion; l'épaule fauta & fes décombres formèrent une efpèce de brèche. Le froid devint fi violent, que le commandant craignit que malgré fes précautions, les foffés étant gelés, les Pruffiens ne donnaffent un affaut à la place; il craignit d'être pris d'emblée; il favoit d'ailleurs que l'armée impériale étant rechaffée en Bohème, il n'avoit aucun fecours à en attendre. Ces différentes confidérations le portèrent à capituler, & il fe rendit lui & toute fa garnifon prifonniers de guerre; il fe trouva que 14,000 hommes en avoient affiégé 17,000. Mais il falloit confidérer qu'une partie de cette garnifon étoit compofée des fuyards de Leuthen, & qu'en général ni les fortifications, ni le nombre des foldats ne défendent une ville, mais que tout dépend de la tête plus ou moins forte & du courage déterminé de celui qui y commande. Nous avons rapporté fans interruption les événemens de cette expédition de Siléfie; peut-être ne fera-t-on pas fâché de trouver ici le réfumé des pertes qu'y firent les deux parties belligérantes.

Les Pruffiens ne perdirent à la bataille de Leuthen

en morts & bleſſés que 2660 hommes, parce qu'ils trouvèrent, ſi l'on excepte la première attaque, un terrain qui les favoriſa.

Les Autrichiens y perdirent 307 officiers, 21,000 ſoldats, 134 canons, 59 drapeaux. Mrs de Ziethen & de Fouquet firent 2,500 priſonniers dans la pourſuite. La priſe de Breſlau coûta aux ennemis 13 généraux, 686 officiers, & 17,635 ſoldats; ſomme totale 41,447 hommes, dont l'armée impériale ſe trouvoit affoiblie à ſon retour en Bohème.

Quoique cette campagne eût été longue, dure & pénible; quoique ſa fin fût auſſi heureuſe qu'on eût pu l'eſpérer, il reſtoit encore une expédition à faire, tant les dérangemens arrivés en Siléſie étoient conſidérables; il falloit reprendre la ville de Lignitz, où les impériaux avoient fait des inondations & des ouvrages. Le Roi y avoit envoyé Mr de Drieſen, qui avec un corps de cavalerie tenoit cette ville inveſtie depuis le 16. Le Prince Maurice y arriva le 25 avec un détachement d'infanterie, pour en faire le ſiége dans les règles. Les apprêts s'en firent, le canon arriva. Mr de Bulow, que le Maréchal Daun y avoit établi en qualité de Commandant, préféra la conſervation de ſa garniſon à une défenſe qu'il n'auroit pu ſoutenir à la longue; il capitula, & demanda la libre ſortie pour ſes troupes; ce qu'on lui accorda volontiers, parce que les troupes étoient fatiguées à l'excès, & la gelée ſi forte, que les pêles & les pioches ne pouvoient plus ouvrir la terre. Les ouvrages & les écluſes de la ville furent raſés, afin que ſi les ennemis s'en emparoient une ſe-

conde

conde fois, ils ne puſſent pas ſi vîte la remettre en état de défenſe, & en faire une place d'armes. Toute la cavalerie fut enſuite employée à former le blocus de Schweidnitz ; on réſerva le ſiége de cette place pour le printemps prochain. Le corps de Mr de Ziethen forma un cordon qui prit de Schmiedeberg par Landſhut, Friedland, Braunau, ſe terminant à Glatz. Les troupes entrèrent le 6 de Janvier en quartier d'hiver, & le Roi demeura à Breſlau, afin de veiller lui-même à tout, & de préparer ce qui étoit néceſſaire, pour que l'armée rétablie & en bon état pût de bonne heure ouvrir la campagne prochaine.

Pour terminer l'hiſtoire de tous les événemens de cette année, il nous reſte à rapporter ce qui ſe paſſa en Pruſſe entre Mrs de Lehwald & d'Apraxin, & ce que firent les Suédois en Poméranie. Le Maréchal Apraxin s'approcha au mois de Juin des frontières de la Pruſſe à la tête de 100,000 hommes ; le gros de ſon armée marcha vers Grodno, capitale de la Lithuanie polonoiſe. Mr de Fermor, avec un corps de 20,000 hommes, ſecondé par la flotte ruſſe, mit le ſiége devant Mémel. La ville fut rendue par capitulation le 5 de Juillet. Mr de Lehwald s'étoit propoſé de défendre les bords du Prégel, & s'étoit campé à Inſterbourg, d'où il obſervoit Mr d'Apraxin. Après la priſe de Mémel l'armée ennemie pénétra en Pruſſe, s'approchant d'Inſterbourg ; Mr de Fermor s'avança de ſon côté vers le Prégel.

Il femble que c'étoit le moment où le Maréchal Lehwald auroit dû prendre un parti décifif, pour fe battre avec un de ces généraux ; il n'en trouva peut-être pas l'occafion favorable. Le corps de Mr de Fermor, qui arriva à Tilfit, lui donna de la jaloufie ; il craignit d'être tourné & fe retira à Wélau. Il avoit dans fon armée deux régimens de houfards qui faifoient au plus 2,400 hommes, & ces houfards non feulement réfiftèrent à 12,000 Tartares & Cofaques que les Ruffes traînoient avec eux, mais remportèrent de plus durant toute cette campagne des avantages fignalés fur ces ennemis. Après la retraite du Maréchal Lehwald*, Mr d'Apraxin n'étant gêné par perfonne, fe joignit à Infterbourg avec Mr de Fermor ; ils s'avancèrent tous les deux en côtoyant l'Aller, & vinrent fe camper à Jægerndorf à un mille & demi de l'armée pruffienne. Le Roi avoit donné carte blanche à Mr de Lehwald, pour prendre tel parti qu'il jugeroit à propos, tant à caufe de l'éloignement des lieux, que parce que des partis qui fouvent rodoient autour de l'armée du Roi, auroient pu intercepter des dépêches de cette conféquence. Mr de Lehwald, qui craignoit qu'un corps de Ruffes ne s'approchât de Kœnigfberg, dont les ouvrages font trop vaftes pour être défendus, & ne prît, pendant qu'il feroit contenu par le Maréchal ruffe, cette capitale où il avoit fes magafins, crut qu'il ne pouvoit empêcher l'ennemi de tenter une

* Août.

pareille entreprise qu'en lui livrant bataille, & résolut d'aller l'attaquer dans son camp de Jægerndorf. Il se mit en marche le 29, & se porta dans un bois ou il étoit précisément dans le flanc des Russes ; s'il avoit attaqué cette armée tout de suite, il y a apparence qu'il l'auroit fait avec succès. Quoique son corps ne montât qu'à 24,000 hommes, il pouvoit espérer de remporter des avantages, parce que les Russes furent surpris de le voir arriver, qu'ils ne s'attendoient pas à être attaqués, & qu'il régnoit une grande confusion dans leur camp ; ils étoient outre cela mal postés, & rien ne l'empêchoit de marcher droit à eux. Il est impossible de dire quelles raisons le retinrent, & lui firent différer jusqu'au lendemain ce qu'il pouvoit exécuter sur le champ. Il engagea l'affaire le 30. D'abord les housards & les dragons prussiens firent plier devant eux la cavalerie russe & les Cosaques qui leur étoient opposés, & les rechassèrent jusqu'à leur camp. Les ennemis avoient changé la nuit de position, d'où il résulta que les dispositions que le Maréchal de Lehwald avoit faites la veille pour les attaquer dans le terrain où il les avoit trouvés, ne quadroient plus avec l'emplacement où ils étoient alors : sa cavalerie de la gauche attaqua néanmoins celle des Russes, & la rejeta derrière son front ; mais elle y essuya un feu si violent d'artillerie & de mitraille, qu'elle fut obligée de rejoindre l'infanterie prussienne. C'étoit dans le moment où Mr de Lehwald attaquoit un bois rempli d'abatis, dans lequel les Russes avoient

placé leurs grenadiers ; le bois étoit au centre de l'armée de Mr d'Apraxin ; ces grenadiers furent battus & presque tous détruits; mais le terrain fourré où cette action se passa, cachoit aux Prussiens une manœuvre que faisoient alors les ennemis, & qui devint funeste aux premiers ; Mr de Romanzow s'avançoit avec 20 bataillons de la seconde ligne des Russes, pour soutenir ces grenadiers ; il se porta en flanc & à dos de l'infanterie prussienne ; elle perdit insensiblement du terrain & fut enfin obligée de se retirer. Cela se fit en bon ordre ; les dragons & les housards couvrirent sa retraite. Ce corps, qui ne fut point poursuivi par l'ennemi, revint à Wélau reprendre son ancien camp. Le Maréchal ne perdit dans cette affaire en morts, blessés, & prisonniers que 1400 hommes & 13 canons. Mr d'Apraxin demeura encore quelques jours dans son camp de Jægerndorf. Le 7 de Septembre il fit mine de passer l'Aller, pour se porter en droiture sur Kœnigsberg ; mais il falloit bien qu'il n'eût pas cette expédition fort à cœur ; car ayant trouvé un corps prussien qui lui disputoit le passage de cette rivière, il se désista de son entreprise. * Dix jours après il decampa subitement de Jægerndorf, & se retira vers les frontières de la Pologne. Le Maréchal de Lehwald le suivit pour la forme jusqu'à Tilsit, moins dans le dessein d'engager quelque affaire d'arrière-garde que pour en imposer au public. La disproportion des

* 17 Septembre.

forces étoit trop grande entre ces deux aimées, & l'échec qu'il avoit reçu étoit trop récent; d'ailleurs il obtenoit ſon but ſans courir de riſques; car l'ennemi ſe retirant de ſoi-même en Pologne, il n'y avoit qu'à le laiſſer tranquillement pourſuivre ſa marche: Mr d'Apraxin évacua toute la Pruſſe, à l'exception de Mémel, dont les Ruſſes demeurèrent en poſſeſſion. L'armée pruſſienne s'arrêta aux environs de Tilſit, trop heureuſe de s'être débarraſſée d'un ennemi auſſi formidable à ſi bon marché. Mais ſi elle avoit echappé aux malheurs qui la menaçoient dans cette campagne, il n'étoit pas probable qu'elle jouît à la longue de la même fortune. Le Maréchal de Lehwald eût-il poſſédé tous les talens du Prince Eugène, comment pouvoit-il dans la ſuite de la guerre réſiſter avec 24,000 Pruſſiens à 100,000 Ruſſes? Le Roi avoit tant d'ennemis à combattre, & ſes troupes étoient ſi conſidérablement fondues, qu'il lui étoit impoſſible d'envoyer des ſecours à ſon armée de Pruſſe; il étoit à craindre, & l'on pouvoit même le prévoir, que les Ruſſes étendant leurs connoiſſances & leurs vues, ne corrigeaſſent les fautes qu'ils avoient faites, & ne détachaſſent, en ouvrant la campagne ſuivante, un corps conſidérable vers la Viſtule, qui expoſeroit Mr de Lehwald au riſque d'être coupé de la Poméranie. On avoit tout lieu de croire qu'étant entouré par des ennemis auſſi nombreux, il auroit le même ſort que le Duc de Cumberland, avec la différence que

les Ruffes, moins polis que les François, l'auroient contraint de mettre les armes bas.

D'une autre part les Suédois n'avoient fait des progrès en Poméranie que parce qu'ils n'avoient rencontré aucune réfiftance ; ils étoient en poffeffion d'Anclam, de Demmin, & du fort de Peenamunde, qu'ils avoient pris après un fiége de quinze jours. La garnifon de Stettin confiftoit en 10 bataillons de milice, que les Etats de la Poméranie avoient levés. Mr de Manteufel, à la tête de 4 bataillons, n'étoit pas en état de former de grandes entreprifes. En laiffant la diftribution des armées telle qu'elle étoit alors, le Roi couroit les plus grands hazards pour celle de Pruffe, & rifquoit en même temps de voir la Poméranie envahie par les Suédois. Il réfolut donc de concentrer davantage fes forces, pour procéder avec plus de fureté ; & d'abandonner les extrémités de fes Etats, que le nombre de fes ennemis ne lui permettoit plus de défendre. Ces motifs firent rappeler de Tilfit Mr de Lehwald avec fon armée ; il marcha d'abord en Poméranie contre les Suédois, qu'il délogea promptement d'Anclam & de Demmin ; il les pouffa bientôt fous le canon de Stralfund, où ces troupes ne fe croyant pas en fureté, fe réfugièrent dans l'île de Rugen. Une grande gelée qui furvint enfuite, fit prendre tout le bras de mer qui fépare la Poméranie de cette île. Le Maréchal de Lehwald auroit pu profiter de l'occafion, fi fon grand âge ne l'en eût empêché, pour paffer avec fon armée fur la glace dans l'île, où il

auroit détruit toutes ces troupes suédoises : au moins un coup pareil auroit-il délivré le Roi pour un temps d'un ennemi qui faisoit une diversion fâcheuse. Quoique le Maréchal de Lehwald n'eût pas entrepris tout ce qui étoit faisable, il fit toutefois dans cette courte expédition trois mille prisonniers sur les Suédois. Un détachement qu'il envoya assiéger le fort de Peenamunde, ne le reprit qu'au mois de Mars de l'année suivante.

La multitude d'objets qu'il y avoit à remplir pendant cette campagne, étoit immense; & comme on se trouvoit pressé de faire de tous les côtés des efforts, on ne pouvoit y réussir qu'en employant les mêmes troupes en différens endroits. Le Prince Ferdinand de Bronswic avoit trop peu de cavalerie dans son armée ; il lui en falloit nécessairement pour l'entreprise qu'il méditoit. Comme il importoit au Roi que les François fussent chassés de la basse Saxe & du bas Rhin, pour y contribuer de sa part autant que sa situation le lui permettoit, il détacha 10 escadrons de dragons, & 5 escadrons de housards de l'armée du Maréchal de Lehwald, avec ordre de joindre le Prince Ferdinand de Bronswic à Stade. Ce Prince tenta d'abord une entreprise sur Zell, qui ne réussit pas, d'un côté parce que le Maréchal de Richelieu l'ayant prévenu, l'empêcha de passer l'Aller, & de l'autre parce que ce pays aride, où il n'y a que des bruyères, ne put fournir à sa subsistance. Nonobstant cette entreprise manquée, il se rendit peu après maître de Harbourg. Le Roi

convint enſuite avec lui du projet de ſa campagne. Son avis alloit à ce que les alliés ſe portaſſent ſur le Wéſer, par deux raiſons, dont la première étoit de ne point ruiner les capitales de l'électorat de Hanovre & du duché de Bronſwic par les ſiéges qu'il faudroit faire pour les reprendre ; la ſeconde étoit la crainte d'être coupés du Rhin, qui porteroit les François à évacuer d'eux-mêmes ces provinces, ſur tout ſi un détachement des troupes pruſſiennes ſe montroit en même temps du côté de Bronſwic. Le Prince Henri, qui étoit demeuré en Saxe pour ſe faire guérir d'une bleſſure qu'il avoit reçue à Roſbach, devoit commander ce détachement. Tout fut bien concerté, & nous verrons au commencement de la campagne ſuivante les ſuccès qui accompagnèrent le Prince Ferdinand dans l'exécution de cette entrepriſe.

CHAPITRE VII.

De l'hiver de 1757 *à* 1758.

JAMAIS campagne n'avoit été plus féconde en révolutions ſubites de la fortune, que celle que nous venons de décrire. Cette eſpèce de hazard qui préſide aux événemens de la guerre, s'étoit inſolemment joué du deſtin des parties belligérantes; tantôt il avoit favoriſé les Pruſſiens de ſuccès brillans, & tantôt il les avoit précipités dans un abyme de malheurs. Les Ruſſes avoient gagné une bataille en Pruſſe, & ſe retiroient de ce royaume comme s'ils avoient été battus. Les François, ſur le point de déſarmer le Duc de Cumberland, paroiſſoient les arbitres de l'Allemagne; mais à peine cette nouvelle a-t-elle le temps de ſe répandre en Europe, qu'on apprend la défaite d'une de leurs armées, & qu'on voit comme reſſuſciter cette armée du Duc de Cumberland qu'on croyoit n'exiſter déjà plus. Cette ſuite d'événemens déciſifs & contraires avoit comme étourdi l'Europe; on voyoit de l'incertitude dans les projets, des deſſeins renverſés auſſitôt que conçus, & de nombreux corps

de troupes presque détruits en un seul jour. Il fallut quelques momens de tranquillité pour que les esprits se recueillissent, & que chaque puissance pût considérer de sang froid la situation où elle se trouvoit. D'un côté l'ardent désir de la vengeance, l'ambition blessée, le dépit, le désespoir remirent les armes à la main aux empereurs & aux rois qui formoient la grande alliance ; de l'autre la nécessité de continuer la guerre & quelques rayons d'espérance portèrent la Prusse à faire les plus grands efforts pour se soutenir. Un nouveau ferment donna un nouveau degré d'activité à la politique, & les cours, chacune de son côté, se préparèrent à pousser la guerre avec plus d'acharnement, de fureur, & d'opiniâtreté que par le passé. Voilà en général tableau des passions qui agitoient les princes leurs ministres. La nature de cet ouvrage exig que nous entrions dans de plus grands détails, & que nous parcourions successivement toutes les cours de l'Europe, pour nous représenter distinctement ce qui se passoit dans chacune.

Il s'étoit fait dès l'automne dernière un changement dans le ministère britannique. Mr Fox, qui s'y étoit intrus par les intrigues du Duc de Cumberland, s'apperçut qu'il ne pouvoit plus se soutenir dans ce poste contre la cabale qui lui étoit opposée ; il résolut de se démettre volontairement de ses charges, & fut remplacé par Mr Pitt, que son éloquence & son génie élevé rendoient l'idole de la nation ; c'étoit la meilleure tête de l'Angleterre.

Il avoit ſubjugué la Chambre baſſe par la force de la parole, il y régnoit, il en étoit pour ainſi dire l'ame. Parvenu au timon des affaires, il appliqua toute l'étendue de ſon génie à rendre ſa patrie la dominatrice des mers, & penſant en grand homme, il fut indigné de la convention de Cloſter-Seven, qu'il regardoit comme l'opprobre des Anglois. Ses premiers pas dans ſa nouvelle carrière tendirent tous à faire abolir juſqu'à la mémoire de ce traité honteux; ce fut lui qui perſuada au Roi d'Angleterre de mettre le Prince Ferdinand de Bronſwic à la tête de l'armée des alliés, & de le demander au Roi de Pruſſe; ce fut lui qui propoſa de renforcer les troupes d'Allemagne par un corps d'Anglois, qui les joignit effectivement dans l'année 1758. De plus il jugea convenable à la gloire de ſa nation de renouveler les alliances qu'elle avoit contractées tant avec le Roi de Pruſſe qu'avec divers princes d'Allemagne. Il conclut un traité avec le Roi; par l'un des articles le Roi d'Angleterre s'engageoit à payer au Roi de Pruſſe un ſubſide annuel de 4 millions d'écus, lequel fut continué juſqu'en 1761. Le Roi ſe trouvoit dans la néceſſité d'accepter ce ſubſide, qui d'ailleurs répugnoit à ſa façon de penſer; mais les François l'avoient dépouillé des provinces qu'il poſſédoit dans le bas Rhin; il étoit à la veille de voir envahir la Pruſſe par les Ruſſes; ce qui pouvoit d'autant moins s'empêcher, que le Maréchal Lehwald avoit été contraint d'accourir en Poméranie, pour s'oppoſer aux Suédois. Après

tout, ce ſubſide étoit le ſeul ſecours qu'on pût tirer de l'Angleterre, puiſqu'elle avoit décliné à pluſieurs repriſes la demande qu'on lui avoit faite d'envoyer une eſcadre dans la Baltique. Mr Pitt envoya dans ce temps le Chevalier Keith en Ruſſie, pour balancer par ſes intrigues celles du parti françois & autrichien, & pour tenter de deſſiller les yeux à l'Impératrice, aveuglée par les préventions qu'on lui avoit inſpirées contre le Roi de Pruſſe. Mr Goderick partit dans une vue à peu près ſemblable pour la Suède; mais le parti françois, qui dominoit deſpotiquement dans le ſénat de Stockholm, fit jouer tous ſes reſſorts pour interdire à cet A[illegible] l'entrée [illegible]; Mr Goderick [illegible] ma[illegible]k, [illegible] ſénateurs s'applaudirent d'avoir empêché que l'argent de l'Angleterre ne culbutât leur ſyſtème. Tandis que Mr Pitt prenoit de ſi juſtes meſures pour la politique, les ports de la Grande Bretagne ſe rempliſſoient de vaiſſeaux; les projets pour la campagne de mer & de terre étoient arrêtés, & une activité nouvelle ranimoit toutes les branches du gouvernement.

Le Chevalier Keith, qui pendant ces entrefaites étoit arrivé à Péterſbourg, n'y trouva point la cour dans une diſpoſition favorable aux commiſſions dont il étoit chargé; les miniſtres d'Autriche, de France, de Saxe y étoient tout-puiſſans par le moyen de leurs intrigues & de leurs profuſions; ils avoient gagné le favori d'Eliſabeth, qui gouvernoit alors l'Impératrice & par conſéquent l'empire. Les

miniſtres, mécontens du peu de progrès de l'armée ruſſe, ſurtout de ſa retraite à la fin de la campagne dernière, tâch›ient de faire paſſer leur enthouſiaſme guerrier dans l'eſprit de l'Impératrice, & l'excitoient à faire dans la campagne prochaine de plus grands efforts que par le paſſé; ils s'apperçurent que leurs menées étoient ſecrètement traverſées par le grand Chancelier Beſtuchew, & réſolurent de le culbuter, comme en effet ils y réuſſirent. Nous avons dépeint dans cet ouvrage ce Comte Beſtuchew comme un homme qui par paſſion s'étoit fait un principe d'être l'ennemi juré des Pruſſiens; mais il changea de ſyſtème, pour plaire au grand Duc, qu'il prévoyoit devoir bientôt parvenir au trône; il dreſſa l'inſtruction du Maréchal Apraxin d'une manière auſſi favorable aux intérêts du Roi que les conjonctures le permettoient, & fut l'unique cauſe de ce que les Ruſſes évacuèrent les Etats du Roi à la fin de la campagne. Mr de Beſtuchew fut encouragé dans cette conduite par les conſeils du grand Duc & de la grande Ducheſſe de Ruſſie, qui tous les deux avoient les ſentimens les plus favorables à la cauſe du Roi. Le grand Duc, Prince de Holſtein par ſa naiſſance, avoit puiſé dans l'hiſtoire de ſes ancêtres une haine implacable contre les Danois, cauſée par les injuſtices que les Rois de Danemarck avoient faites à ſa famille; craignant alors que les affaires du Roi ne priſſent une tournure qui l'obligeât à ſe lier avec les Danois, il lui offrit ſon crédit & tous les ſervices qu'il

pourroit lui rendre en Ruſſie, pourvu qu'il n'entrât en aucun engagement avec ces ennemis conſtans du Holſtein. Le Roi accepta l'offre; il promit de ne faire aucun traité avec le Danemarck, & quoique cette condeſcendance ne lui valût pas d'avantages actuels, on verra par la ſuite de cet ouvrage que cette liaiſon étroite avec le grand Duc de Ruſſie bouleverſa les grands projets des Autrichiens. Avec quelque ſecret que toutes ces affaires ſe traitaſſent, il en perça cependant quelque choſe; les miniſtres de France & d'Autriche s'apperçurent d'une variation de conduite du côté du grand Chancelier; ils eurent connoiſſance des ordres qu'il avoit expédiés pour le Maréchal Apraxin, & ſe ſervirent du favori de l'Impératrice pour faire diſgracier ce miniſtre, & cauſer toutes ſortes de déſagrémens à la jeune cour. Depuis ce moment tout plia devant ces ambaſſadeurs en Ruſſie, & ils entraînèrent l'Impératrice Eliſabeth dans des meſures violentes & peu conformes aux véritables intérêts de ſon empire.

La cour de Vienne avoit reçu des ſecouſſes ſi fortes à la fin de la dernière campagne, que ſa conſtance en fut ébranlée. Elle s'étoit crue ſur le point de terminer la guerre, & regardoit comme faite la conquête de la Siléſie; déchue tout à coup de ces idées flatteuſes, elle avoit vu ſon armée ruinée, & les débris s'en ſauver avec peine en Bohème. Ces malheurs inattendus rallentirent ſon ardeur pour la guerre, & tant de projets avortés

diminuèrent son éloignement, ou plutôt son aversion insurmontable pour la paix. Le style de sa chancellerie & les écrits de Ratisbonne s'adoucirent. Cependant l'aigreur & la grossièreté y reparurent aussitôt que les espérances revinrent. Tant que dura la première impression de l'infortune, l'Impératrice Reine voulut se rapprocher du Roi, soit pour entamer une négociation, soit pour se faire une réputation de magnanimité. Le Comte Kaunitz avertit le Roi d'une conspiration imaginaire formée contre lui, dans laquelle deux Napolitains & un Milanois avoient trempé. Le Roi lui fit répondre, qu'il étoit obligé à l'Impératrice de l'avis qu'elle vouloit bien lui donner, mais que comme il y avoit deux manières d'assassiner, l'une par le poignard, l'autre par des écrits injurieux & déshonorans, il assuroit l'Impératrice qu'il faisoit peu de cas de la première, & qu'il étoit infiniment plus sensible à la seconde. Cela n'empêcha pas que l'indécence & le scandale de ces écrits ne continuât, & ne s'accrût même selon que les succès de la guerre favorisèrent les armes autrichiennes. La France apprit avec un sensible chagrin les dispositions pacifiques de l'Impératrice Reine, parce que la défection de cette princesse auroit porté un préjudice considérable à ses affaires, tant qu'elle demeuroit en guerre avec les Anglois sur mer & en Allemagne. Louis XV, piqué de la tache que l'affaire de Rosbach avoit imprimée à ses armes, espéroit de trouver dans la continuation de la guerre

l'occasion de prendre sa revanche ; & les ministres de la France travaillèrent à Vienne avec une application infinie à ranimer toutes les passions calmées de cette cour. La honte pour une grande puissance d'être abattue par un petit prince fit le plus d'impression sur l'esprit de l'Impératrice ; l'ancienne animosité contre la Prusse se réveilla, les dispositions pour la paix s'évanouirent, & les liaisons d'amitié & d'intelligence entre les cours de Vienne & de Versailles se resserrèrent plus intimement : ainsi bien loin que les succès des Prussiens rebutassent les puissances avec lesquelles ils étoient en guerre, ils les engagèrent à redoubler leurs efforts pour paroître plus redoutables & plus dangereux que jamais à l'ouverture de la campagne prochaine.

Le Roi prenoit de son côté des mesures semblables pour rétablir pendant l'hiver l'armée, & la remettre en état d'agir avec vigueur. Il s'agissoit de réparer les pertes qu'avoient entraînées sept batailles rangées que les Prussiens avoient livrées à leurs ennemis ; mais les ravages de la guerre n'approchoient pas des ravages que les maladies épidémiques faisoient dans les hôpitaux ; c'étoient des espèces de fièvres chaudes accompagnées de tous les symptômes de la peste ; les malades tomboient en délire le premier jour de la maladie ; il leur venoit des charbons au cou ou bien aux aisselles ; que les médecins saignassent, ou ne saignassent point, cela étoit égal ; la mort emportoit indifféremment

remment tous ceux qui ſe trouvoient atteints de ce mal; le poiſon étoit même ſi violent, ſes progrès ſi rapides, ſes effets ſi prompts, que dans trois jours il mettoit un homme au tombeau. On ſe ſervit ſans effet de toutes ſortes de remèdes: enfin on eut recours à l'émétique, qui réuſſit; on en délaya trois grains dans une meſure d'eau, on en fit boire au malade juſqu'à ce que le remède commençât d'opérer, & ce fut un ſpécifique ſouverain contre cette maladie; car depuis que l'on s'en ſervit, de cent perſonnes à qui on le fit prendre, il en périt à peine trois. Sans doute que les cauſes de la maladie n'étoient qu'une tranſpiration arrêtée par le froid, & des indigeſtions cauſées par de mauvaiſes nourritures; il n'y avoit que de fortes évacuations qui puſſent y remédier.

Quoique les pertes de l'armée dans les hôpitaux fuſſent conſidérables, on parvint cependant à raſſembler pendant l'hiver la plupart des recrues dont on avoit beſoin pour la recompléter; mais il fut impoſſible de s'en ſervir dès le printemps, parce que c'étoient la plupart des payſans, qu'il falloit exercer & diſcipliner, & que la campagne commença de très-bonne heure.

La maiſon royale perdit cette année la Reine mère. Le Roi reçut cette funeſte nouvelle après la bataille de Kolin & dans un temps où la fortune s'étoit le plus déclarée contre les Pruſſiens; il en fut vivement touché; il avoit vénéré &

adoré cette Princeſſe comme une tendre mère, dont les vertus & les grandes qualités faiſoient l'admiration de ceux qui avoient le bonheur de l'approcher. Sa mort n'occaſionna pas un deuil de cérémonie, mais fut une calamité publique; les grands régrettèrent ſon abord facile & gracieux, les petits ſa débonnaireté, les pauvres leur refuge, les malheureux leur reſſource, les gens de lettres leur protectrice, & tous ceux de ſa famille qui avoient l'honneur de lui appartenir de plus près, croyoient avoir perdu une partie d'eux-mêmes, & ſe ſentoient plus frappés qu'elle du coup qui venoit de l'emporter.

Dans cette même année le Sultan Oſman finit ſes jours; ſon ſucceſſeur paſſa pour un prince plus hardi & plus entreprenant que lui. Le bruit de ſa réputation rechauffa dès ſon avénement au trône les intrigues du miniſtre de Pruſſe à la Porte. Il s'agiſſoit d'être admis aux audiences du grand Seigneur. Il y avoit plus d'un an que le Sr de Rexin poſtuloit cette faveur, & il falloit l'obtenir pour entamer les négociations dont il étoit chargé avec le grand Viſir, & avec les principaux officiers de la couronne. Nous verrons dans la ſuite de cet ouvrage les différentes formes que prit cette négociation, & nous aurons lieu de remarquer ſouvent combien peu les nations orientales ſont propres à ſuivre les principes d'une bonne & ſaine politique. Ce défaut vient ſurtout

de leur grande ignorance ſur les intérêts des princes de l'Europe, de la vénalité de ces peuples, & du vice du gouvernement, qui aſſujettit tout ce qui eſt relatif à la paix & à la guerre aux déciſions du Mufti, ſans le fetfa duquel il ſeroit impoſſible de mettre en mouvement les troupes ottomannes.

CHAPITRE VIII.

Campagne de 1758.

LE Prince Ferdinand de Bronſwic fut cette année * le premier qui ouvrit la campagne ; il avoit une forte tâche à remplir ; il ne s'agiſſoit pas de moins que de chaſſer 80,000 François de la baſſe Saxe & de la Weſtphalie, avec 30,000 Hanovriens qui trois mois auparavant avoient été près de mettre les armes bas, & de ſigner un traité honteux. Il détacha un corps ſur le Wéſer, qui ſe rendit maître de Verden, & un autre ſous le Prince héréditaire, qui marcha des deux côtés de ce fleuve, pour gagner Hoya, dont ce jeune héros s'empara par ſa valeur & par ſa bonne conduite. Mr de St Germain fut à peine inſtruit de ces progrès qu'il évacua Brème, où il avoit une garniſon de 12 bataillons ; avec 14 autres qui hivernoient dans le voiſinage il prit le chemin de la Weſtphalie. † Tandis que le Prince héréditaire prenoit Hoya, dont le pont ſur le Wéſer devenoit important pour les alliés, le Prince Ferdinand de Bronſwic paſſoit l'Aller avec le gros de ſes troupes. Mr de Beuſt, qui faiſoit ſon

* Février. † Mars.

avant-garde, ſurprit aux environs de Hanovre le régiment de Polereſky, & le fit priſonnier. Cet accident joint à la marche du Prince Henri, qui par le Mansfeld & le Hildeſheim s'étoit approché de la ville de Bronſwic, déconcerta les généraux françois, & détermina Mr de Clermont, qui venoit de relever le Maréchal de Richelieu, à évacuer Bronſwic, Wolfenbuttel, & Hanovre en même temps. L'armée du Prince Ferdinand marcha droit à Minden, où s'étant jointe aux détachemens du Wéſer, elle aſſiégea d'abord cette ville. Le Comte de Clermont ayant paſſé le Wéſer à Hameln, envoya Mr de Broglio aux environs de Buckebourg, pour ſecourir Minden; mais ce général ne trouvant pas l'occaſion de rien entreprendre contre les alliés, ne fut que ſpectateur de la priſe de cette ville, dont la garniſon ſe rendit priſonnière de guerre. Après cet événement Mr de Broglio tourna vers Paderborn, pour rejoindre le Prince de Clermont, & l'armée des alliés marcha à Bielefeld; ſurquoi les François, étourdis de cette révolution ſubite dans leurs affaires, évacuèrent Lippſtadt, Hamm & Munſter. Le Comte de Clermont, qui n'avoit plus de pied en Allemagne, repaſſa le Rhin à Wéſel, & cantonna ſon armée à l'autre bord de ce fleuve. * Le Prince Ferdinand s'arrêta à Munſter, & répandit ſes troupes aux environs, pour leur donner le temps de ſe refaire des fatigues qu'elles avoient ſouffertes par des opérations con-

* Avril.

tinuelles dans une saison rude & peu avancée. * Les alliés prirent 11,000 François prisonniers dans cette courte expédition, qui peut être comparée à cette belle campagne du Maréchal de Turenne, lorsque pénétrant par Thann & Béfort il surprit les impériaux répandus dans leurs quartiers en Alsace, & les força de repasser le Rhin. Ce fut le 2 de Juin que le Prince Ferdinand passa ce fleuve avec son armée au dessous d'Emmerich; il avoit gagné des bateliers hollandois, qu'il ne put engager néanmoins à construire ce pont que sur le territoire de la république; de là il s'avança bientôt dans le pays de Clèves. Quelques troupes françoises furent surprises dans leurs quartiers; mais le gros joignit l'armée, qui s'étoit assemblée proche de Créfeld. Le Prince Ferdinand occupa la ville de Clèves; il laissa quelques troupes aux ordres de Mr d'Imhof pour couvrir son pont d'Emmerich, & avec l'armée alliée il remonta la rive gauche du Rhin, où il se trouva vers le 20 du mois à une marche du Comte de Clermont; il résolut d'attaquer l'armée françoise, dans l'espérance que s'il gagnoit sur elle une victoire complète, il pourroit reprendre Wésel, & retransporter le théâtre de la guerre au delà du Rhin. Le Prince se fit joindre pour cet effet par Mr de Wangenheim, qui avoit été du côté de Kaiserswerth, & se porta sur Closter Camp. A son approche Mr de St Germain abandonna la ville de Créfeld, & se retira à un mille en arrière, pour se

* Mai.

rapprocher du Comte de Clermont, qui campoit alors à Nuys; Mr de Clermont le joignit à Vischern.

Ce fut le 23 Juin que le Prince Ferdinand quitta son camp de Hast & de Kempen, pour attaquer Mr de Clermont; il divisa son armée en trois corps, dont l'un commandé par Mr de Wangenheim se présenta sur le front de l'ennemi, pour le contenir, pendant que le gros des alliés tournant la gauche des François, se présenta sur leur flanc entre Vischern & Anrodt: il y avoit dans cette partie derrière un ruisseau un boulevard ou *Landwehr* dont les François avoient profité pour se poster; l'infanterie des alliés les en délogea après un combat assez rude. Les carabiniers françois volèrent alors au secours de cette infanterie, & le Comte de Gisors, qui les menoit, attaqua vivement l'infanterie du Prince Ferdinand; le Comte fut tué, & sa troupe découragée prit la fuite; alors le Prince de Holstein donna dessus avec les dragons prussiens, & acheva de la dissiper. Pendant ce choc le Prince héréditaire avec une partie de la droite des alliés avoit gagné sur les derrières de la position des François; ce qui acheva de décontenancer le Comte de Clermont, qui se croyant sur le point d'être entamé sur son front par Mr de Wangenheim, se voyant pris en flanc par le Prince Ferdinand, & près d'être entièrement tourné par le Prince héréditaire, abandonna le champ de bataille; il se retira à Nuys, puis à Weringhen, & ensuite à

Cologne. Le Prince Ferdinand, pour profiter de fa victoire, détacha le Prince héréditaire, qui prit Ruremonde par capitulation, & pouffa des partis jufqu'aux portes de Bruxelles, tandis que Mr de Wangenheim, qui avoit été envoyé avec 4 bataillons dans le duché de Bergen, affiégea Duffeldorf, où il y en avoit huit, & la ville fe rendit par capitulation le 8 de Juillet. On y trouva un magafin confidérable, établi pour l'armée françoife. Cependant le Prince Ferdinand apprenant que l'ennemi raffembloit des forces contre lui, fe fit rejoindre par le corps du Prince héréditaire au couvent de St Nicolas où il campoit. Le début de Mr de Clermont engagea la cour de Verfailles à le rappeler, & il fut remplacé par Mr de Contades. Ce Maréchal fit inceffamment avancer l'armée, pour lui rendre la confiance qu'elle avoit perdue; pendant ce temps-là Mr de Chevert, qui étoit à Wéfel, où les François avoient laiffé une nombreufe garnifon, fortit de cette place avec un corps confidérable pour battre Mr d'Imhof, qui gardoit le pont des alliés proche d'Emmerich. Ce Général en eut vent; il fe mit avec tout fon corps en embufcade fur le chemin que Mr de Chevert devoit tenir, le battit & lui prit beaucoup de monde. Ces heureux fuccès du Prince Ferdinand auroient empêché les François de repaffer le Rhin, & l'auroient enfin mené à la prife de Wéfel fur la fin de la campagne, fi une diverfion ne l'avoit obligé lui-même à repaffer ce fleuve, pour rétablir les affaires en

Heſſe & dans la baſſe Saxe. Dès le 11 de Juillet Mr de Soubiſe s'étoit mis en marche; il avoit été joint à Hanau par 15,000 Wurtembergeois. Le Prince Ferdinand avoit laiſſé dans le pays de Heſſe le Prince d'Yſenbourg avec environ 7,000 hommes; celui-ci ſe retira de Marbourg à l'approche de l'avant-garde françoiſe, commandée par Mr de Broglio, & paſſa la Fulde; les François l'attaquèrent dans la poſition qu'il avoit priſe près de Sangerhauſen, & il fut obligé de céder au nombre après un combat qui dura 6 heures; il ſe retira à Eimbeck, & s'établit dans les montagnes, ſe bornant à conſerver ſa communication avec Hanovre. Le Prince de Soubiſe alors ne trouvant nulle part aucune réſiſtance occupa Nordheim, Munden, & Gœttingue. * Cependant Mr de Contades, qui jugeoit que la diverſion de Mr de Soubiſe obligeroit bientôt les alliés à rétrograder, s'avança ſur eux, & occupa même le poſte de Brugen, qui étoit ſur leur gauche; mais le Prince Ferdinand, qui ne pouvoit ſouffrir ce voiſinage dangereux, en fit déloger les François par le Prince héréditaire; il réſolut en même temps de ſe replier ſur la Niers pour s'approcher des ſecours qui lui venoient d'Angleterre. Les François firent la même marche, & furent cependant prévenus par les alliés. Le Prince Ferdinand, qui ſentoit que le ſeul moyen de ſe ſoutenir au delà du Rhin étoit de battre Mr de Contades, fit des diſpoſitions pour engager une affaire;

* Août.

mais Mr de Contades ne trouva pas à propos de risquer le combat & se retira à Dalen; sur quoi le Prince Ferdinand se porta sur Wachtendonk; le Prince héréditaire, qui conduisoit l'avant-garde, en chassa les François, & toute l'armée repassa la Niers. Le Prince Ferdinand ne pouvant plus se soutenir avec son armée au delà du Rhin, retira la garnison de Ruremonde, qui trouva le moyen de se dérober dans le temps même que l'ennemi sommoit la place. Toute cette armée repassa le Rhin sur son pont de Griethausen entre le 8 & le 10 d'Août. On fut obligé d'évacuer Dusseldorf en même temps, & Mr de Hardenberg, qui y commandoit, se rendit en diligence à Lippstadt, pour mettre en défense ce poste important. Peu de jours après les François passèrent le Rhin, & s'étendirent jusqu'à Dorsten, en se couvrant de la Lippe.

Le 14 le Prince Ferdinand fut joint à Bœckholt par 12,000 Anglois que lui amenoit Mylord Marlborough. Mr de Contades fut en même temps renforcé dans son camp de Halteren par 5 à 6,000 Saxons que les Autrichiens avoient rassemblés en Hongrie, & dont le Prince Xavier, second fils du Roi de Pologne, avoit pris le commandement. Le Prince Ferdinand détacha Mr d'Imhof à Créfeld, & Mr de Post à Dalmen; mais sur les mouvemens que firent les ennemis vers Lunen, le Prince héréditaire fut détaché pour renforcer le corps de Dalmen. Le Prince Ferdinand le suivit promptement avec l'armée, & le Prince

héréditaire repoussa les François jusques à Halteren.† Dans ces circonstances on trouva bon de détacher Mr d'Oberg avec un corps de 9,000 hommes, pour passer la Lippe, & se porter dans l'évêché de Paderborn, tant pour interrompre la communication des deux armées françoises, que pour être à portée dans le besoin de prêter la main au Prince d'Ysenbourg. Sur ces entrefaites, & pendant que le Prince d'Ysenbourg s'étoit tenu près d'Eimbeck, Mr de Soubise avoit occupé Cassel, Gœttingue, & quelques places sur la Werra; alors il forma le dessein de s'emparer de Hameln*; mais il fut obligé de s'en désister, lorsqu'il apprit que le Prince Ferdinand avoit repassé le Rhin; il évacua ensuite Munden, Gœttingue, & tout ce qu'il avoit occupé dans le pays de Hanovre, pour se renforcer sur la Diemel; il resta dans cette position jusqu'au 5 de Septembre, & n'opposant à Mr d'Oberg que Mr du Mesnil, qu'il laissa sur la Diemel, il s'avança successivement de Munden, Gœttingue, à Nordheim. * Le Prince d'Ysenbourg fut obligé de quitter Eimbeck à l'approche des François, & se retira à Coppenbrugge, où il fut joint par quelques régimens de l'armée des alliés; alors il s'avança en même temps que Mr d'Oberg sur Holzmunden. Ce mouvement fit craindre à Mr de Soubise, qui étoit à Gœttingue, qu'on ne le coupât de Cassel, & repliant aussitôt ses corps, il se rendit en diligence dans la Hesse. Les troupes des alliés & des

* Septembre. † 11.

François arrivèrent presque en même temps devant Cassel, où elles se campèrent vis-à-vis les unes des autres. Tous ces mouvemens n'avoient pas influé sur les opérations du Prince Ferdinand ; il suivoit son objet, qui étoit d'observer l'armée de Mr de Contades. Les François ayant vainement tenté de surprendre le Prince héréditaire à Halteren, & y ayant été repoussés avec une perte considérable, tournèrent leurs vues d'un autre côté. * Mr de Contades détacha Mr de Chevert avec 20,000 hommes, pour joindre Mr de Soubise, & lui donner par ce renfort assez de supériorité pour pouvoir accabler le Prince d'Ysenbourg, & pour occuper en même temps le Prince Ferdinand de manière à l'empêcher de faire des détachemens pour la Hesse ; il se porta à Hamm avec son armée & poussa Mr de Chevreuse jusqu'à Sœst. Sur ce mouvement les alliés se replièrent sur Munster, d'où le Prince héréditaire fut détaché à Warendorf sur l'Ems & le Prince de Holstein à Telgade †. Mr de Soubise ayant sur ces entrefaites reçu son renfort, ne perdit point de temps pour s'en servir. Le Prince d'Ysenbourg, informé de l'arrivée de Mr de Chevert, repassa la Fulde, & se retira successivement devant l'ennemi jusqu'à Lutterberg, pour ne point être coupé de Munden ; les ennemis l'y attaquèrent avec une si grande supériorité, qu'il fut obligé de leur céder le champ de bataille avec une perte de 16 canons & d'environ 2,000 hommes ;

* Octobre 1. † 9.

il se retira par Dransfeld & Gœttingue à Mœringue. Cet événement obligea le Prince Ferdinand à quitter Munster; il y laissa une bonne garnison, & arriva le 17 avec son armée à Lippstadt. Le Prince héréditaire marcha le lendemain pour surprendre Mr de Chevreuse, qui étoit à Sœst; la surprise n'eut pas lieu, parce que les François furent avertis de la marche des alliés; néanmoins après un léger combat les François se retirèrent & abandonnèrent toutes les provisions qu'ils avoient amassées à Sœst. Le Prince Ferdinand prit incontinent son camp auprès de cette ville, ce qui engagea Mr de Chevert à changer de route; il avoit quitté Mr de Soubise après l'affaire de Lutterberg, & ne put joindre Mr de Contades qu'en prenant un grand détour. Aussitôt que Mr de Chevert eut quitté l'armée de Hesse, Mr d'Oberg passa le Weser à Holzmunden, & poursuivant sa marche il joignit le 21 d'Octobre à Sœst l'armée des alliés. La position où se trouvoit le Prince Ferdinand * interrompit la communication des deux armées françoises, & quelques supérieures qu'elles fussent en nombre à celles des alliés, cela n'empêcha pas que Mr de Soubise ne crût sa position aventurée; il évacua en conséquence Cassel † & toute la Hesse, & repassa le Mein à Hanau avec toutes ses troupes. La campagne auroit été finie, si Mr de Contades n'eût encore essayé de surprendre Munster; Mr d'Armentières s'étoit approché de cette ville à la tête de 15,000 François,

* Novembre. † 22.

& avoit pris un camp proche de la place pour ouvrir inceſſamment la tranchée ; mais Mr d'Imhof arriva le 26 à Warendorf, ſuivi du Duc de Holſtein, en même temps que Mr de Wangenheim avec un gros détachement occupa le camp de Rhéda. Tous ces mouvemens, qui menaçoient de couper Mr d'Armentières de Wéſel, & une petite affaire qu'engagea le Major Bulow, le firent réſoudre à renoncer à ſon projet ; il repaſſa la Lippe le 2 de Novembre, & bientôt après l'armée françoiſe prit le chemin de Wéſel, pour entrer dans ſes quartiers d'hiver à l'autre bord du Rhin. Il ne reſtoit plus en Heſſe que Marbourg, où les François euſſent pied ; le Prince héréditaire y fut envoyé, & n'employa que peu de jours à cette expédition. Après la priſe de cette place les alliés, maîtres de toute la Weſtphalie & de la baſſe Saxe, entrèrent dans leurs quartiers.

Durant cette belle campagne du Prince Ferdinand, le Roi n'étoit pas demeuré oiſif contre les Autrichiens ; il ſe préparoit à tirer tout le parti poſſible de la bataille de Leuthen, & des ſuites que cette bataille avoit eues. Dès le mois de Janvier Mr de Werner avoit été détaché dans la haute Siléſie. Quelque ſupériorité qu'eût l'ennemi ſur ſa troupe, il l'avoit contraint de ſe replier en Moravie, de ſorte que les Pruſſiens occupoient dès-lors Troppau & Jægerndorf. Le Roi jugeoit cette avance néceſſaire pour pouvoir exécuter ſes projets ; l'expédition, qui ſe fit au mois de Janvier, ne parut à l'ennemi qu'une ſuite de la bataille de Leuthen, & ſervit à nettoyer

toute la Siléſie des troupes autrichiennes. Les choſes en reſtèrent là juſqu'au 14 de Mars, que l'armée ſe mit en marche pour commencer les opérations de la campagne. On ſavoit que les ennemis n'étoient pas aſſez avancés dans leurs arrangemens, pour s'oppoſer aux deſſeins que le Roi formoit, de ſorte que ce temps fut jugé le plus propre à changer en ſiége régulier le blocus de Schweidnitz. Le Roi ſe mit à la tête de l'armée d'obſervation, & ſe cantonna depuis Landſhut juſqu'à Friedland ; le Prince Maurice eut le commandement de cette gauche, d'où il communiquoit par Wuſtengierſdorf à Braunau, & Mr de Fouquet commandoit le corps qui couvroit cette gorge de la Siléſie. Le Roi établit ſon quartier général à Griſſau, qui étoit au centre de la poſition que ſes troupes occupoient. Le gros de l'armée ennemie étoit encore dans ſes cantonnemens aux environs de Kœnigſgrætz & de Jaromirs ; le Maréchal Daun, qui en avoit ſeul le commandement, avoit pouſſé en avant le corps de Laudon à Trautenau, & celui de Beck à Nachod. Les armées étant dans cette poſition, Mr de Treſkow inveſtit de plus près la ville de Schweidnitz. La tranchée ne put être ouverte que la nuit du 1 au 2 d'Avril ; l'attaque fut dirigée ſur le fort de la Potence, comme l'endroit le moins bien fortifié, & le plus commode pour y conduire les munitions de guerre. Bientôt 24 canons, 20 mortiers & 16 obuſiers furent mis en batterie. Cet ouvrage, ſouvent dérangé par l'artillerie des

assiégés, ne put être entièrement perfectionné que le 8, & dès le 10 on occupa une flèche que l'ennemi fut obligé d'abandonner ; cette flèche, qui nous approchoit à 100 pas du fort de la Potence, donna lieu au coup de main qu'on tenta sur cet ouvrage, pour terminer d'autant plus promptement le siége ; les canons du fort de l'Eau & de celui de la Potence ayant été démontés dès le 15, on donna l'assaut à l'ouvrage après minuit ; on le tourna par la gorge & 1000 grenadiers l'emportèrent avec une perte si légère, qu'elle ne mérite pas d'être rapportée. Le Commandant décontenancé par une action aussi vigoureuse battit la chamade ; il se rendit prisonnier de guerre avec la garnison ; le Comte de Thierhaimb évacua la ville le 18, & sa troupe, forte de 5,000 hommes, fut dispersée dans les différentes places de la Silésie & de la Marche électorale.

Ce siége si heureusement & si promptement terminé fournit au Roi la facilité d'exécuter de plus grands projets ; son dessein étoit de pénétrer dans la Moravie, & de prendre Olmutz ; non pas pour conserver cette place, car on prévoyoit dès-lors la diversion que les Russes, qui s'étoient emparés de la Prusse, se préparoient à faire en Poméranie & dans les Marches de Brandebourg ; mais afin d'amuser durant toute la campagne les Autrichiens dans cette partie éloignée des Etats du Roi, pour avoir le temps & la facilité de s'opposer en attendant avec des forces considérables à l'armée russe. Pour exécuter ce plan, il falloit de nécessité en imposer au

Maréchal Daun, afin de gagner fur lui quelques marches, & le temps de s'établir aux environs d'Olmutz avant fon arrivée. Dans cette intention l'armée du Roi fe retira des montagnes dans les plaines de Schweidnitz & de Reichenbach, fous prétexte d'y refaire les troupes des fatigues du fiége, & d'attendre les recrues qui devoient la joindre. Mr de Ziethen avec un corps demeura dans les environs de Landfhut, d'où il tira un cordon jufques à Friedland, & Mr de Fouquet entra dans le comté de Glatz, pour en garder tous les débouchés. Ces deux corps, qui mafquoient les mouvemens de l'armée derrière les montagnes, avoient encore l'avantage d'empêcher les Autrichiens de recevoir des nouvelles qui puffent les éclairer fur les intentions des Pruffiens. * Pendant que ces difpofitions donnoient le change à l'ennemi, l'armée du Roi marcha à Neiffe, où elle fe fépara en deux colonnes, dont une, où le Roi fe trouvoit en perfonne, prit le chemin de Troppau, & l'autre, que conduifoit le Maréchal Keith, celui de Jægerndorf. Ces deux colonnes débouchèrent le 3 de Mai dans les plaines d'Olmutz, l'une par Gibau, & l'autre par Sternberg; Mr de Fouquet les fuivit auffitôt qu'il remarqua que l'ennemi ayant pris l'allarme, quittoit les environs de Kœnigfgrætz, pour fe porter fur Hohemaut. Il prit le chemin de Neiffe, d'où il convoya nos munitions de guerre & de bouche pour le fiége jufqu'à Olmutz. C'étoit le 12, & le même jour l'armée

* Mai.

d'obſervation paſſa la Morava à Littau ; le Roi s'avança jusqu'à Holeſchau ; Mr de Ville y campoit avec 7 régimens de cavalerie ; il fut attaqué par le Prince de Wurtemberg & pouſſé au delà de Proſtnitz vers Wiſchau. Le Prince campa ſon corps à Proſtnitz, & il y demeura pour obſerver l'ennemi du côté de Wiſchau & de Brunn, ayant ſous lui 4 régimens de dragons, 1 de houſards & 4 bataillons. Le Maréchal Keith ayant fait l'inveſtiſſement d'Olmutz, ouvrit la tranchée le 27 de Mai ; il plaça de l'autre côté de la Morava les 10 eſcadrons de Bareuth, 500 houſards, & quelques bataillons francs, qui ſe campèrent proche d'un village nommé Dolein. Pour que le Maréchal Keith & l'armée du ſiége fuſſent plus en ſureté, on jugea qu'il falloit éloigner davantage Mr de Ville ; il penſa être ſurpris dans ſon camp, & ne crut trouver de ſureté qu'en ſe retirant près des ouvrages de Brunn. L'armée d'obſervation occupa en même temps toutes les poſitions qu'on avoit eu le temps de lui choiſir ; en conſéquence de quoi le Margrave Charles prit le camp de Neuſtadt, le Prince Maurice celui de Littau, Mr de Wédel celui de Namieſt, & le Roi occupa cette partie des hauteurs qui règnent entre Proſtnitz & Holeſchau depuis Namieſt jusqu'à Studenitz. Mr de Puttkammer arriva le 10 de Juin à l'armée, ſans avoir été inquiété dans ſa route, avec le convoi qu'il conduiſoit. Mr de Ziethen, qui fut attaqué à Griſſau par l'ennemi, le repouſſa, & remarquant que toutes les forces des Autrichiens tiroient vers la Mo-

ravie, il quitta les montagnes & joignit presque en même temps que Mr de Puttkammer l'armée du Roi. Cependant les munitions de guerre & de bouche n'étant pas suffisantes pour le siége, on fit préparer un nouveau convoi en Siléfie, tant pour pousser les attaques que pour renforcer l'armée. Il y a apparence que ce siége auroit mieux réussi, si l'on n'avoit pas ouvert les tranchées de trop loin, & qu'on n'eût pas été obligé d'abandonner les premières batteries, parce qu'elles tiroient sans effet; ce qui consuma beaucoup de munitions inutilement. Sur ces entrefaites l'avant-garde du Maréchal Daun aux ordres de Mr de Harsch entra en Moravie, & se campa vis-à-vis du Prince Maurice sur les côteaux d'Allerheiligen, non loin de Littau. Mr de Harsch tenta, mais sans succès, de surprendre cette ville. Le Maréchal Daun, qui le suivoit, s'étoit porté sur Géwitsch, d'où il détacha un corps de 6,000 hommes, qui s'établit à Prérau. Cette position obligea le Maréchal Keith à placer ses dragons à Wisternitz & ses compagnies franches à Bistrovann & à Kosutchan. Les vues du Maréchal Daun alloient à jeter du secours dans la ville assiégée, sans s'exposer à une action, dont la perte auroit entraîné la réduction d'Olmutz. Il fit attaquer de nuit le village de Kosutchan, * défendu par un bataillon franc, & l'obligea de lui céder le terrain; les dragons de Bareuth, qui avoient passé la nuit au bivouac, par une négligence du Colonel Meyer, qui les comman-

* 8 Mai.

doit, n'attendirent pas pour desseller le retour des partis qu'ils avoient envoyés à la découverte; l'ennemi arriva en poussant leurs patrouilles avec impétuosité; il fondit sur leurs tentes, ne leur donnant pas le temps d'en sortir. Le régiment perdit 300 hommes, & auroit été totalement ruiné, si le bataillon de Nimschewsky ne fût arrivé à temps pour forcer l'ennemi à précipiter sa retraite. Ce succès des Autrichiens leur fit prendre goût aux expéditions nocturnes; ils attaquèrent trois fois le régiment de Ziethen à Kostelitz, & furent toutes les trois fois repoussés avec une perte assez considérable. Les bataillons francs de le Noble & de Rapin ne furent pas aussi heureux; le Margrave Charles les avoit envoyés à Sternberg, d'où ils devoient se rendre à Bahrn pour couvrir un convoi, qui arriva le 10; ils furent assez maltraités par les pandours, & perdirent 500 hommes dans cette affaire. Mais revenons à des objets plus considérables: la position de l'armée autrichienne, & principalement le corps qu'elle avoit détaché à Prérau, exigeoit que la ville d'Olmutz fût mieux enfermée au delà de la Morava; il sembloit que le corps du Margrave à Neustadt n'y fût pas essentiellement nécessaire, & comme on n'avoit pas trop de troupes, le Margrave alla se poster de façon que sa gauche occupoit un pont que nous avions à Commothau sur la Morava, & que sa droite s'étendoit jusqu'à notre pont de Holitz. Cependant, tandis que les Prussiens changeoient leur position, Mr de Bulau, Colonel autrichien, avoit trouvé le

moyen de ſe gliſſer dans la ville, & d'amener à Mr de Marſhall, qui en étoit Gouverneur, un ſecours de 1200 hommes.

Le Maréchal Daun vint peu de jours après déboucher dans la plaine, & ſe camper à Prettlitz entre Proſtnitz & Wiſchau; il y fut informé que les Pruſſiens attendoient un grand convoi, dont dépendoit la réuſſite du ſiége, par ce que les munitions commençoient à manquer. Ce convoi étoit couvert par 8 bataillons & 4000 convaleſcens tant de la cavalerie que de l'infanterie, qu'on avoit enrégimentés pour s'en ſervir durant cette marche. Le tout partit le 25 de Juin de Troppau. Le Maréchal Daun tourna ſes vues ſur ce convoi; il envoya Mr de Janus à Bahrn, & Mr de Laudon à Liebe pour l'intercepter. Sur cela le Roi détacha Mr de Ziethen avec 20 eſcadrons & 3 bataillons; il rencontra ce convoi près de Gibau. Le Général Laudon l'attaqua le lendemain *; après un combat de 5 heures il fut obligé de ſe replier. Le tranſport avançoit très-lentement à cauſe des chemins rompus, & le Maréchal Daun profita de ce temps pour renforcer Mrs Janus & Laudon de 8,000 hommes. Le 30 le convoi fut attaqué de nouveau entre Bautſch & Domſtadt; à peine 1000 hommes de cavalerie, 4 bataillons, & 400 chariots eurent-ils ouvert la marche, & paſſé le défilé de Domſtadt, que l'ennemi ſe porta avec toutes ſes forces de Bahrn & de

* 28 Mai.

Liebe fur ce convoi, de forte que ces deux colonnes de l'ennemi venant à fe joindre, coupèrent l'avant-garde qui venoit de paffer le défilé, du refte du corps qui fuivoit. Mr de Ziethen, qui étoit avec le gros du convoi, fit charger vigoureufement une des ailes de l'ennemi; mais le nombre étoit trop difproportionné pour qu'il pût réuffir, de forte qu'après avoir vaillamment combattu, il fut contraint de fe retirer avec la plus grande partie de fon monde fur Troppau; il y perdit le Général Puttkammer & 800 hommes, fans compter tout le convoi & le tréfor de l'armée, qui tomba entre les mains de l'ennemi. Ce malheur fut caufe de la levée du fiége. Si ce convoi eût pu arriver, la ville étoit prife en moins de quinze jours, parce que l'on avoit achevé la troifième parallèle, & que l'on commençoit d'en déboucher avec les fappes. Mais quelque apparentes que fuffent ces efpérances, il fallut y renoncer, pour fauver l'armée, qui en prolongeant fon féjour en Moravie auroit manqué de fubfiftance. Il y avoit deux chemins pour le retour; l'un qui mène dans la haute Siléfie, par lequel l'armée étoit venue, & l'autre qui traverfe la Bohème, & mène ou dans le comté de Glatz, ou par Braunau en Siléfie. L'ennemi s'étoit préparé à rendre la première route difficile. Laudon, Janus & St Ignon y étoient demeurés depuis l'affaire des convois; le Maréchal Daun s'étoit porté même avec fon armée à Tobifchau, de forte qu'on avoit à craindre, en prenant ce chemin, d'avoir deux corps ennemis fur les flancs, & fans

ceſſe le Maréchal Daun derrière l'arrière-garde qui la harcéleroit. En un mot cette marche n'auroit été qu'une bataille perpétuelle, dans laquelle l'armée auroit perdu l'artillerie du ſiége, ſes équipages, ſes bleſſés, peut-être même y auroit-elle rencontré ſa ruine entière au paſſage de la Morava, que l'ennemi pouvoit lui rendre funeſte. Ces conſidérations déterminèrent promptement le Roi à ſe tourner vers la Bohème, parce que l'ennemi n'étant pas préparé de ce côté-là, on pouvoit gagner deux marches ſur lui; ce qui étoit un article important pour l'artillerie & le bagage dont l'armée étoit chargée.

La nuit du 1 au 2 de Juillet le Roi quitta ſon camp & partit avec toutes ſes troupes, partagées en deux colonnes. Le Prince Maurice fit l'avant-garde de celle où ſe trouvoit le Roi, qui paſſa par Konitz, Tribau, Zwittau, & vint à Leitomiſchel, où elle s'empara d'un dépôt des ennemis; la ſeconde, ſous la conduite du Maréchal Keith, en ſe retirant de ſes tranchées n'abandonna que 4 mortiers & un canon intranſportables, parce que les affuts en étoient caſſés; elle prit le chemin de Littau, Muglitz & Tribau. Toute cette marche juſques-là ne fut point troublée par l'ennemi, par la raiſon que le Maréchal Daun ayant fait toutes ſes diſpoſitions pour les chemins de la haute Siléſie, ne put pas retirer aſſez promptement ſes troupes pour agir en force du côté de la Bohème; néanmoins Mr de Laſcy, qui campoit à Gibau, voulut entreprendre ſur l'arrière-garde, obligée de paſſer le défilé de Krenau, pour marcher

à Zwittau. Il se saisit de ce village avec ses grenadiers ; mais il en fut promptement délogé par Mr de Wied, & les troupes continuèrent leur chemin sans être inquiétées. Le Maréchal Keith avoit partagé sa colonne en trois corps, dont celui de Mr de Retzow ayant traversé Hohemaut, & s'approchant des collines de Holitz, trouva ces hauteurs occupées par l'ennemi ; il se saisit d'une chapelle qui est sur une hauteur vis-à-vis de celle que l'ennemi tenoit ; on commença par se canonner réciproquement, Mr de Retzow continuant à faire filer son convoi & son escorte en même temps. Le Général de St Ignon, qui commandoit les ennemis, crut ce moment propre pour attaquer les Prussiens ; il fondit avec 1100 chevaux sur le régiment de Brédow cuirassiers, qu'il obligea de se replier ; sur ces entrefaites arriva un Lieutenant, avec 50 housards, que le Roi avoit chargé de dépêches pour le Maréchal Keith ; ce brave officior, nommé Kurzhagen, donna avec son peu de monde si à propos sur le flanc de Mr de St Ignon, qu'il ramena les cuirassiers ; la cavalerie prussienne accourut aussi & rechassa les Autrichiens avec perte de 6 officiers & de 300 hommes. Le Maréchal Keith arrivant avec sa colonne précisément lorsque l'ennemi étoit en déroute, fit prendre à revers l'infanterie ennemie, qui se maintenoit encore sur les hauteurs ; ce qui précipita sa fuite par des forêts épaisses qui protégeoient sa retraite. Pendant que le Maréchal Keith étoit occupé avec les ennemis & ses convois, le Roi ayant pris les devans étoit arrivé dès le onze près de Kœnigsgrætz,

Mr de Buccow couvroit cette ville avec environ 7,000 hommes, qu'il avoit campés derrière l'Elbe, & dans des retranchemens qui entouroient les fauxbourgs. Dès que les troupes furent arrivées, on plaça quelques bataillons vers Hota fur l'Adler, & l'on y conftruifit une batterie, pour prendre à revers Mr de Buccow dans fes retranchemens; en même temps un autre corps paffa l'Adler plus haut, qui devoit attaquer le lendemain dès la pointe du jour ce retranchement. On vouloit auffi faire paffer l'Elbe à un gros corps de cavalerie, pour couper toute retraite aux Autrichiens; mais les ponts ne purent être achevés que le 13 au matin. Mr de Buccow n'attendit pas que cet ouvrage fût achevé; il évacua la nuit même fes retranchemens & la ville, & fe retira vers Clumetz. Le même jour le Roi étant averti que Mr de Retzow étoit attaqué à Holitz, y marcha avec un corps de cavalerie; mais l'affaire étoit déjà décidée, & le Maréchal Keith conduifit heureufement jufqu'à Kœnigfgrætz toute l'artillerie du fiége d'Olmutz, 1500 bleffés & malades, outre toutes les munitions de guerre & de bouche qui appartenoient à l'armée du Roi. Dès que toutes les troupes furent raffemblées, elles fe campèrent au confluent de l'Adler * & de l'Elbe, ayant devant leur front la ville de Kœnigfgrætz occupée par 6 bataillons.

Le premier foin du Roi fut de fe débarraffer du gros bagage qu'on avoit traîné d'Olmutz à Kœ-

* 14 Juillet.

nigſgrætz, & Mr de Fouquet fut commandé avec 16 bataillons, & autant d'eſcadrons, pour conduire à Glatz l'artillerie, les bleſſés & les chariots ſuperflus. L'ennemi avoit déjà quelque deſſein de harceler les Pruſſiens dans ces paſſages; le même jour Mr de Laudon s'étoit poſté avec 4,000 hommes dans le bois d'Opotſchna. Comme on en étoit inſtruit, & que le Roi vouloit aſſurer la marche de Mr de Fouquet ſur Neuſtadt, il prit quelques troupes avec lui & marcha droit ſur Mr Laudon; l'Autrichien penſa être ſurpris; mais comme le bois favoriſoit ſa retraite, on ne put lui enlever que 100 Cravates; il ſe retira vers Holitz, & le Roi tint le poſte d'Opotſchna, juſqu'à ce que Mr de Fouquet eût paiſiblement conduit à Glatz ſon convoi. *D'abord après ſon arrivée il détacha Mr de Schenkendorf l'aîné à Reinerz, Mr de Golze au Hunulberg, & lui-même il occupa le camp de Nachod, pour couvrir le dos de l'armée. La promptitude de la marche avoit donné aſſez d'avance pour prendre tous ces arrangemens avant que le Maréchal Daun pût s'approcher de l'armée pruſſienne; il arriva le 22 & prit ſon camp ſur les hauteurs de Clum & de Libitſchau au delà de l'Elbe, en même temps que le Roi revint d'Opotſchna rejoindre le gros de ſes troupes. S'il ne ſe fût agi que des Autrichiens, on auroit fini la campagne, ſans quitter la Bohème que pour prendre des quartiers d'hiver; mais l'invaſion dont les Ruſſes menaçoient la Poméranie & la

* 16 Juillet.

nouvelle Marche obligeoit le Roi de ramener ses troupes en Silésie, pour pouvoir de là porter des secours aux endroits qui en auroient le plus besoin. On fit entrer dans ce projet toutes les mesures qui pouvoient assurer les frontières de la Silésie ; en conséquence on eut soin d'enlever tous les fourrages & toutes les provisions du cercle de Kœnigsgrætz, pour empêcher le Maréchal Daun, faute de magasins, d'agir de ce côté contre la Silésie. Cela lui devint en effet impossible, parce qu'il avoit été obligé au commencement de la campagne de diriger toutes ses subsistances du côté de Brunn, qu'ensuite l'armée prussienne lui avoit enlevé dans sa marche tous les dépôts qu'il avoit en Bohème, & qu'enfin on avoit consumé les fourrages du cercle de Kœnigsgrætz. On quitta donc la nuit du 25 le camp de Kœnigsgrætz. Les pandours attaquèrent les fauxbourgs de la ville dans le temps qu'on vouloit l'évacuer ; le Général Saldern & le Colonel Blankensée y furent tués ; on perdit 70 hommes. L'armée du Roi se replia par Caravalhotta sur Rochonitz ; Mrs Laudon, St Ignon, & Lascy suivirent l'arrière-garde avec environ 15,000 hommes, & quoiqu'ils essayassent de l'entamer, ils ne purent point y réussir, & furent vigoureusement repoussés par les housards de Puttkammer. Pour faire passer à l'ennemi l'envie de harceler les arrière-gardes, on prépara le lendemain une embuscade ; ce fut au passage de la Métau ; on occupa avec 10 bataillons & 20 escadrons un bois qui se trouve sur ce chemin, &

qui tire de Jaromirs à la Métau; après quoi l'armée se mit en marche, & ne présenta à l'ennemi qu'une foible arrière-garde de housards; Mr de Laudon, qui s'échauffoit facilement, voulut donner dessus; alors la cavalerie en sortant de l'embuscade le prit dans tous les sens; il fut fort maltraité, & perdit 300 hommes; après cette petite correction l'armée du Roi poursuivit paisiblement sa marche, & se campa entre Boruslawitz & Gessnitz, & l'on détacha Mr de Retzow, pour couvrir la droite de l'armée au passage des montagnes. * Mr de Retzow délogea Mr Janus de Studenitz & le Roi occupa le camp de Skalitz. Dans l'emplacement où l'armée étoit campée il se trouvoit une hauteur sur la droite dont il falloit nécessairement se mettre en possession; le Roi y plaça les volontaires de le Noble, comme un appât qu'il présentoit à l'ennemi, & 6 bataillons, campés daus une espèce de ravin, avoient ordre de soutenir ce poste en cas d'attaque. Ce qu'on avoit prévu arriva; Mr Laudon † vint de nuit pour surprendre le Noble; il fut reçu autrement qu'il ne s'y attendoit; on le mit en fuite, & sans compter les morts & les blessés, il y perdit 6 officiers & 70 hommes. Le Maréchal Daun avoit cependant fait longer à son armée le cours de l'Elbe, de sorte qu'elle s'étendoit depuis Kœnigsgrætz jusqu'à Jaromirs vers Kœnigshof. Le Roi se campa le lendemain à Wisoka, & Mr de Retzow à Starkstadt. La marche se poursuivit de Wisoka à Politz

* Août. † 2.

& Wernerſdorf, ſans qu'on fût ſuivi par les ennemis. Le 8 toutes les troupes reprirent le camp de Griſſau & de Landſhut.

La diverſion à laquelle on s'étoit attendu de la part des Ruſſes, ſe fit pendant ce retour de Bohème. Mr Fermor s'étoit avancé en pluſieurs corps, de la Pruſſe, ſur les frontières de la Poméranie & de la nouvelle Marche; Mr de Platen avoit obſervé les ennemis de Stolpe, où il avoit été tout l'hiver en détachement. Sur ces avis le Comte de Dohna avoit reçu l'ordre dès le mois de Juin de lever le blocus de Stralſund, pour s'approcher de l'Oder, afin de s'oppoſer aux Ruſſes de quelque côté qu'ils vouluſſent pénétrer dans les Etats du Roi. Mr de Fermor s'étoit avancé de Poſen à Kœnigſwald, Méſeritz, & Cloſter Paradies, où il campoit en 3 corps. Le Comte de Dohna détacha Mr de Kanitz à Reppen, pour obſerver l'ennemi, d'où Mr de Malachowſky fit une courſe juſqu'à Sternberg & en délogea les Ruſſes. Le Comte de Dohna, qui n'étoit pas aſſez en force pour répandre des détachemens, attira à lui Mr de Platen, & ſe borna à diſputer aux ennemis le paſſage de l'Oder; il ſe campa pour cet effet à Francfort. La partie cependant n'étoit pas égale; comme le moindre échec qu'auroit ſouffert le corps du Comte de Dohna, devenoit préjudiciable à l'Etat, & pouvoit entraîner après ſoi la ruine totale de la Marche électorale, le Roi prit le parti de s'y rendre en perſonne avec un renfort aſſez conſidérable pour donner aux

troupes pruſſiennes une eſpèce d'égalité avec celles des ennemis ; ce renfort conſiſtoit en 16 bataillons & 28 eſcadrons. La plus grande partie de l'armée aux ordres du Maréchal Keith & du Margrave Charles demeura dans le camp de Landſhut, pour garder les frontières de la Siléſie. Le Roi dirigea ſa marche par Ronſtock, Lignitz, Hinzendorf, Dakau, Wartenberg, Schertendorf, Croſſen, Ziebingen à Francfort, où il apprit que Mr de Fermor s'étant avançé par Landſberg à Cammin & à Tamſel, avoit fait bombarder la ville de Kuſtrin*, qui avoit été miſe en cendres, après avoir rejeté toutes les propoſitions de capitulation que le Général Stoffel avoit faites à Mr de Schack, qui en étoit Commandant. Ces entrepriſes de l'ennemi avoient engagé le Comte de Dohna à rapprocher ſon corps de cette fortereſſe, pour la mieux ſoutenir. Ce fut dans ce camp près de Gorgaſt, le 22 Août, que le Roi joignit le Comte de Dohna. Les Ruſſes avoient établi leurs parallèles préciſément au déboucher de la chauſſée qui conduit de Kuſtrin à Tamſel, & leurs batteries étoient conſtruites de manière que l'armée n'auroit pu déboucher de la place, ſans s'expoſer à faire des pertes conſidérables mais inutiles. Le Roi réſolut cependant d'attaquer l'ennemi ; il falloit le battre, afin de ſe débarraſſer pour un temps d'une armée, & gagner celui de ſe tourner d'un autre côté. Le Roi pouvoit donc employer trois ſemaines à cette expédition ; mais

* 15 Août.

comment la terminer ſi vîte ſans en venir aux mains? Le Maréchal Daun, qu'on avoit quitté à Jaromirs, pouvoit dans cet intervalle ſe tourner, ou vers la Siléſie, ou vers la Saxe, & il falloit pouvoir s'y rendre dans les différens cas, ſelon que le beſoin le demanderoit. Le Roi jugea donc qu'il falloit en impoſer à l'ennemi par de fauſſes démonſtrations; on fit des batteries vis-à-vis de Dréwitz, & l'on occupa les digues de l'Oder, comme ſi effectivement on avoit deſſein de paſſer ce fleuve dans les environs; en même temps le Roi renforça la garniſon de Kuſtrin de 4 bataillons. Il avoit envoyé Mr de Kanitz à Wrietzen, pour raſſembler tous les bateaux qui ſe trouvoient dans cette partie ſur l'Oder. Tandis que l'armée marchoit la nuit du 23 en remontant l'Oder juſqu'à Guſtebieſe, où elle fut jointe par Mr de Kanitz, qui amena ſuffiſamment de bateaux pour la conſtruction du pont, on ſe donna tant de ſoins pour l'achever, que toute l'armée l'eut paſſé à midi; elle continua ſa marche juſqu'au village de Cloſſow, où elle ſe campa, & par cette poſition elle coupa déjà le corps de Mr de Fermor de celui de Mr Romanzow, qui étoit du côté de Schwedt, où il avoit deſſein de paſſer l'Oder. Le 24 l'armée ſe campa à Dermitzel vis-à-vis de Mr de Fermor, qui ſur les mouvemens des Pruſſiens avoit levé le ſiége de Kuſtrin, & s'étoit fait joindre par la diviſion de Mr Czernichef, avec laquelle & le gros de ſes troupes il prit une poſition entre les villages de Quartſchen & de Zicker, ayant

un ruiſſeau marécageux devant ſon front ; ces troupes campoient en quarré ſelon l'uſage que le Maréchal Munnich avoit ſuivi en faiſant la guerre aux Turcs dans la petite Tartarie. * Le même jour que l'armée pruſſienne arriva, le Roi s'empara du moulin de Damm, & du pont qui paſſe le ruiſſeau ; ſon avant-garde prit poſſeſſion de la forêt de Maſſin, par laquelle il falloit paſſer pour tourner le camp des ennemis. Le lendemain l'armée déboucha ſur 4 colonnes dans la plaine, près du village de Batzelow ; les ennemis avoient laiſſé entre ce village & Cammin le gros de leur bagage ſous une petite eſcorte ; ſi l'on avoit été moins preſſé, on auroit pu le leur enlever ſans peine, & les obliger par quelques marches à quitter le pays ; mais il falloit en venir à une déciſion, dont on devoit tout attendre, vu la diſpoſition bizarre que l'ennemi avoit donnée à ſa bataille. La marche de l'armée continua donc ſur Zorndorf, où le Roi ſe propoſoit d'attaquer la face oppoſée du quarré vis-à-vis de laquelle on avoit été à Dermitzel. Les Coſaques mirent le feu à Zorndorf ; ce qui embarraſſa un peu, parce que la groſſe artillerie devoit paſſer ce village, pour former des batteries vis-à-vis de l'ennemi. La gauche, deſtinée à faire la première attaque, s'appuyoit à un fond qui tire vers Wilkerſdorf. Mr de Manteufel commandoit la première attaque, conſiſtant en 10 bataillons ; il étoit ſoutenu par la gauche de la première ligne, commandée par Mr de

* 25 Août.

Kanitz,

Kañitz, & par la feconde ligne de l'armée. On fe fervit de quelques ravins, à l'abri defquels on mit la cavalerie de la gauche contre l'artillerie de l'ennemi, & où toutefois elle étoit à portée d'agir dès que cela feroit trouvé néceffaire. Les ordres du Roi portoient que la première attaque, en avançant conftamment, s'appuyât à ce ravin, qui la conduifoit directement fur la droite des Ruffes; mais par des contretemps & des méfentendus il arriva qu'elle s'en écarta en approchant de l'ennemi, de façon que Mr de Kanitz, qui devoit être derrière Mr de Manteufel, fe trouva à fa droite. L'attaque fut repouffée, & l'infanterie revint en affez grande confufion; mais comme l'ennemi étoit auffi en défordre, le Roi fit ordonner à Mr de Seidlitz de le charger incontinent; il forma trois colonnes, qui percèrent en même temps le quarré, & en moins d'un quart d'heure tout le champ de bataille fut nettoyé d'ennemis; ce qui fe fauva de l'armée ruffe paffa ce fond qu'elle avoit à fa droite, & commença de fe réformer vers Quartfchen. Le Roi prit alors l'infanterie de fa droite, avec laquelle il fit un quart de converfion, & la forma vis-à-vis de ce fond. On voulut le faire paffer aux troupes à différentes reprifes; mais elles revenoient après un court efpace de temps, fans qu'on en comprît d'abord la raifon. C'eft que la caiffe militaire des Ruffes & tout l'équipage de leurs généraux étoient dans ce fond; les troupes, au lieu de le paffer, comme elles le

pouvoient, s'amusoient à piller, & revenoient dès qu'elles étoient bien chargées de butin. La cavalerie ne pouvoit agir dans cette partie à cause des marais dont ce fond étoit rempli ; cela réduisit les Prussiens à canonner l'ennemi, ce qu'ils continuèrent jusqu'à nuit close. La bataille avoit commencé à 9 heures du matin, & ne finit qu'à 8 heures & demie du soir. Les Russes se retirèrent dans le bois de Tamsel, où toutes leurs troupes se mirent en peloton, la cavalerie au centre, entourée de l'infanterie. Ils perdirent à cette action 103 canons, 27 drapeaux & étendards, 82 officiers, parmi lesquels 5 généraux ; environ 2,000 prisonniers, & pour le moins 15,000 hommes qu'ils laissèrent sur la place, parce que la cavalerie ne leur fit point quartier. L'armée du Roi y perdit Mr de Ziethen, Général des cuirassiers, 60 officiers morts ou blessés, & environ 1200 hommes, avec 20 pièces de canon. Le lendemain 26 l'armée du Roi prit une position très-voisine de l'armée russe ; on n'étoit qu'à 1200 pas les uns des autres. Si l'on avoit eu suffisamment de munitions, on les auroit attaqués ; on fut obligé de se contenter d'une canonnade, qui ne fut pas même aussi vive qu'on l'auroit désiré, à cause qu'il falloit ménager la poudre. Il n'y eut point de tentes dressées de part ni d'autre. Les dragons russes essayèrent d'attaquer l'infanterie prussienne ; ils furent vivement repoussés par le régiment de Kreytzen. Pendant l'action de la veille & durant cette journée c'étoit un spectacle affreux que de

voir tous les villages voisins, auxquels les Cosaques avoient mis le feu, & qui rassembloient dans ces environs toutes les calamités dont l'humanité peut être affligée. Cependant les canons prussiens tiroient avec succès, parce qu'il étoit presque impossible aux artilleurs de manquer la grosse masse que l'ennemi formoit; au lieu que les leurs tiroient sans le moindre effet. On reçut vers le soir quelque peu de munitions, dont les batteries firent un si bon usage, que la place devenant dès-lors insoutenable pour les Russes, ils la quittèrent la nuit même, & allèrent se camper à Cammin. Le Roi les suivit; on fit encore quelques centaines de prisonniers sur leur arrière-garde, & l'on se campa devant Tamsel proche des ennemis. La perte de cette bataille obligea Mr de Romanzow à quitter en hâte les environs de l'Oder & de Stargard, pour accélérer sa jonction avec Mr de Fermor, qui bientôt se retira à Vietz, puis à Landsberg, où il rassembla toutes ses troupes. Le Roi le poursuivit jusqu'à Blumberg.

Pendant que l'armée prussienne étoit occupée contre les Russes, Mr Laudon avoit traversé la Lusace, dans l'intention de les joindre, & il l'auroit fait s'il n'avoit trouvé le Prince François de Bronswic dans son chemin; le Roi l'avoit détaché à Beesko du camp de Tamsel. Ce Prince, après lui avoir enlevé différens partis, obligea l'ennemi à se replier sur Lubben. Des raisons plus fortes que celle-là empêchèrent le Roi de pousser plus loin les avantages qu'il avoit remportés sur les Russes; il

falloit accourir en Saxe au secours de S. A. R. le Prince Henri. Mr de Dohna, en conséquence de ce nouvel arrangement, resta vis-à-vis des Russes, & le Roi partit, pour se joindre au Prince son frère, avec le même corps qu'il avoit amené dans l'électorat. L'éclaircissement des faits demande que nous rapportions succinctement ce qui s'étoit passé jusqu'alors en Saxe. Dès le mois de Juillet S. A. R. avoit occupé le camp de Tschopa, pour s'opposer aux troupes des cercles commandées par le Prince de Deuxponts, auquel étoit joint un corps d'Autrichiens aux ordres de Mr de Haddick. S. A. R. fit chasser un détachement des ennemis qui occupoit le Basberg, & comme le gros corps des cercles ne s'étoit pas encore avancé, on se borna à la petite guerre, dans laquelle les Prussiens eurent l'avantage, faisant en différentes rencontres des prisonniers sur les ennemis, du nombre desquels Mr de Mitrowsky, Général des Autrichiens, fut le plus considérable. * S. A. R. ayant des nouvelles de l'approche d'un corps d'ennemis commandé par Mr Dombale, qui s'avançoit sur Zwickau, détacha Mr de Finck pour le déloger de la Saxe ; ce qui réussit au point, qu'on l'obligea de se replier sur Reichenbach. Bientôt après, la présence du Prince devenant nécessaire aux environs de Dresde, à cause que le Prince de Deuxponts † prenoit par la Bohème le chemin de Tœplitz, l'armée marcha par Chemnitz, & s'établit à Dippoldiswalda, tenant Mr de Hulsen avec un

* Août 2. † 6.

détachement à Freyberg, & Mr de Knobloch à Maxen. * Pendant ce temps un autre corps des cercles s'étant posté à Waldkirchen, il fut attaqué & battu par Mr de Kleist. Mais comme Mr de Haddick s'avançoit vers Cotta, S. A. R. changea sa position; elle prit le camp de Sedelitz proche de Pirna, & garnit devant elle les villages de Zehista & de Zuschendorf; de là l'armée prit le camp de Gamig, qui lui étoit plus convenable. Bientôt le Prince de Deuxponts parut; il occupa les hauteurs de Struppen, tenant à sa gauche Mr de Haddick, qui s'étendoit de Rothwernsdorf à Cotta. Il résolut de prendre le Sonnenstein, qui incommodoit sa position; il y fit avancer quelques mortiers, & Mr de Grape, qui y commandoit, se rendit mal à propos, & fut fait prisonnier de guerre. En même temps le Maréchal Daun s'étoit avancé en Lusace: il avoit laissé un détachement de 20,000 hommes aux ordres de Mrs de Harsch & de Ville, qui campoit entre Jægerndorf & Troppau. L'intention du Maréchal étoit de se servir de ce corps pour faire le siége de Neisse, dès que l'éloignement de l'armée prussienne pourroit permettre de tenter cette entreprise; il avoit espéré que l'invasion des Russes attireroit vers eux toutes les forces du Roi, & comme ses espérances se trouvèrent trompées de ce côté-là, il s'avança en Lusace, pour y attirer les Prussiens, & donner à Mr de Harsch le temps d'achever son

* Août 20.

fiége. Il s'étoit d'abord avancé jufqu'à Kœnigf-bruck, où il apprit la défaite des Ruffes; fur quoi abandonnant les deffeins qu'il pouvoit avoir fur Meiffen ou fur Torgau, il fe replia fur Stolpen. Bientôt il borda l'Elbe de différens détachemens, dans l'intention de paffer ce fleuve à Pilnitz, & de prendre à dos la pofition des Pruffiens à Gamig, pendant que le Prince de Deuxponts & Mr de Haddick les entameroient de front. Le Prince Henri, qui étoit informé de ces projets, en donna avis au Roi; ce qui occafionna la marche rapide de celui-ci, pour fe joindre au Prince fon frère. * D'abord le Maréchal de Keith & le Prince Charles eurent ordre de quitter la Siléfie, pour fe joindre en Luface aux troupes du Roi. Mr de Fouquet demeura à Landfhut, & on lui commit la garde des débouchés de la Bohème. Le corps du Roi partit le 2 de Blumberg, & paffant par Manchenau, Mulrofe, Trebatz, Lubben, Doberbek, Elfterwerda, arriva le 9 à Dobritz près de Groffenhayn, où le Maréchal Keith & le Margrave le joignirent, dont le corps avoit paffé par Hartmanfdorf, Priebus, Mofka, Spremberg, Senftenberg. Mrs de Werner & de Mœring avoient battu chemin faifant, l'un à Priebus & l'autre à Spremberg, deux détachemens autrichiens, & leur avoient fait au delà de 500 prifonniers. L'armée fe campa le 12 entre Bokfdorf & Reichenberg, d'où le Roi s'aboucha avec le Prince fon frère, pour prendre enfemble les mefures

* Septembre.

convenables aux circonſtances préſentes. Le même ſoir l'armée ſe mit en marche; il s'agiſſoit d'occuper les hauteurs de Weiſſig avant l'ennemi. Les Autrichiens avoient au Cerf blanc un poſte qu'il falloit déloger; le Roi y marcha tout droit, & Mr de Wédel par un chemin qui vient de Radeberg, & qui tourne cette poſition; les Autrichiens furent forcés de ſe retirer, & dès que les têtes de l'armée eurent gagné les hauteurs de Weiſſig, elles donnèrent ſur des houſards & des dragons qui s'y étoient rendus dans l'intention de protéger le campement du Maréchal Daun; celui-ci s'y étoit avancé, pour y tracer la poſition des troupes. Tous ces corps furent repliés, & l'armée du Roi prit le camp de Schœnfeld vis-à-vis du camp du Maréchal Daun, qui s'étendoit de Lohmen par Stolpen vers Biſchofswerder. On aſſura auſſitôt la communication des deux armées pruſſiennes par des ponts ſur l'Elbe. L'armée du Roi étoit arrivée à propos, car Mr de Laſcy étoit commandé avec tous les grenadiers autrichiens pour conſtruire le pont de Pilnitz, & il faut avouer que le Maréchal Daun auroit eu tout le temps d'exécuter ce deſſein avant l'arrivée du Roi, s'il avoit été dans ſon caractère d'agir avec plus de vivacité & de promptitude. Le même jour que l'armée prit la poſition de Schœnfeld, le Général de Retzow fut envoyé avec un détachement pour déloger Mr Laudon de Radeberg; l'Autrichien ſe retira ſur Arnſdorf & Fiſchbach. On réſolut de l'entamer de nouveau dans ce poſte; pour

cet effet le Prince François avec quelques bataillons se présenta sur son front; Mr de Retzow le tourna par sa droite & le Roi par la gauche. Il est à présumer que ce corps auroit été ruiné, si tous les ressorts eussent bien joué en même temps; mais il arrive d'ordinaire que de semblables projets ne réussissent qu'en partie; Laudon perdit cependant au delà de 500 hommes dans cette affaire; * il se sauva par le bois & occupa les monticules de Harta, où il campa sous la protection du canon du Maréchal Daun. Ces petits avantages ne décidoient rien; un des objets principaux dans les circonstances où se trouvoient les armées, étoit d'éloigner l'armée impériale des bords de l'Elbe. Il étoit difficile d'y réussir autrement qu'en lui donnant de la jalousie sur les convois qu'elle tiroit de Zittau, afin d'obliger le Maréchal Daun à faire les mouvemens qu'on désiroit. Le Roi quitta son camp de Schœnberg, & se porta avec son armée sur Ramnau; par cette position les Prussiens s'approchoient du flanc de l'ennemi, & pour lui causer plus d'inquiétude Mr de Retzow se rendit à Bautzen, & s'y établit avec son corps. Laudon occupoit encore vis-à-vis de notre gauche proche de Bischofswerder une hauteur dont on résolut de se rendre maître. Pour cet effet le Prince de Wurtemberg tourna les Autrichiens à dos, & le Roi se présenta sur leur front. Mr Laudon n'attendit point que l'affaire s'engageât, mais se replia en grande con-

* 27 Septembre.

fusion au delà de Bischofswerder; nous occupâmes son camp & la ville. Le Maréchal Daun craignit à son tour que la position des Prussiens ne lui portât préjudice; il avoit renoncé dans ce moment aux projets qu'il avoit formés sur l'armée du Prince Henri; il fut obligé de se rapprocher de ses vivres, & se proposa en même temps de choisir un poste par lequel il pût couper les Prussiens de la Silésie, pour donner à Mr de Harsch le temps d'assiéger & de prendre Neisse. Ce fut enfin le 5 d'Octobre que le Maréchal abandonna les environs de l'Elbe, & que passant par Kruse & Neukirch, il se campa à Kitlitz sur les hauteurs de Lœbau jusqu'au Stremberg. Le Prince de Durlach fut posté avec sa réserve de Reichenbach & Arnsdorf vers Doberschutz. Sur ce mouvement de l'ennemi Mr de Retzow fut envoyé occuper le Weissenberg. L'armée marcha à Bautzen, d'où Mr de Wédel fut détaché avec 6 bataillons & quelque cavalerie, pour s'opposer aux Suédois, qui s'étoient avancés jusqu'à Pasewalk. * De Bautzen l'armée du Roi s'avança vers l'ennemi, & prit sa position entre Hochkirchen & Kottitz, le quartier général à Radewitz. L'armée se trouvoit alors affoiblie par le départ du détachement de Mr de Wédel, & par la grosse garnison qu'il falloit tenir dans Bautzen, pour couvrir la boulangerie contre les entreprises de l'ennemi. Le projet du Roi étoit, en prenant le camp de Hochkirchen, de cacher aux Autrichiens son véritable dessein, qui étoit de se joindre à Mr de Retzow posté à côté

* 10 Octobre.

de notre flanc gauche, & de tomber conjointement fur le Prince de Durlach du côté de Débitfch, ce qui ne pouvoit s'exécuter que la nuit du 14 au 15, à caufe que l'approvifionnement des vivres pour l'armée ne pouvoit pas être arrangé plutôt. Cependant une partie du convoi nous joignit le 12. Le Maréchal Keith, qui en étoit, fut attaqué en chemin par Laudon; l'ennemi fut repouffé avec perte de 80 hommes. Un Prince de Lichtenftein, Lieutenant Colonel au régiment de Lœwenftein, fut du nombre des prifonniers. Après cette affaire Laudon ayant raffemblé fes troupes difperfées, s'établit avec elles dans un bois qui étoit à un gros quart de lieue d'Allemagne au delà de notre droite, vis-à-vis du village de Hochkirchen; un fond marécageux féparoit notre flanc droit de ces hauteurs. La bataille dont nous allons parler inceffamment, nous oblige d'entrer dans un détail plus circonftancié du terrain que les deux armées occupoient. Le village de Hochkirchen, où s'appuyoit la droite du Roi, eft fitué fur une éminence; un cimetière d'une maçonnerie épaiffe, capable de contenir un bataillon, domine fur toute la contrée; le village s'étend en long, & formoit le flanc naturel de l'armée; il étoit garni de 6 bataillons; une batterie de 15 canons étoit conftruite à l'angle du front & du flanc; devant la ligne du front coule un ruiffeau entre des bords de rochers; aux pieds de la hauteur de Hochkirchen fe trouvent un moulin & quelques cabanes, où l'on avoit placé un bataillon franc, pour défendre le paffage; ce qui étoit d'au-

tant plus fûr, qu'il fe trouvoit fous la protection de notre canon vers Radewitz, où étoit le quartier général. Une partie du camp paffoit le ruiffeau, à caufe des hauteurs qu'il falloit néceffairement occuper, & de la communication avec le corps de Mr de Retzow, qu'on affuroit & dont on abrégeoit le chemin par cette pofition. La droite du Maréchal Daun, comme nous l'avons dit, s'appuyoit fur le Stremberg; fon centre étoit fur des hauteurs inexpugnables; fa gauche tiroit vers Jauernick & Sornitz. Il fit préparer en fecret des chemins pour 4 colonnes, qui conduifoient au bois dont Mr Laudon avoit pris poffeffion. Son projet étoit d'attaquer l'armée pruffienne par 4 endroits à la fois, favoir par le pofte de Laudon, par le moulin qu'occupoit le bataillon franc, par cette partie vers Kottitz qui fe trouvoit au delà du ruiffeau, & la quatrième attaque devoit fe faire par le Prince de Durlach fur le pofte du Weiffenberg, où commandoit Mr de Retzow. Ce fut la nuit du 13 au 14 d'Octobre que le Maréchal Daun exécuta fon deffein. L'attaque du moulin gardé par le bataillon franc fut la première; les ennemis l'emportèrent fans grande peine. En même temps Laudon ayant trouvé le moyen de fe gliffer avec fes pandours à dos de l'armée, mit le feu au village de Hochkirchen; ce qui obligea les bataillons qui le gardoient à l'abandonner. L'ennemi fe faifit dans cette confufion de la batterie qui étoit à la pointe du village; en même temps le brave Major Lange fe jeta avec un bataillon du Margrave Charles dans

le cimetière de Hochkirchen. L'armée n'eut que le temps de prendre les armes, & non celui d'abattre les tentes. Le Roi entendit tirer le canon, & quoiqu'il ne fût averti de rien, il prit d'abord 3 brigades du centre, avec lesquelles il marcha à la droite; les ténèbres étoient si épaisses, qu'on ne voyoit pas à un pas devant soi. On s'appercut d'abord que l'ennemi étoit maître de notre grande batterie, parce que les boulets de canon voloient dans le camp, & qu'il auroit été impossible qu'ils eussent pu y parvenir des batteries de l'ennemi. Le village de Hochkirchen en flammes fut le fanal qui éclaira nos dispositions. Le Roi prit par le derrière de son camp pour tourner ce village; dans la marche on donna sur un corps de grenadiers autrichiens, dont 300 furent pris; mais dans la confusion du combat, n'ayant pas du monde de reste pour les garder, la plupart s'échappèrent. Notre infanterie tourna Hochkirchen, & commençoit à pousser les Autrichiens, lorsque quelques escadrons ennemis, qu'on ne pouvoit pas distinguer dans l'obscurité, la ramenèrent; les gendarmes & le régiment de Vasold firent une charge fort vive; tout ce qu'ils rencontrèrent, plia devant eux; mais ne pouvant pas se diriger dans l'obscurité, ils donnèrent sur de l'infanterie postée à ce bois que Laudon avoit occupé dès la veille; tout le canon des Autrichiens y étoit, & l'infanterie bien & avantageusement établie; ce canon tirant à mitraille força la cavalerie prussienne à se retirer auprès de son infanterie. D'un autre côté le Maréchal Keith & le Prince Maurice

d'Anhalt voulurent reprendre la batterie qui étoit perdue; ils ſe mirent à la tête de quelques bataillons, pour traverſer le village de Hochkirchen; le chemin qui paſſe le village eſt étroit; à peine ſept hommes de front pouvoient-ils y tenir, & ils trouvèrent en voulant déboucher de là, que les Autrichiens les débordoient ſi conſidérablement, qu'ils ne purent jamais ſe former, pour mener leurs troupes à la charge; ils furent auſſitôt contraints de ſe replier. Le Maréchal Keith y fut tué, Mr de Geiſt mortellement bleſſé & le Prince Maurice dangereuſement. Quoiqu'à différentes repriſes on tentât de paſſer le village, il n'y eut pas moyen de réuſſir; l'incendie étoit trop conſidérable, & la bataille fut perdue. Pour couvrir la retraite, le Roi envoya des ordres à Mr de Retzow de le joindre inceſſamment. Ce Général avoit trois fois repouſſé le Prince de Durlach. Comme ce dernier ne pouvoit venir à lui qu'en traverſant un défilé, Mr de Retzow y laiſſa entrer le nombre d'ennemis qu'il lui plut; après quoi il les chargea & les culbuta avec une perte conſidérable dans le lieu dont ils avoient débouché; cette manœuvre s'étoit répétée à trois repriſes, lorſqu'il fut obligé de rejoindre l'armée. Il vint à propos à notre gauche. Le Roi avoit été contraint de la dégarnir, pour porter des ſecours à ſa droite; cependant il ne put pas arriver aſſez à temps pour empêcher que le bataillon de Kleiſt ne fût entouré par l'ennemi, & contraint de mettre les armes bas. La droite de

l'armée ſe ſoutenoit, quelque effort que fit l'ennemi pour dépaſſer le village de Hochkirchen. La bataille avoit commencé à 4 heures, à 10 le cimetière fut emporté; le village & la batterie étoient déjà perdus; l'ennemi ſe trouvoit trop bien établi pour qu'on pût le déloger; un gros corps de cavalerie venoit à dos de l'armée; Mr de Retzow avoit abandonné le Weiſſenberg: dans ces circonſtances la poſition de l'armée n'étoit plus ſoutenable, & il ne reſtoit d'autre parti à prendre que celui de la retraite. La cavalerie deſcendit la première des hauteurs dans la plaine, pour couvrir la marche de l'infanterie. La droite de l'infanterie prit alors le chemin de Doberſchutz, où l'on marqua le camp, & le corps de Mr de Retzow fit l'arrière-garde de l'armée. La cavalerie autrichienne attaqua la nôtre à différentes repriſes; mais elle fut vigoureuſement repouſſée par Mr de Seidlitz & par le Prince de Wurtemberg. Le camp que l'armée prit étoit bon, proche de Bautzen, entouré d'un double foſſé marécageux, & ſur des collines qui n'étoient dominées d'aucun côté. Le Maréchal Daun retourna le même jour dans ſon ancien camp, & il ne parut pas qu'il eût gagné la victoire. Les Pruſſiens perdirent, comme nous en avons touché quelque choſe, des perſonnes dignes par leur grand mérite d'être regrettées, le Maréchal Keith, le Prince François de Bronſwic, & Mr de Geiſt; preſque tous les Généraux eurent des contuſions ou des bleſſures, ainſi que le Roi, le Margrave Charles, & tant d'au-

tres qu'il ſeroit trop long de nommer. Nous perdîmes 3,000 hommes ; la plupart d'infanterie, & il ne nous reſta du nombre des priſonniers que nous avions faits qu'un Général nommé Vitteleſchi & 700 hommes.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit en Luſace, Mrs de Ville & de Harſch tenoient Neiſſe étroitement bloqué ; on étoit informé qu'un train d'artillerie de 100 canons & de 40 mortiers devoit partir d'Olmutz pour ſe rendre en Siléſie. En combinant avec ces préparatifs l'effet qu'une victoire gagnée devoit produire ſur l'eſprit des Autrichiens, il étoit facile de prévoir que le ſiége de Neiſſe en ſeroit la ſuite. Cette place étoit trop importante pour que le Roi n'employât pas tous les moyens imaginables de la ſauver ; cependant on ne pouvoit en faire lever le ſiége qu'en marchant en Siléſie avec une armée. La difficulté étoit de ne point déranger les affaires d'un côté pour les rétablir de l'autre. Enfin ſur la nouvelle que les Ruſſes avoient abandonné Stargard, & dirigeoient leur marche par Reez & Calies ſur la Pologne, le Roi prit les meſures ſuivantes : il attira à lui le Prince ſon frère avec 10 bataillons, & du canon, pour remplacer celui que l'on avoit perdu : le Comte de Dohna reçut ordre de ſe rendre en Saxe & de ne laiſſer en Poméranie qu'un corps ſous Mr de Platen, pour ſecourir Colberg, que Mr de Palmbach aſſiégeoit avec 15,000 Ruſſes : il fut averti de diriger ſa marche ſur Torgau, pour pouvoir de là ſe tourner du côté qui auroit le plus

besoin de sa présence: Mr de Finck prit le commandement du reste du corps du Prince Henri, qui tenoit le camp de Gamig. Tandis que ces ordres partoient, le Maréchal Daun s'avança, & vint se camper proche de l'armée du Roi. Un détachement couvroit son flanc à Buchwald; sa droite s'appuyoit à Cannewitz, d'où la ligne prenoit par Belgern, Wurchen, Dressa, en forme de demi-cintre convexe par Grubschutz & Strela; sa réserve prit le poste de Hochkirchen. Quelque formidable que fût l'aspect de ces troupes, les Prussiens en avoient d'autant moins à craindre, qu'à peine les Autrichiens eurent-ils pris cette position, qu'ils se retranchèrent jusqu'aux dents. Les deux points qui méritoient une attention sérieuse, étoit la conservation de Bautzen, où se trouvoient les vivres & la boulangerie de l'armée, & le moulin de Malschwitz, qui est sur une hauteur, dont il ne falloit pas souffrir que l'ennemi s'emparât. Le Roi garantit la ville de Bautzen contre les entreprises des Autrichiens par un corps intermédiaire, qu'il plaça entre cette ville & sa droite, & pour le moulin à l'extrémité de la gauche, il n'y mit que des vedettes de housards, pour que l'ennemi ne s'apperçut point de l'importance dont nous étoit ce poste. La raison d'en user ainsi étoit que le moulin se trouvoit à la distance d'un quart de mille de la gauche, de sorte qu'en gardant la position de l'armée, on ne pouvoit pas le soutenir à cause de son éloignement; & l'importance de ce moulin consistoit en ce que dans la

marche

marche que le Roi méditoit de faire, il ne pouvoit pas gagner Gœrlitz avant le Maréchal Daun, si les colonnes ne passoient au pied de ce moulin ; de sorte qu'au cas que l'ennemi y eût placé des troupes, il falloit passer la Sprée derrière le camp & la repasser plus bas, ce qui faisoit un circuit de deux milles de détour pour les troupes. Le Maréchal Daun de son côté supposoit que le Roi, lorsqu'il apprendroit le siége de Neisse, ne trouveroit aucun autre expédient pour se rendre en Silésie que celui de l'attaquer, & ce fut-là la raison qui lui fit prendre cette position de Cannewitz & de Wurchen, & qui lui donna l'idée de se retrancher. Cela parut même par une lettre qu'il écrivit à Mr de Harsch, dans laquelle il dit : « faites votre siége tranquille« ment ; je tiens le Roi ; il est coupé de la Si« lésie, & s'il m'attaque, je vous en rendrai bon « compte. » Il en arriva tout différemment de ce que le Maréchal imaginoit. Le Prince Henri partit avec son détachement de Gamig ; il passa par Marienschein, & arriva le 21 à l'armée du Roi, sans rencontrer d'ennemis sur sa route. Tous les préparatifs de la marche ne purent être achevés que le 24, & le même soir l'armée se mit en mouvement. La garnison de Bautzen servit d'escorte aux vivres de l'armée ; ce corps prit les devans dès la nuit précédente, & passa par Kumerau, Neudorf, Trauben, & Culmen. L'armée marcha sur deux colonnes. On forma l'arrière-garde sur la hauteur

du moulin à vent, d'où l'on prit par Leichnau, Ifchmitz, tournant entièrement la droite de l'ennemi; enfuite on fe porta fur Weyerfdorf, & de là fur Ullerfdorf, où l'armée campa. Mr de Mœring, qui avoit eu l'avant-garde du bagage, furprit près d'Ullerfdorf 300 cavaliers autrichiens, dont peu fe fauvèrent, & la colonne du Roi ayant donné près de Weyerfdorf fur * un bataillon de pandours qui ne fe croyoit pas expofé à l'ennemi, ce bataillon fut totalement détruit. Le lendemain 26 l'armée devança le jour, pour gagner Gœrlitz avant le Maréchal Daun. L'avant-garde, compofée de houfards & de dragons, y arriva la première; elle trouva d'abord un corps de cavalerie pofté derrière un défilé du côté de Rauchertfwalde; il n'étoit pas poffible de l'attaquer dans cette pofition avantageufe; on fit en efcarmouchant ce que l'on put pour l'engager à combattre, mais inutilement. On apprit enfin par un transfuge que c'étoit le corps des carabiniers & grenadiers à cheval, commandé par un Général efpagnol nommé d'Ayaffas, & fur cet éclairciffement on réfolut de choquer la fierté efpagnole, pour engager ce Général à paffer le défilé à fe laiffer battre; pour cet effet des houfards le provoquèrent; il paffa le défilé en fureur & fondit fur ceux dont il fe croyoit infulté. Auffitôt les dragons le chargèrent & culbutèrent fa troupe dans le même défilé qu'il avoit paffé avec tant d'imprudence. Il y perdit 800 hommes, que

* 25 Octobre.

les Prussiens firent prisonniers; d'Ayassas se sauva sous la montagne de Landskron, où le Prince de Durlach venoit d'arriver avec la réserve qu'il commandoit. L'infanterie de l'avant-garde prussienne arriva en même temps; on s'en servit pour s'emparer de Gœrlitz, qui se rendit sans grandes difficultés. L'armée du Roi y appuya sa gauche; sa droite fut poussée à Girbiesdorf & Ebersbach. Ce flanc étoit couvert par un ruisseau bourbeux, qui coule dans un fond dont le revers du côté des Prussiens étoit escarpé. Les Autrichiens arrivèrent l'après-midi; le Maréchal Daun étendit son armée derrière la Landskron, d'Osseg vers Marckersdorf. Le Roi fut obligé de rester dans ce camp, pour donner quelques jours à l'arrangement des vivres, de sorte que l'armée ne put se mettre en marche que le 30. Les troupes décampèrent de nuit, pour passer la Neisse avant que l'ennemi en pût être informé. On trouva Mr Laudon embusqué dans le bois de Schœnberg. Les Prussiens faisoient cette marche légèrement, parce que les bagages & les vivres avoient pris la route de Naumbourg-am-Queis. L'arrière-garde fut toutefois attaquée proche de Schœnberg, & ce ne fut qu'une bataille durant toute la route; Mr Laudon y étoit encouragé par un renfort de 12,000 hommes que le Maréchal Daun lui avoit envoyé; de son côté S. A. R. le Prince Henri, qui commandoit cette arrière-garde, fit de si bonnes dispositions en soutenant les brigades réciproquement, en posta d'autres si à pro-

pos, afin de recevoir celles qui se retiroient pour continuer leur chemin, qu'il n'y eut que du temps de perdu. A la vérité Mr de Bulow, Lieutenant Général, & environ 200 soldats furent blessés; il n'y eut d'ailleurs de tués que 15 hommes tout au plus. A Lauban il fallut préparer des ponts sur le Queis; ce qui fit perdre un jour. Le 1 de Novembre l'armée prit la route de la Silésie; on se prépara surtout à bien recevoir l'ennemi à l'arrière-garde; car sa force se trouvoit assez considérable pour mériter cette attention. Le camp prussien avoit ses deux ailes sur deux croupes de montagnes, qui aboutissoient chacune vers le Queis; plus on approchoit de Lauban, plus les hauteurs dominoient celle du camp. On forma sur chacune de ces hauteurs une arrière-garde séparée. Le Roi se trouvoit à la croupe de la droite, le Margrave à celle de la gauche, des housards furent placés dans le fond entre ces deux corps d'infanterie pour agir selon le besoin. Derrière ces premiers corps, des brigades d'infanterie & d'artillerie en échelons occupoient les hauteurs dominantes, pour que chaque corps qui se replioit, pût se retirer sous la protection d'un autre. Au premier mouvement rétrograde que firent les troupes prussiennes, Mr Laudon accourut plein d'ardeur pour entamer cette arrière-garde; il ne s'en fallut presque rien que les housards ne le fissent prisonnier. Il voulut occuper le premier emplacement que le Roi venoit de quitter; il y

menoit déjà son artillerie; mais le feu préparé des batteries prussiennes démonta son canon, mit son infanterie en désordre, & l'obligea de s'enfuir. Il tâcha de renouveler cette manœuvre à trois reprises, et toujours inutilement; car des feux préparés de même que le premier lui firent essuyer la même chose. Les housards de Puttkammer, embusqués dans un bois, donnèrent enfin sur son monde, & le dégoûtèrent pour ce jour-là d'inquiéter la marche des Prussiens. S. A. R., qui s'étoit postée à l'autre bord du Queis, y reçut l'arrière-garde, après quoi le Roi & son frère se séparèrent; le Roi marcha par Lœwenberg, Pombsen, Jauernick & Girelsdorf à Nossen; * le Prince Henri se rendit à Landshut, où il releva Mr de Fouquet, qui vint joindre le Roi sur la route de Neisse.

Mr de Harsch assiégeoit Neisse depuis le 20 d'Octobre. Son attaque étoit dirigée sur le fort de Prusse du côté de Heidersdorf. La seconde parallèle achevée se trouvoit à 30 toises du chemin couvert, & toutes les batteries étoient montées. Quoique le Maréchal Daun y eût envoyé des secours par le chemin de Silberberg, sur le bruit répandu de l'approche du Roi les Autrichiens levèrent le siége, Mr de Treskow, Commandant de la place, saisit ce moment, & fit une sortie où l'ennemi perdit 800 hommes; Mrs de Harsch & de Ville se retirèrent en hâte, ils passèrent la Neisse & se replièrent

* 6 Novembre.

par Ziegenhals à Jægerndorf, en abandonnant aux environs de Neiffe des amas confidérables de munitions de guerre, qu'on ne leur donna pas le temps de tranfporter.

Mr de Fouquet fuivit les ennemis dans la haute Siléfie, & s'établit à Neuftadt, d'où il pouvoit le mieux les obferver. A peine les troupes furent-elles arrivées près de Neiffe, que le Roi entreprit une nouvelle expédition. Après le départ des Pruffiens de la Luface, le Maréchal Daun avoit pris le 4 d'Octobre le chemin de l'Elbe; le 7 il paffa cette rivière à Lohmen, & prit le camp de Pirna; Mr de Finck, qui étoit demeuré à Gémich (Gamig) depuis l'abfence de S. A. R., ne put maintenir cette pofition contre un nombre auffi fupérieur d'ennemis; il fe replia fur le Windberg, & de là fur Keffelfdorf, pendant que le Maréchal Daun détacha les troupes des cercles vers Eulenbourg, Torgau & Leipfic. Le Comte de Dohna étoit en marche de ce côté-là. Les Ruffes, comme nous l'avons dit, avoient pris le chemin de la Pologne, à l'exception de Mr de Palmbach, qui avec un détachement de quelques milliers d'hommes avoit entrepris le fiége de Colberg. Ce Général ruffe avoit pouffé fes travaux avec force le 26 & le 27 d'Octobre; il donna des affauts confécutifs au chemin couvert de la place, & fut chaque fois vigoureufement repouffé; il préparoit un nouvel affaut pour le 29, & les Ruffes avoient même arrangé des bateaux, au moyen defquels ils fe flattoient

de paſſer le foſſé capital, pour emporter la place d'emblée. Le Comte de Dohna ayant envoyé Mr de Platen au ſecours de Colberg, ce Général battit auprès de Greiffenberg un corps d'obſervation que les Ruſſes y avoient placé; après quoi il s'avança juſqu'à Treptow. Son arrivée dégoûta Mr de Palmbach de ſiéges & d'aſſauts; il ſe retira par Cœſſlin & par Bublitz en Pologne. La tranchée fut ouverte le 3 & la place dégagée le 29 d'Octobre. Le Sr de Heyden, Commandant de la place, ſe diſtingua durant ce ſiége par ſes bonnes diſpoſitions, ſa vigilance & ſa fermeté. Le Comte de Dohna attira à lui Mr de Wédel, qui avoit agi contre les Suédois, qui les avoit battus à Fehrbellin, pouſſé par Ruppin au delà de Prenzlow, qui avoit enlevé le détachement entier de Heſſenſtein dans la ſeigneurie de Mr d'Arnim, & que la victoire avoit ſuivi partout. Mr de Manteufel le releva avec moins de troupes, & pendant la marche de la Saxe Mr de Wédel conduiſit l'avant-garde du Comte de Dohna. * Lorſque Mr de Haddick arriva près de Torgau, l'avant-garde pruſſienne y parut en même temps; Mr de Haddick ſe replia par le bois † ſur Eulenbourg; Mr de Wédel le ſuivit à la trace, & quoique les ponts de l'Elſter fuſſent rompus, la cavalerie pruſſienne paſſa la rivière à gué, & donna ſi à propos ſur l'ennemi, que Mr de Haddick perdit 200 hommes & 3 canons. Le Comte de Dohna ſuivit Mr de Wédel d'Eulenbourg; il s'avança

* 12 Novembre. † 15.

vers Leipſic, que l'armée des cercles avoit inveſti. Le Prince de Deuxponts, intimidé par l'échec que Mr de Haddick venoit d'eſſuyer, n'attendit pas l'approche des Pruſſiens; le ſiége fut levé; il ſe retira en hâte ſur Colditz; de là il tourna vers Plauen, & alla prendre dans l'Empire des quartiers du côté de Hof & de Bareuth.

Pendant que le Prince de Deuxponts & Mr de Haddick fuyoient vers l'Empire, le Maréchal Daun s'approchoit de Dreſde. Le corps pruſſien, trop expoſé à Keſſelſdorf, paſſa l'Elbe, & ſe campa au faubourg du nouveau Dreſde, entre le Fiſchhaus & les Scheunen. Mr de Schmettau, qui étoit Commandant de Dreſde, voyant que les Autrichiens ſe préparoient à s'emparer du faubourg de Pirna, y fit mettre le feu. Le Maréchal Daun ménageoit la jeune cour qui étoit dans la ville; il eſt à préſumer que ſans elle il auroit été plus entreprenant; cependant les foſſés de la place étoient bons. Le Roi avoit quitté la Siléſie; ſon avant-garde ſe trouvoit au Weiſſenberg, de ſorte que le Commandant pouvoit en toute ſureté attendre l'arrivée de ce ſecours. Le retour du Roi acheva de déranger les projets du Maréchal Daun. Le Comte de Dohna avoit expédié l'armée des cercles; la ſaiſon étoit avancée, & l'armée du Roi pouvoit dans trois marches être à Dreſde; toutes ces conſidérations inſpirèrent au Maréchal Daun le deſſein de ſe retirer. Il décampa le 15 de Grunau & de Leibnitz, & rentra en Bohème, où il mit ſes troupes

en quartiers d'hiver. Sur la nouvelle de ſon départ, le Margrave Charles, qui étoit avec le gros de l'armée à Gœrlitz, reçut ordre de ramener les troupes en Siléſie. Le Roi, qui étoit au Weiſſenberg, pouſſa juſqu'à Dreſde, où les arrangemens ſe firent pour les quartiers d'hiver. Le Comte de Dohna retourna dans la Poméranie & le Mecklenbourg; Mr de Hulſen s'établit à Freyberg ſur les frontières de la Bohème; Mr d'Itzenplitz commanda à Zwickau, & en Siléſie on tira un cordon le long des frontières de la Bohème, de Greifenberg à Glatz; pour Mr de Fouquet, il occupa Jægerndorf, Léobſchutz, Neuſtadt & les environs.

Nous n'avons fait qu'une légère mention de la campagne des Suédois, auxquels on n'avoit oppoſé que des détachemens de la garniſon de Stettin, juſqu'à ce que le Roi détacha Mr de Wédel du camp de Ramnau en Luſace. Les proueſſes des Suédois conſiſtoient à pénétrer dans le plat pays, lorſqu'ils n'y trouvoient aucune oppoſition; un foible détachement les réduiſoit à la défenſive, & bien loin d'avoir fait des conquêtes, ils ſe trouvèrent trop heureux qu'on leur permît pendant l'hiver de ſe cantonner aux environs de Stralſund. Nous avons également paſſé ſous ſilence quelques détachemens que S. A. R. fit au commencement du printemps vers Bareuth & Bamberg; Mrs de Drieſen & Meyer furent chargés de ces petites expéditions, dont le but étoit de ralentir les opérations de l'armée des

cercles, & de répandre la terreur chez les princes d'Allemagne qui s'étoient déclarés contre le Roi.

Vous trouverez, en confidérant le total de cette campagne, qu'elle fe diftingue des autres par la quantité des fiéges qui furent levés ; il n'y eut que deux places de prifes, Schweidnitz par les Pruffiens, & le Sonnenftein par les troupes de l'Empire. D'ailleurs le Roi leva le fiége d'Olmutz, les Ruffes ceux de Kuftrin & de Colberg, les Autrichiens ceux de Neiffe & de Drefde, & les troupes des cercles ceux de Torgau & de Leipfic.

Après la fin de cette longue & fatigante campagne le Roi ayant fait rafer les ouvrages du Sonnenftein, retourna en Siléfie, où il établit fon quartier général à Breflau.

CHAPITRE IX.

De l'hiver de 1758 *à* 1759.

LA famille royale perdit cette année deux personnes illuſtres ; l'une fut le Prince de Pruſſe, tombé en langueur, qui fut emporté dès le commencement de Juin par un catarre ſuffocatif, dans le temps que les Pruſſiens aſſiégeoient Olmutz. Son bon cœur & ſes connoiſſances, qui annonçoient pour l'avenir un gouvernement doux & heureux, le firent regretter. La Margrave de Bareuth fut la ſeconde. C'étoit une princeſſe d'un rare mérite ; elle avoit l'eſprit cultivé, & orné des plus belles connoiſſances, un génie propre à tout, & un talent ſingulier pour tous les arts. Ces heureux dons de la nature faiſoient cependant la moindre partie de ſon éloge. La bonté de ſon cœur, ſes inclinations généreuſes & bienfaiſantes, la nobleſſe & l'élévation de ſon ame, la douceur de ſon caractère, réuniſſoient en elle les avantages brillans de l'eſprit à un fond de vertu ſolide, qui ne ſe dementit jamais. Elle éprouva ſouvent l'ingratitude de ceux qu'elle avoit comblés de biens & de faveurs, ſans qu'on pût citer un exemple qu'elle eût jamais manqué à perſonne.

La plus tendre, la plus conſtante amitié uniſſoit le Roi & cette digne ſœur. Ces liens s'étoient formés dès leur première enfance; la même éducation & les mêmes ſentimens les avoient reſſerrés; une fidélité à toute épreuve des deux parts les rendit indiſſolubles. Cette princeſſe, dont la ſanté étoit foible, prit ſi fort à cœur les dangers qui menaçoient ſa famille, que le chagrin acheva de ruiner ſon tempérament. Son mal ſe déclara bientôt; les médecins reconnurent que c'étoit une hydropiſie formée; leurs remèdes ne purent point la ſauver; elle mourut le 14 d'Octobre * avec un courage & une fermeté d'ame digne des plus intrépides philoſophes. Ce fut le jour même où le Roi fut battu à Hochkirchen par les Autrichiens. Les Romains n'auroient pas manqué d'attribuer à ce jour une fatalité, à cauſe de deux coups auſſi ſenſibles dont le Roi fut frappé en même temps. Dans ce ſiècle éclairé on eſt revenu de ces ſtupides erreurs qui faiſoient croire à des jours heureux ou ſiniſtres. La vie des hommes ne tient qu'à un cheveu; le gain ou la perte d'une bataille ne dépend que d'une bagatelle. Nos deſtins ſont une ſuite de l'enchaînement général des cauſes ſecondes, qui dans la foule des événemens qu'elles amènent, en doivent néceſſairement produire d'avantageux & de funeſtes. La même année termina le pontificat du Pape Benoît, le moins ſuperſtitieux & le plus éclairé des pontifes qui depuis long-temps

eussent occupé le siége de Rome. Les factions françoise, espagnole & autrichienne lui donnèrent pour successeur le Vénitien Rezzonico, qui prit le nom de Clément XIII. La différence du génie de ces deux papes frappa d'autant plus le public, que Clément, peut-être bon prêtre, manquoit des talens nécessaires aux souverains de Rome pour gouverner leurs Etats & l'Eglise universelle. Ses premiers pas dans le gouvernement pontifical furent de fausses démarches; il envoya au Maréchal Daun une toque & une épée bénites, pour avoir battu les Prussiens à Hochkirchen, quoique de tels présens, selon l'usage de la cour romaine, ne se fassent qu'à des généraux qui ont vaincu des nations infidelles, ou dompté des peuples barbares. Cette conduite le brouilloit donc nécessairement avec le Roi de Prusse, qu'il devoit ménager à cause du grand nombre des sujets catholiques établis dans les Etats de sa domination. Ce Pape eut avec le Roi de Portugal des démêlés plus importans au sujet des Jésuites. Ces pères avoient fait la guerre aux Espagnols & aux Portugais dans le Paraguay & les avoient même battus. Depuis ces brouilleries le Roi de Portugal ne jugea plus convenable de confier les secrets de sa conscience & de son gouvernement à des membres d'une société qui avoit agi comme ennemie de son royaume. Il renvoya le Jésuite dont il s'étoit servi, & choisit un confesseur d'un autre ordre de religieux. Les Jésuites, pour se venger de cet affront, qui tiroit d'autant plus à conséquence

que la conduite du Roi pouvoit être imitée par d'autres souverains, cabalèrent dans l'Etat & excitèrent contre le gouvernement tous les grands du royaume sur lesquels ils avoient du crédit. Le père Malagrida, animé d'une zèle plus ardent, d'une haine théologale plus vive que ses confrères, parvint par ses intrigues à tramer une conspiration contre la personne du Roi, dont le Duc d'Aveiros se déclara le chef. Ce Duc sachant que le Roi devoit se promener en carrosse, embusqua des conjurés sur le chemin où le prince devoit passer. Le cocher fut tué du premier coup, & du second le Roi eut le bras cassé. Long-temps après le secret de la conjuration fut découvert par des lettres que les chefs du parti écrivoient au Brésil pour y causer un soulevement. Le Duc d'Aveiros & ses complices furent arrêtés; ils déposèrent unanimement que cet attentat leur avoit été suggéré par les Jésuites, instigateurs de tout ce qui venoit d'arriver. Le Roi voulut faire une punition exemplaire des auteurs de cet abominable complot. Son juste ressentiment, armé des lois, soutenu par les tribunaux, devoit éclater contre les Jésuites. Le Pape prit leur défense & s'y opposa ouvertement. Toutefois ces pères furent bannis du royaume; ils allèrent à Rome, où ils furent recueillis non comme des rebelles & des traîtres, mais comme des martyrs qui avoient souffert héroïquement pour la foi. Jamais la cour de Rome n'avoit donné un tel scandale. Quelque vicieux que fussent

les pontifes que les ſiècles précédens avoient déteſtés aucun d'eux cependant ne s'étoit ouvertement déclaré le protecteur du crime & des aſſaſſinats. La conduite peu judicieuſe du Pape parut influer ſur tout le clergé ; la toque bénite qu'il avoit envoyée au Maréchal Daun, excita une effervefcence de zèle bizarre chez les ſouverains eccléſiaſtiques d'Allemagne. L'Electeur de Cologne entr' autres publia un édit dans ſes Etats, par lequel il défendoit à ſes ſujets proteſtans, ſous de grièves peines, de ſe réjouir des avantages que les Pruſſiens ou les alliés pourroient remporter ſur leurs ennemis. Ce fait, qui par-lui-même mérite peu d'être rapporté, doit pourtant être cité, parce qu'il caractériſe l'abſurdité des mœurs d'un ſiècle dans lequel la raiſon a fait d'ailleurs tant de progrès. Mais ces farces, qui ſe paſſoient aux petites cours, n'attiroient ſur elles que les ſifflets du public ; au lieu que les paſſions qui agitoient les grandes cours de l'Europe, produiſoient des ſcènes plus funeſtes & plus tragiques. Nous avons vu il n'y a pas long-temps à Verſailles l'Abbé de Bernis devenir Miniſtre des affaires étrangères, & bientôt Cardinal, pour avoir ſigné le traité de Vienne. Tant qu'il fut queſtion d'établir ſa fortune, toutes les voies lui furent égales pour y parvenir ; mais auſſitôt qu'il ſe vit établi, il tâcha de ſe maintenir dans ſes emplois en ſe conduiſant par des principes moins variables & plus conformes aux intérêts permanens de l'Etat. Ses vues ſe tournèrent toutes du côté de la paix, afin de terminer d'une part une guerre dont il ne pré-

voyoit que des désavantages, & d'une autre pour tirer sa nation d'une alliance contrainte & forcée, dont la France portoit le fardeau, & dont la maison d'Autriche devoit seule retirer tout le fruit & toute l'utilité. S'adressant à l'Angleterre par des voies sourdes & secrètes, il y entama une négociation pour la paix ; mais la Marquise de Pompadour étoit d'un sentiment contraire, & aussitôt il se vit arrêté dans ses mesures. Ses actions imprudentes l'élevèrent, ses vues sages le perdirent ; il fut disgracié pour avoir parlé de paix, & envoyé en exil dans l'évêché d'Aix. Mr de Choiseul, Lorrain de Nation, Ambassadeur de France à la cour de Vienne, fils de Mr de Stainville, Ambassadeur de l'Empereur à Paris, devint Ministre des affaires étrangères à la place du Cardinal disgracié. Il signala son entrée dans le ministère par un nouveau traité d'alliance qu'il conclut avec la cour de Vienne, & dont nous donnons la copie à la fin de ce chapitre, pour ne point interrompre le tableau général que nous offrons au lecteur. En le parcourant vous vous appercevrez de l'ascendant que la cour de Vienne avoit pris sur celle de Versailles, & qui n'alla depuis qu'en augmentant. Mr de Choiseul, non content du traité désavantageux qu'il venoit de conclure avec l'Impératrice Reine, ordonna au nom du Roi à l'Académie des inscriptions de frapper une médaille qui éternisât la mémoire de cet événement. Ces deux cours ne s'en tinrent pas là ; elles employèrent leur commun crédit à la cour de Péterfbourg pour ranimer la

haine

haine de l'Impératrice Elisabeth contre le Roi de Prusse; elle lui représentèrent qu'il convenoit de laver la tache que ses troupes avoient reçue à Zorndorf, en mettant le printemps prochain une armée plus nombreuse en campagne. Son favori ne cessoit de lui répéter que pour changer en terreur le mépris des Prussiens pour les Russes, il falloit ordonner aux généraux qui commanderoient ces troupes, d'agir avec la plus grande vigueur, & de suivre en tout les impulsions qu'ils recevroient des puissances alliées. Toutes ces insinuations menoient au but qu'avoit la cour de Vienne, de charger ses alliés des hazards de la guerre, & de se ménager pour en retirer seule l'avantage.

Le Roi de Pologne étoit mêlé dans toutes ces intrigues; non seulement il aigrissoit la cour de Pétersbourg contre celle de Berlin, mais voulant encore tirer de l'amitié de l'Impératrice Elisabeth des avantages pour sa famille, il la sollicita de procurer par son assistance le duché de Courlande à son troisième fils, le Prince Charles. L'Impératrice, favorable aux Saxons, consentit à cet établissement, & Auguste II investit son fils de ce duché. Le nouveau Duc alla à Péterssbourg, pour remercier l'Impératrice de cette faveur. Ce prince inquiet & ardent prit part à toutes les intrigues de la cour; ses procédés le brouillèrent avec le grand Duc & son épouse; il s'attira leur inimitié, & cette haine le perdit dans la suite.

Tandis que l'Impératrice de Russie donnoit des duchés & s'approprioit des royaumes, elle n'étoit pas elle-même sans appréhension ; elle craignoit que les Anglois, alliés des Prussiens, & mécontens de la conduite des Russes envers eux depuis le commencement de la guerre, n'envoyassent une flotte dans la Baltique, pour brûler le port de Cronschlott. Pour prévenir de pareilles entreprises, ses ministres négocièrent un traité d'association avec les couronnes de Suède & de Danemarck, afin d'interdire le passage du Sund aux flottes étrangères. Cette convention, où les Suédois trouvoient leur compte, & à laquelle les subsides de la France obligeoient les Danois de se conformer, fut promptement conclue entre ces trois puissances. L'Angleterre ne s'embarrassoit guères des mesures que prenoient les puissances du Nord, pour défendre à ses escadres l'entrée de la Baltique ; elle dominoit sur l'océan & sur toutes les autres mers, sans s'inquiéter de la Baltique, ni du Sund. Ses Amiraux Boscawen & Amherst avoient pris Cap Breton : le Sr Keppel s'étoit rendu maître de l'île de Gorée sur les côtes d'Afrique. Les Indes leur offroient des conquêtes ; les côtes du Danemarck, de la Suède, de la Russie ne leur en offroient aucune. Ces grands progrès des Anglois ne soulageoient point le Roi du fardeau qu'il portoit & des risques que sa couronne avoit à courir. Il avoit demandé en vain aux Anglois une escadre, pour couvrir ses ports de la Baltique, menacés par les armemens des flottes russes & suédoises. Le Sr de Rexin,

Miniſtre du Roi à la Porte, fut ſans ceſſe traverſé dans ſa négociation par le Sr Porter, Miniſtre de la Grande Bretagne. D'ailleurs le nouvel Empereur des Turcs, ſans éducation, étoit ignorant dans les affaires, & d'une timidité extrême, tant par la crainte d'être détrôné que par celle du mauvais ſuccès de ſes armes, s'il s'engageoit dans une guerre avec la maiſon d'Autriche. Quelques grandes que fuſſent les ſommes qui paſſoient à cette cour, quelque voie de corruption qu'on tentât, les affaires n'en furent guères avancées, à cauſe que les Autrichiens & les François répandoient de l'argent & faiſoient des largeſſes avec la même profuſion, & que les Turcs trouvoient plus leur compte à recevoir des récompenſes pour ne rien faire que pour entrer en action. Les efforts inutiles que le Roi avoit faits à la Porte, le perſuadèrent de plus en plus que n'ayant aucun ſecours étranger à attendre, il ne devoit recourir qu'à ſes propres reſſources. Son attention ſe tourna uniquement ſur ſon armée ; on leva autant de monde que l'on put, on arma, on remonta, on approviſionna les troupes, afin de s'oppoſer dans la campagne prochaine avec une armée bien conditionnée & nombreuſe à la multitude d'ennemis que les Pruſſiens auroient à combattre.

Extrait du Traité d'Alliance conclue à Verſailles le 30 Décembre 1758 entre l'Impératrice Reine & le Roi de France.

Ce traité paroît avoir été conclu en oppoſition de la convention de ſubſides qui avoit été ſignée le 11 d'Avril de la même année entre les cours de Pruſſe & d'Angleterre. Il en eſt fait mention dans le préambule, & il y eſt dit en autant de termes : *Que comme on ne pouvoit eſpérer de rétablir la tranquillité de l'Allemagne que par l'affoibliſſement de la puiſſance pernicieuſe du Roi de Pruſſe, le Roi très-Chrétien & l'Impératrice Reine avoient jugé à propos de reſſerrer les nœuds de leur union par un traité confirmatif du traité de Verſailles du 1 de Mai 1756, & de convenir des moyens les plus propres pour forcer l'agreſſeur de donner ſatisfaction aux léſés & ſureté pour l'avenir, & pour établir ſolidement le repos de l'Allemagne, en réduiſant le Roi de Pruſſe dans des bornes qui ne lui permiſſent plus de troubler au gré de ſon ambition & de celle de l'Angleterre, la tranquillité générale & celle de ſes voiſins.* On paſſe enſuite au traité même, qui contient les articles ſuivans :

Art. 1. Les deux parties confirment le traité de Verſailles du 1 Mai 1756 & le prennent pour baſe de la préſente convention.

2. Le Roi de France promet de fournir à l'Impératrice Reine, pendant tout le cours de la préſente guerre,

un secours de 18,000 hommes d'infanterie & de 6,000 hommes de cavalerie, soit en troupes, soit en argent, au choix de l'Impératrice Reine.

3. Ce secours en argent est évalué à 3 millions 456,000 florins par an.

4. Le Roi de France se charge seul du subside à payer à la Suède.

5. Il promet de soudoyer le corps des troupes saxonnes, & de le renvoyer à la disposition de l'Impératrice Reine, dès qu'elle le demandera.

6. Les deux parties s'engagent de procurer au Roi de Pologne, Electeur de Saxe, non seulement la restitution de ses Etats, mais aussi un dédommagement proportionné.

7. Le Roi de France promet d'employer cent mille hommes en Allemagne, pour couvrir les Pays-bas autrichiens & les Etats de l'Empire.

8. La sureté des côtes de Flandres ayant exigé que les places d'Ostende & de Nieuport fussent mises à l'abri de toute insulte, & le Roi très-Chrétien ayant voulu se charger de la défense de ces deux places, elles demeureront confiées à la garde de ses troupes pendant tout le temps que durera la présente guerre entre la France & l'Angleterre; mais cet arrangement, uniquement relatif à la sureté desdites places, ne doit porter aucun préjudice au droit de souveraineté de l'Impératrice Reine.

9. Le Roi de France promet cependant de restituer les places de Nieuport & d'Ostende même avant

sa paix avec l'Angleterre, si on en convenoit ultérement.

10. Les pays conquis sur le Roi de Prusse seront gouvernés & administrés au nom & par les commissaires de l'Impératrice Reine ; mais les revenus publics appartiendront au Roi très-Chrétien, à l'exception de 40,000 florins prélevables pour les frais de l'administration.

11. Les deux parties s'engagent à terminer à l'amiable les discussions particulières qu'elles pourroient avoir.

12. Le Roi très-Chrétien promet de faire tous ses efforts pendant la guerre, & d'employer aux conférences pour la paix ses bons offices les plus efficaces, pour qu'au traité à conclure entre l'Impératrice Reine & le Roi de Prusse, le duché de Silésie & le comté de Glatz soient cédés & assurés à la maison d'Autriche, & il se charge d'avance de la garantie de tout ce qui sera stipulé à cet égard entre l'Impératrice Reine & le Roi de Prusse.

13. Les deux parties s'engagent à ne faire ni paix ni trève avec leurs ennemis communs, que d'un parfait concert. Le Roi de France promet de ne faire ni paix ni trève avec le Roi d'Angleterre, sans convenir avec lui qu'il fera tous ses efforts pour engager le Roi de Prusse à accorder à Sa Majesté impériale des conditions justes & honorables, ou du moins sans obliger le Roi d'Angleterre à promettre qu'il ne donnera plus de secours au Roi de Prusse, & l'Im-

pératrice Reine s'engage à ne faire ni paix ni trève avec le Roi de Pruſſe qu'aux mêmes conditions.

14. Pour raſſurer les Etats proteſtans, on confirme le traité de Weſtphalie, & on s'accorde d'inviter la couronne de Suède d'accéder au préſent traité.

15. L'Impératrice Reine renonce à ſon droit de réverſion des duchés de Parme, de Plaiſance & de Guaſtalle, en faveur des deſcendans mâles de l'Infant Don Philippe.

16. Les deux parties s'engagent d'agir de concert avec le Duc de Parme auprès du Roi des deux Siciles, pour fixer l'ordre de ſucceſſion dans le royaume des deux Siciles.

17. En retour de la renonciation énoncée dans l'article 15, le Roi très-Chrétien promet d'employer ſes bons offices pour déterminer le Roi de Naples à céder à l'Empereur ſes prétentions ſur les biens allodiaux des maiſons de Médicis & de Farnèſe.

18. L'Infant Duc de Parme renonce à ſes prétentions ſur les biens allodiaux des maiſons de Médicis & de Farnèſe, auſſi bien que ſur les villes de Bozzolo & de Sabionetta.

19. Le Roi très-Chrétien promet de concourir par ſes bons offices pour que l'Archiduc Joſeph ſoit élu Roi des Romains, d'une manière conforme aux conſtitutions de l'Empire.

20. Les deux parties conviennent de ne prendre aucunes meſures par rapport à la future élection d'un Roi de Pologne, que d'un concert commun ; & leur but n'étant que de maintenir la liberté de la nation

polonoiſe, elles déclarent dès-à-préſent, que ſi le choix libre de la république venoit à tomber ſur un prince de la maiſon de Saxe, elles l'appuieront de leur mieux.

21. L'Impératrice Reine étant convenue avec le Duc de Modène du mariage de l'Archiduc Léopold avec la Princeſſe de Modène, & voulant demander à l'Empereur & à l'Empire l'expectative à la ſucceſſion féodale de Modène, en faveur de l'Archiduc Léopold, à condition que les Etats de Modène ne ſoient jamais unis à la maſſe des Etats de la maiſon d'Autriche, le Roi de France promet d'y concourir par ſes bons offices.

22. On invitera d'accéder à ce traité, l'Empereur, l'Impératrice de Ruſſie, & les Rois de Suède & de Pologne.

Les deux derniers articles, ainſi que les trois articles ſéparés, ne roulent que ſur de ſimples formalités.

00100369

Digitized with financial assistance from
Shri Brihad Bhartiya Samaj
on 31 October, 2019